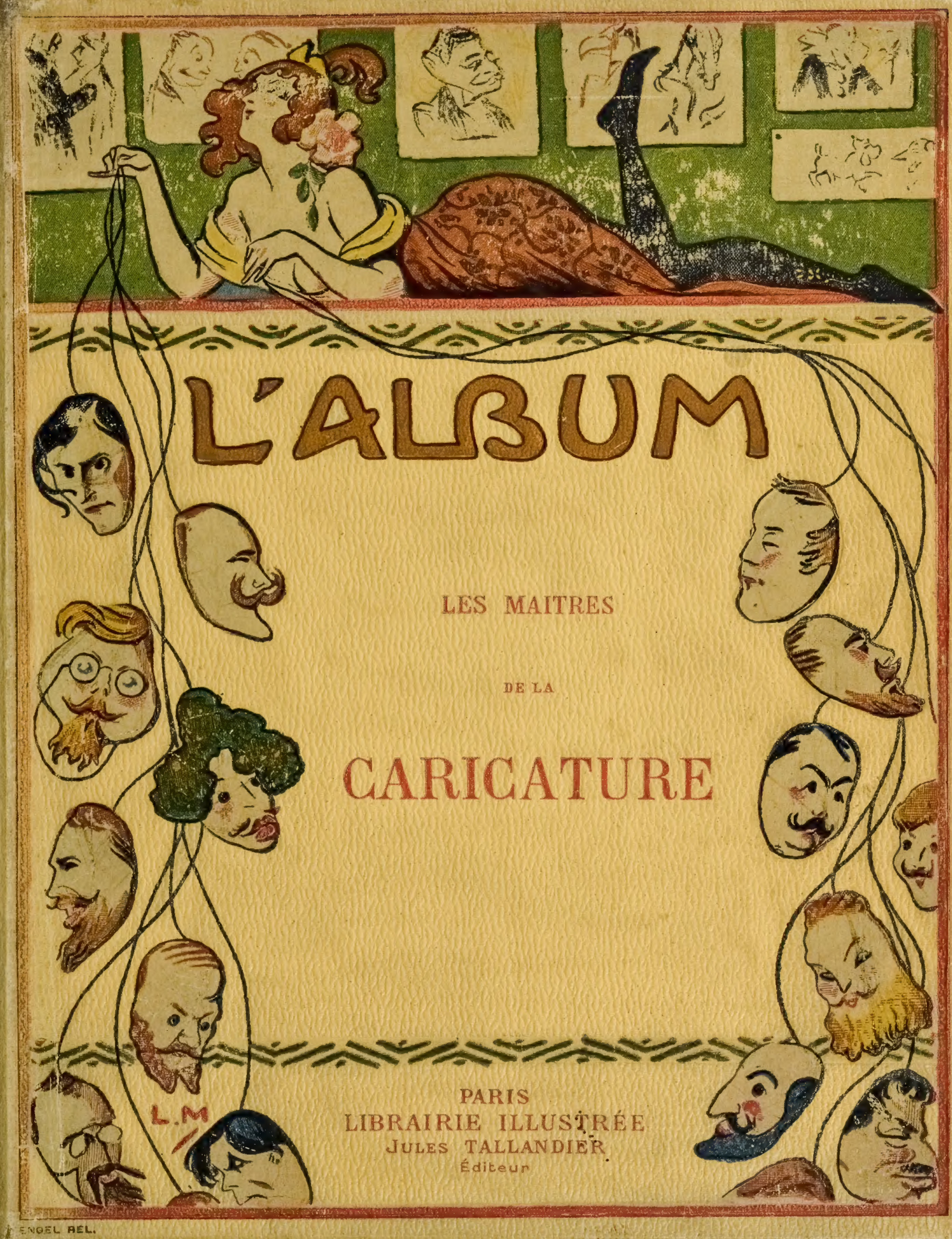

L'ALBUM
LES MAITRES
DE LA
CARICATURE
L.M
PARIS
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
JULES TALLANDIER
Éditeur
ENGEL REL.


L'ALBUM
LES MAITRES
DE LA
CARICATURE
L.M
PARIS
Librairie Illustrée, J. TALLANDIER, Éditeur
8, RUE SAINT-JOSEPH (2e ARR.)

370 pages
many double-page colorplates
& hundreds of full-page & 1/2-page colorplates

L'Album

49166. — PARIS, IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

L'Album

Les Maîtres de La Caricature

AQUARELLES ET DESSINS INÉDITS

DE

Alb. Guillaume — F. Bac — Ch. Huard — H. Gerbault — Caran d'Ache
C. Léandre — Job — B. Rabier — Abel Faivre — A. Robida
Steinlen — Hermann Paul — Balluriau — Forain — Lucien Métivet — etc., etc.

Préface de ROGER-MILÈS



PARIS
Librairie Illustrée, J. TALLANDIER, Éditeur
8, RUE SAINT-JOSEPH (2e ARR.)

PRÉFACE

Depuis vingt ans, nous assistons à un spectacle vraiment curieux dans le domaine de la production humoristique : les caricaturistes et les fantaisistes se sont multipliés comme les pains de l'Évangile, et les feuilles où s'écoule cette production gigantesque, mais fort mêlée, formeraient à elles seules l'élément d'une bibliothèque, si l'on prenait le soin de les réunir. A réaliser cette dernière hypothèse personne ne songe, par cette raison que tout n'est pas excellent dans cette production à outrance. Il y a là des noms qui ne seront jamais que des noms d'occasion, des noms de dessinateurs d'un jour, qu'un hasard d'actualité a mieux inspirés que d'habitude, mais qui n'ont pas au bout des doigts le crayon qui fait que tel dessinateur est un artiste.

Aussi faut-il savoir gré à **l'Album** *et à son directeur artistique Lucien Puech d'avoir fait la moisson dans ce champ immense et de présenter non pas des fleurettes cueillies à l'aventure, pour un bouquet bariolé, mais des gerbes, des gerbes riches et brillantes, dont chacune permet de juger une œuvre.*

L'Album, *en effet, n'a nullement prétendu donner une interprétation graphique des mille incidents de l'actualité : il ne s'est pas érigé en satirique de l'heure présente. Il a voulu dégager de la foule des dessinateurs d'aujourd'hui ceux que leur manière, leur verve, leur écriture, désignaient comme des maîtres ; ceux dont les feuillets épars constitueront pour l'avenir une œuvre d'éternité peut-être, tout au moins une source de documents certains où les historiens, plus tard, puiseront une connaissance précise de l'esprit de critique et d'ironie des gens qui furent nos contemporains, et de l'époque qui fut la nôtre.*

Et cette publication a rempli de joie tous les amateurs qui aiment à connaître un artiste, par quelques côtés un peu intimes de son talent et de sa pensée. Qui ne se souvient de ces cahiers dont les feuilles, il y a quelque cinquante ans, étaient enrichies de croquis lithographiques de Raffet, de Gavarni, de Daumier, de Granville, et même de Delacroix, de Daubigny, de Diaz, de Decamps, d'Isabey, et d'autres non moins illustres ; il ne s'agissait pas d'œuvres lentement conçues, mais d'improvisations, où l'artiste savait rester lui-même, tout en se laissant aller à la plus libre fantaisie, au caprice le plus varié ; il est de ces pages qui nous ravissent

par l'absence d'arrangement, semblant être le plus délicieux arrangement qui soit, par la verve éparse de vingt idées ébauchées à la fois, dans la fièvre des doigts à faire un peu l'école buissonnière, sans se soucier d'obéir à un travail d'unité.

Il m'apparaît que Lucien Puech a demandé aux maîtres du rire une récréation pareille; il leur a dit : « Échappez-vous de l'heure actuelle : voici un cahier; pensez pour vous; amusez-vous; surtout ne vous astreignez pas à la discipline d'un plan mûrement arrêté : donnez-nous des minutes d'imagination, sans laisser à votre imagination le temps « d'architecturer; et **l'Album** *sera parfait. »*

Il avait raison, Lucien Puech : **l'Album** *est par excellence une publication qui restera : à lui seul, il suffirait à nous faire apprécier ceux des artistes d'aujourd'hui qui marquent dans l'humour, l'ironie, la satire; je ne me sers pas à dessein du mot caricature, qui depuis longue date est dévié de son sens propre, et ne dirait qu'imparfaitement la portée critique de la plupart des dessinateurs actuels.*

Les cahiers que l'éditeur J. Tallandier réunit aujourd'hui en un admirable livre, je les ai sous les yeux, et je me sens, à les feuilleter, — sans aucun ordre qui puisse paraître un classement, — un inlassable plaisir.

Voici Caran d'Ache, qui depuis plus de quinze ans — je ne précise pas, pour ne pas le vieillir — nous fait tordre avec ses histoires sans légendes, d'une malice sans méchanceté et d'une drôlerie sans égale, ses types qu'il sait caractériser par des naïvetés de dessin qui sont tout simplement d'extraordinaires raffinements expressifs; et qui nous étonne par le magnifique entrain de ses pages militaires : n'oublions pas qu'il a, dans l'Épopée, *donné la mesure d'un talent robuste, original plein de fougue, un talent qui serait héroïque si ce diable d'homme, qui aime le rire et méprise le poncif, ne se plaisait pas à nous laisser entendre qu'il lui est infiniment agréable de s'efforcer facilement pour des œuvres de tout point difficiles. C'est ce rire-là, ce rire empruntant son véhicule à l'art le plus élevé, que Caran d'Ache manifeste à chaque page de son cahier de* **L'Album.**

Voici Léandre, qui est un fin psychologue et un dessinateur de grâce : ses portraits égalent en pénétration le charme ensorceleur de ses figures de femmes; celles-ci sont bien de leur temps, mais il semble parfois que le peintre cherche le signe caractéristique par où elles se rattachent à la tradition de beauté de leurs belles aïeules, de 1830, et c'est peut-être par ce prolongement d'époque que Léandre assure à son œuvre une éternité qui anticipe. Mais après ces visions réelles, il en imagine d'autres dans l'accentuation majuscule des déformations ou des malformations des individus, et il y apparaît caricaturiste mordant, singulièrement dangereux, surtout s'il élargit la composition, et qu'après avoir transposé les individus, il les groupe pour la critique expressive des idées et des faits de son temps. Pourtant, si violente que soit jamais la satire qu'il conçoit, si aigu que soit le trait qu'il décoche, il y a dans la finesse de son dire, dans le secret de son métier, une élégance naturelle qui le défend de toute brutalité, et une joliesse voulue qui n'est au fond qu'un aimable mensonge de bonhomie. Ce Parisien, qui a si bien

raconté le paysan normand, a modifié, à l'usage de son crayon, le proverbe qui prétend que toute vérité n'est pas bonne à dire; pour lui, toute vérité doit pouvoir être dite, sans qu'on s'en aperçoive.

Abel Faivre est un des plus intéressants de l'heure actuelle; dans ses portraits d'enfants, il est un raffiné du charme, de la beauté délicate, d'une grâce, qui serait même un peu mièvre, si elle ne vous prenait par une si intime séduction. Et, comme réaction, voilà qu'en ses dessins humoristiques il exaspère la laideur ambiante : ses grotesques sont d'autant plus terribles qu'ils sont faits d'une grosse part de vérité; Faivre est le réaliste de la déchéance humaine; son ironie ne va pas sans un scepticisme macabre; il y a de l'excès dans sa drôlerie, à moins que sa drôlerie n'emprunte surtout à cet excès; mais son excuse est dans ce fait que là où un autre eût été jugé lugubre, lui nous oblige à nous tire-bouchonner. Il est impayable dans l'abomination; ses idées et son dessin abordent, avec succès, sur des rives qu'un vain respect humain considérait depuis longtemps comme inabordables. Il semble qu'il trouve un repos aux rêves adorables que son pastel ou son pinceau réalise souvent, dans la hideur agglutinante et faisandée sur laquelle, avec une joie farouche, il ouvre les yeux hilares de ses contemporains. C'est un esthète, au goût précieux, au talent distingué et délicat, qui met une coquetterie parfois cruelle à remuer du pied les scories de notre terre-à-terre fermenté.

Steinlen, qui fut d'abord un intimiste, allant demander à la vision des intérieurs humbles le secret de la vie simple, s'est trouvé, par la suite, par son désir toujours plus ardent de la compréhension des choses, amené à étendre à la rue son champ d'observation, et son œuvre n'est pas une œuvre de satire, mais une œuvre sociale : il nous fournit le document extraordinairement précis de l'extériorité humaine, telle qu'elle se manifeste sur le pavé d'une grande ville comme Paris, ou sur les longs chemins que suivent, le pied lourd et le dos voûté, les chemineaux; ses pages sont d'une observation aiguë, d'une expressivité intense et vraie, d'une synthèse si habile qu'elle semble ignorer l'effort, d'un art si profond et si sincère qu'il vous attendrit, d'une humanité si pleine de pitié que même, lorsqu'elle traduit quelque fait d'ironie cruelle, il est impossible de n'y pas découvrir un enseignement de morale sociale. Quand on étudie ses ouvriers et ses ouvrières, si vrais de caractéristique professionnelle, ses miséreux, ses épaves d'assommoir et ses déclassés, ses gosses et ses gosselines, ses heures de raclée et ses soirs d'idylle, il n'est pas permis de séparer le philosophe de l'artiste : dans toutes ses compositions, on note, à côté de la chose vue, le sentiment qui la fait voir, l'éclair d'intelligence qui en fait pénétrer le sens; avec un doigté rare, un tact qui sait distinguer ce qui est violent de ce qui est brutal, Steinlen a touché à une infinité de sujets auxquels il nous intéresse, là où d'autres peut-être nous eussent choqués; il raconte des comédies avec une gaîté qui ne va jamais jusqu'à l'éclat de rire, et des tragédies avec un accent de vérité qui ne va jamais jusqu'à l'horreur.

Et Forain! En est-il un dont l'œuvre marque d'un sceau plus ineffaçable l'époque où elle est créée? A-t-il mis dans ses images assez de cruauté déterminée, assez d'acuité actuelle et définie?

Son écriture est sommaire, mais ce sommaire est l'expression d'une synthèse que nul n'a dépassée. Le trait qui semble jeté à la diable a sous son crayon une précision rigoureuse, et cette précision a un sens éloquent, bavard, spirituel, enjoué, amer, tour à tour. L'artiste paraît négliger tout ce qui n'est pas la figure de son sujet, et pourtant, si l'on y regarde attentivement, les fonds sont bien à leur place, la figure s'enveloppe bien d'atmosphère; il ne s'y trouve qu'une indication, mais cette indication est plus que suffisante, elle est exacte. Pourtant, il est bon de le remarquer, le public ordinaire, dont l'œil serait blessé si dans les dessins de Forain quelque chose clochait, ne donne qu'une attention relative à l'inconcevable maîtrise du dessinateur, et se préoccupe exclusivement de l'idée mise en scène. C'est, il faut bien le reconnaître, que cette idée qui vagabonde à travers toutes les classes de la société est singulièrement puissante, relevant d'une observation toujours en éveil, imprégnée de bon sens, mêlée d'une amertume qui pourrait être un mépris profond pour les conventions acceptées — ou imposées — du monde, et pour toutes les lâchetés, sottises, hypocrisies et trahisons qui germent dans la vie, plus nombreuses que les cailloux fouettés par la vague sur le sol mouvant des grèves.

Et comme, avec l'audace et la robustesse du dessin, Forain a également la justesse et l'invention du mot; comme il sait, au-dessous de son dessin, inscrire une formule toujours heureuse, tellement heureuse même qu'il serait impossible d'en changer un seul terme, ni de l'expliquer mieux autrement, on comprend sans peine pourquoi aujourd'hui il compte tant d'admirateurs, aussi bien chez les raffinés d'art que chez ceux qui sont simplement, dans le premier stade du dégrossissement populaire, des curieux de l'image et du bon mot, du mot qui porte droit au but.

A. Willette avait naturellement sa place marquée dans **L'Album** *: il a été un de ceux qui ont mené le mouvement de renaissance du dessin humoristique, et il apparaît avec une originalité indéniable. Il est un féministe à la façon de ces charmeurs du* XVIIIe *siècle, Boucher et Fragonard, et l'on ne trouverait chez lui que l'écho enchanteur des fêtes galantes d'une époque d'insouciance et d'abandon voluptueux, si parfois les tristesses de notre temps ne glissaient quelque amertume sous son crayon : à ce point de vue spécial, Willette demeure un satirique à la dent acérée; son Pierrot endeuillé par la misère contemporaine ne pleure pas que sur Colombine, mais sur une humanité triste, à qui il demande une fraternité rare. Willette est allé des cas particuliers aux idées générales et il a trouvé pour transposer celles-ci des formules d'un éclat retentissant. A côté de ses bouffonneries de potache demeuré ingénu et malin, il a montré ce qu'il y avait en son cerveau de conception hautement philosophique; et derrière les mines aguicheuses de ses petites femmes il y a autre chose qu'une espièglerie de dessin, autre chose que des gamineries de lignes.*

Willette a manifesté un goût fervent pour le temps où le départ pour Cythère se

faisait dans la splendeur d'un soleil féerique. Lucien Métivet a résumé en une page célèbre de couleur, d'art, et de signification tragique, dans quelle misère morale on en revient. Et pourtant Métivet n'est ni un triste, ni un amer : c'est un ironiste lettré, qui a l'horreur du poncif, et le sens affiné du ridicule. Il sait comme un autre traduire une haute pensée, en un tableau grave, qu'un maître ne désavouerait pas; mais il est entraîné par l'ample comédie de la vie, dont il est le spectateur attentif infatigablement, vers des notations plaisantes, que sa verve inépuisable varie à l'infini. Son œuvre est énorme, dispersée en une multitude de morceaux; et **L'Album** *aura ce grand avantage de le faire connaître à la fois sous les aspects les plus opposés de son talent délicat et souple.*

Avec Robida, c'est une autre note : Robida a regardé dans le passé et dans l'avenir; les choses du présent ne présentent à son entendement qu'un intérêt secondaire. Il a réintégré la vie dans de vieilles maisons de bois, dans de vieux costumes, il a ressuscité avec une verve endiablée les personnages de Rabelais, de la Reine de Navarre et de Straparole, et, pour qu'on ne puisse pas accuser sa fantaisie de voguer en plein anachronisme, il a montré, par ses promenades à travers nos provinces, qu'il savait, mieux que tout autre, comprendre un antique morceau d'architecture, pénétrer l'âme d'une ruine, expliquer les caractéristiques d'un style, s'attendrir au pittoresque d'une cité d'autrefois. Puis, escaladant le présent, il a, depuis vingt ans, prévu l'évolution des formes sous l'éperon du progrès, inventé l'invraisemblable qui se réalise, créé le chimérique qui sera demain la vérité, deviné dans son rêve de savant, d'écrivain, d'architecte, de décorateur, d'artiste, — car Robida est tout cela à la fois, avec une égale originalité, — ce qui sera la résultante scientifique d'un demi-siècle de recherches et d'efforts : aussi son **Album** *est-il des plus curieux, des plus suggestifs; dans ces pages qu'il a imagées avec sa verve accoutumée et sa belle gaîté de couleur, il est là tout entier, magicien du crayon et de la plume, qui fait des choses mortes des choses immortelles, et des choses qui ne sont pas encore des choses évidemment présentes.*

Tout autre est Charles Huard, l'historiographe de la bourgeoisie départementale; celui-là demeure dans le présent; il excelle à lire sur une tête — Bossuet dirait : une gueule — les chevrons que les années du fonctionnarisme y ont gravés en rides ineffaçables; c'est toute la province qui défile dans ses dessins, avec ses rancœurs et ses rancunes, ses jalousies et ses curiosités, ses petitesses et ses sottises naïves, ses amours-propres déplacés et ses satisfactions économiques, ses aspirations sans élévation et ses espoirs facilement déçus; tout cela est fait de choses vues, croquées sur le vif, avec un rire bon enfant, qui parfois nous émeut; car, dans ce spectacle des petites paroisses limitées de relations et d'idées, il y a des heures touchantes, il y a des types empoignants, tels ceux de ces mathurins, pour l'interprétation desquels Ch. Huard quitte le crayon pour l'eau-forte, où il a du premier coup atteint à la maîtrise.

Mais il faut me borner; et pourtant j'aurais été heureux d'étudier plus longue-

ment d'autres artistes qui ont leur place dans **L'Album** *: Hermann-Paul, qui dit avec tant de verve la laideur des bourgeois, en décor, et l'âpreté de leur hypocrisie;*

Balluriau, féministe avisé et attendri, qui évoque des formes vivantes dans le champ de la mythologie, à moins qu'il ne les trouve épanouies comme des fleurs, dans la ferveur de son rêve que berce un cantique d'amour;

Grün, qui se joue des illusions de notre œil, et fait jaillir du noir, noir, noir, une figure dont nous nous obstinons à trouver quand même le contour absent, et qui a une manière à lui de faire rire ses petites femmes, — le rire déshabillé;

M. Albert Guillaume, qui a trouvé une amusante formule pour peindre les fêtards, et qui, dans ses croquis militaires, indique avec une adresse facile, l'hurluberlu des recrues;

Job, qui depuis quelques années, après avoir été un dessinateur élégant, s'est révélé peintre d'histoire, dans la communion de nos époques héroïques;

Benjamin Rabier, qui a fait souvent participer les bêtes à ses historiettes, pour la plus grande joie des petits;

Gerbault, dont les décolletés suggestifs font rêver les éphèbes en mal... de se vieillir;

Ferdinand Bac, enfin, le peintre des grandes mondaines, le galant confesseur de flirts, qui s'est appliqué à nous raconter non pas les comédies ni les tragédies, mais les élégances de l'adultère.

Tel est cet **Album** *que l'éditeur Jules Tallandier a publié avec tant de soin; je n'en connais pas qui mérite plus complètement le succès, et je crois que, si les morts revenaient d'aventure, certain maréchal, après l'avoir feuilleté, pour se remettre au courant des choses d'aujourd'hui, d'hier et de demain, crierait à Lucien Puech, qui le dirige avec son tact de lettré et d'artiste : « Continuez. »*

L. ROGER-MILÈS



En Sandwich



L'OFFRE ET LA DEMANDE.

Albert Guillaume intime

Quand nous avons eu l'idée de cet *Album*, désirant en confier le premier numéro à Albert Guillaume, nous nous sommes rendus chez le caricaturiste aimé des Parisiennes, curieux de savoir si nous ne découvririons pas un Albert Guillaume inconnu du public.

Nous pensions, avec quelque raison, qu'un ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, de l'atelier Gérôme, ne pouvait avoir complètement abandonné ses pinceaux et devait, à ses moments perdus, brosser quelques toiles pour son propre plaisir.

Tous les artistes d'ailleurs, même les plus grands, obligés de par le goût du public de refaire éternellement le même tableau, aiment à peindre pour se délasser, et comme en cachette, des œuvres qui ne sortent jamais de leur " home " et que l'on serait bien étonné de voir signées de leur nom, tellement elles sont différentes des autres.

Je me souviens même, à ce propos, d'avoir surpris un jour M. Bouguereau, travaillant, en son atelier, à un immense " Christ à la croix " et, comme je manifestais une forte surprise : « — Ça vous étonne, me dit-il, du haut de son échelle, de me voir travailler à cette grande machine? Que voulez-vous, il faut bien se donner de temps en temps une petite satisfaction. C'est uniquement pour moi, ce que je fais là, ça n'est pas pour la vente! »

Nous pouvions donc espérer, en allant voir Albert Guillaume dessinateur, rencontrer un Albert Guillaume peintre.

On voit par cet *Album* que notre espoir n'a pas été déçu, car il révèle un Albert Guillaume que vous ne soupçonniez certes pas.

L'Offre et la demande est un tableau de chevalet que ne désavouerait point Jean Béraud et montre que le dessinateur en vogue eût pu prendre rang parmi les peintres de genre.

On peut cependant reconnaître encore en cette spirituelle fantaisie le " faire " du caricaturiste.

Tout autre et par conséquent des plus intéressantes est sa page sur l'*Aphrodite* de Pierre Louys, car elle dénote un véritable talent de composition et diffère absolument de ce que nous connaissons de lui.

Faut-il, après cela, regretter qu'Albert Guillaume ne se soit adonné à la peinture?

Nous optons, par simple égoïsme, pour la négative, car il nous aurait privé de ses exquises petites femmes qui obtiennent toujours



FEMME AU MASQUE.

un si grand succès auprès du public pour lequel il est le digne successeur de Grévin.

« Et dans vos cartons, demandons-nous à Guillaume?

Oh! rien à prendre, si ce n'est des dessins commis quand j'étais tout gosse... quand j'avais dix ans! »

Bien amusants ces dessins d'enfant qui représentent des batailles fantastiques et prouvent de façon indiscutable sa précocité.

D'ailleurs, si vous interrogez Albert Guillaume sur son goût pour le dessin, il vous répondra : « — Ca vient de naissance! »

Et cependant, du côté paternel, aucun ancêtre habile à manier le crayon. Du côté de sa mère, rien que des musiciens et, parmi ceux-ci, M. et Mme Dabadie, les créateurs de *Guillaume Tell* à l'Opéra.

Or, tandis que Mme Guillaume est excellente musicienne, merveilleuse pianiste, sa fille et ses fils sont incapables de jouer « J'ai du bon tabac », et l'art du chant leur est complètement étranger.

Parlez donc de l'atavisme, après cela! Au contraire, tous trois dessinent. Mlle Guillaume, mariée aujourd'hui, publie, sous le pseudonyme de G. Lami, des œuvres exquises à *la Vie Parisienne*, au *Courrier Français* et des albums qui ont beaucoup de succès. Le fils aîné est un architecte de grande valeur, et, quant à Albert Guillaume, son éloge n'est plus à faire.

« Au collège, à l'École Bossuet, nous raconte-t-il, je barbouillais mes cahiers de bonshommes que je portais chez Delagrave, qui, royalement, me payait cent sous chaque dessin. J'en pondais pour 500 francs par mois! Quand Delagrave arrêta mon ardeur, il était temps, sa maison d'édition se fût effondrée sous le poids de mes croquis.

J'émigrai alors à la *Revue Illustrée* de Baschet, mais je ne me fis réellement connaître qu'à l'Exposition de blanc et noir en 1890 avec mes *Repas à travers les âges*, où figurait un dîner à L'Elysée.

Je me souviens même, à ce propos, que mon père me présenta le jour du vernissage de cette Exposition au président Carnot qui, me tendant la main, ne me dit que cette phrase : « Alors, vous aussi, monsieur, vous croyez que je suis en bois. »

Après la *Revue Illustrée*, je passai à *la Caricature* puis au *Gil Blas illustré*, où je commençai la série de mes petites femmes; enfin je finis à l'École des Beaux-Arts où je commis cette esquisse : *Minerve visitant les neuf muses sur le mont Hélicon*, qui est mon Puvis de Chavannes! »

Nous ne suivrons pas Albert Guillaume dans tous les journaux qui ont recherché sa collaboration pas plus qu'au régiment où simple *fricoteur* il passa son année à décorer la salle d'honneur du 150e et à prendre sur le vif de spirituels croquis qui lui servent encore à composer des pages d'une verve étourdissante.

Encore moins l'accompagnerons-nous chez les petites femmes qu'il croque de si ravissante façon.

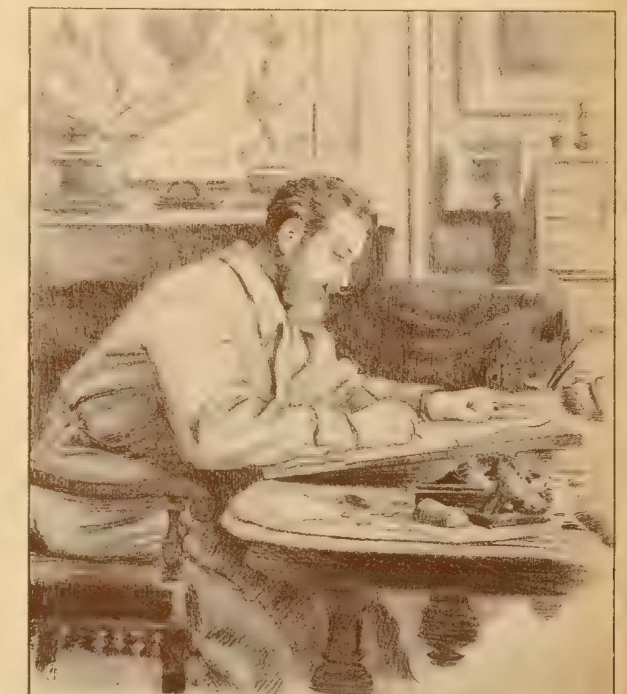
Et, d'abord, que sont ses petites femmes?

On lui écrit souvent : « Diablement capiteuse la petite femme de votre dernier dessin, cher monsieur Guillaume..., une demi-mondaine?... un modèle?... » Je vais être indiscret.

Le modèle n'existe pas, ne pose pas en son atelier. Albert Guillaume se contente de regarder les jolies frimousses qu'il rencontre et il y pense en dessinant.

Mais alors... ces parties à quatre en cabinet particulier qu'il nous raconte avec force détails, ces soupers qui ne se terminent qu'au petit jour.... Quelle noce il doit faire!

Grande est votre erreur. Si vous passiez vers 2 heures du matin dans la paisible rue Jean-Bart, vous pourriez voir au deuxième étage d'un



PORTRAIT D'ALBERT GUILLAUME.



LA FARANDOLE.

ravissant petit hôtel, une fenêtre éclairée. Albert Guillaume est dans son atelier, qui travaille.

Les rapins qui déambulent de ce côté, à cette heure, le savent bien et ne manquent jamais de lui crier : « Eh bien, Guillaume, ça va, les petites femmes? »

Les demi-mondaines qui lui tiennent compagnie, à ce moment, c'est lui qui les crée, et je vous prie de croire qu'il ne s'amuse pas autant avec elles qu'elles n'amusent les autres.

Il ne les quitte ces demi-mondaines que lorsque leur toilette est complètement terminée; qu'après leur avoir mis du noir aux yeux, du rouge aux lèvres et, un peu partout, de la gouache pour remplacer la crème Simon.

Il faut qu'elles soient " nature " maquillées comme elles se maquilleraient elles-mêmes.

Ce faisant, il fume force cigarettes, tout en buvant de modestes grogs.

La voilà sa noce de tous les jours. Elle est exempte de tziganes, de décolletage et de champagne.

Il est quatre heures quand il se couche. Aussi, ne faut-il pas venir l'importuner avant l'heure du déjeuner — : « Monsieur n'y est pas. »

« C'est peut-être une mauvaise habitude, nous dit-il, que de faire ainsi de la nuit le jour, mais, du moment que c'est une habitude!... et, vous voyez, je ne m'en porte pas plus mal pour ça ! »

Au physique?... il est blond, oui, mademoiselle, propriétaire d'une jolie barbe; enfin, comme on dit au village : « C'est un beau gars ! »

Lucien Puech.



MINERVE VISITANT LES NEUF MUSES SUR LE MONT HÉLICON.

Aphrodite



SUR LA JETÉE D'ALEXANDRIE

..... Mais c'était l'heure du coucher du soleil ; et plus nombreuse que la foule active la foule désœuvrée couvrait la jetée. On entendait nommer les silhouettes connues. Les jeunes gens regardaient les philosophes qui regardaient les courtisanes.

Pierre Louÿs.



— Quand j'aurai trente ans comme elle, je m'occuperai aussi d'avoir du talent....



— Il paraît que c'est un homme à femmes... pas une ne lui résiste....
— Oui... mais elles le quittent trop facilement... il ne doit pas avoir non plus beaucoup de résistance....

Les Rendez-vous de Madame de Z...



I — Alors, ma chérie, c'est bien convenu... tu viens demain me chercher en "auto"... tu me déposes au Musée Guimet... et pendant que je vais rejoindre Georges tu vas retrouver Paul.. Aucun danger d'être rencontrés... à la même heure, j'ai donné rendez-vous....



II. — A ma belle-mère, aux magasins du Petit Saint-Lucas... soldes et fins de saison... noté au catalogue des occasions extraordinaires qui lui feront tout oublier....



LE CAPORAL INSTRUCTEUR. — « Quand j'dis d'romper vos rangs, y faut saluer individuellement tous ensemble... c
D'c'te façon, l'respect hiérarchique se fait sentir de supérieur à inférieur et réciproquement... vous avez compris ?... »

une marque de respect que vous m'témoignez... et pis alors, moi j'vous rends la pareille en vous saluant aussi...

III. — A Michel Séryeux, salle 22, Hôtel des Ventes... c'est un rendez-vous qui me réussit toujours avec lui... en m'attendant, il se fait adjuger quelques Saxes, quelques bijoux, quelques dentelles anciennes pour mes collections... ça n'est pas du temps de perdu pour tout le monde...



IV. — A mon mari, au Grand Palais... c'est-à-dire, ce n'est pas moi, c'est Georges qui lui a donné rendez-vous... Ces deux salons, c'est très commode : Georges est censé avoir cherché le Bouguereau, côté « Champ de Mars »... ou le Dubufe, côté « Champs-Élysées » et mon mari a le plaisir de le traiter d'idiot toute la soirée... Chacun son tour, n'est-ce pas?...

V. — Quant à mon "rond-de-cuir"... — tu sais? celui qui a été si gentil pour les palmes de Georges... — je l'ai prévenu de ma visite à son bureau... et je suis tranquille : demain il sera vraiment "attaché au ministère!



VI. — Je n'ai pas encore eu le temps de te dire aussi... que, depuis Monte-Carlo, je suis poursuivie par un être odieux, Paolo Razta... Un jour, à la roulette..., ayant oublié ma bourse, j'ai eu la faiblesse de... et depuis je n'arrive pas à m'en débarrasser; je lui ai donné rendez-vous à l'Exposition d'Horticulture... et comme il ne sait pas très bien le français... j'ai même ajouté "du côté des poires"....



VII. — Enfin j'ai écrit une lettre anonyme à ma rosse de belle sœur (quelle peste, ma chère!) pour la prévenir que si elle voulait "en apprendre de belles sur notre compte" elle n'avait qu'à se promener de 2 à 7... au Bois .. demain... allée des Veuves....



VIII. — Je les ai tous, d'ailleurs, invités à diner : comme cela, ma chérie, nous ne raconterons qu'une fois.. pour tous... l'histoire de l'automobile tamponnée par le tramway... restée en panne, et nous "sans connaissance" pendant des heures... tu peux faire passer un fait divers par ton journaliste... mais, même sans cela, y a des chances pour que les journaux racontent après-demain deux ou trois accidents semblables!

L'amant d'une autre



— Sais pas pourquoi il reste avec elle... paraît qu'elle l'embête !!!
— Peuh !.. Chacun prend son plaisir...
— Où il ne le trouve pas !

Ingénue



— Quelle charmante femme que madame votre mère, mademoiselle!... elle a dû être bien belle?
— Peux pas vous dire, mon p'tit... j'y étais pas....

Au Café-Concert



Elle chante comme une seringue....
— Vous êtes difficile, mon cher... partout où elle a chanté elle a beaucoup plu....
— Il a beaucoup plu, vous voulez dire ?

Puppy

Après avoir fermé avec violence la porte de son appartement, M. Robert Des Champs descend l'escalier, passe en coup de vent devant la loge de son concierge. Une fois dans la rue, il exhale sa fureur, en un monologue nullement préparé.

ROBERT. — Sapristi ! A-t-on idée de ça? Non, on n'en a pas idée. Il n'y a que ma femme pour trouver des distractions pareilles ! Après un perroquet, un singe, des tourterelles, me présenter aujourd'hui en liberté un petit chien!... Un Puppy!... Quand elles s'y mettent, les femmes sont d'une extravagance!... Ce n'est pas que je n'aime pas les chiens, mais je les veux grands, gros, solides sur pattes..., le chien de chasse ou le terre-neuve par exemple.... Au moins ces animaux-là représentent quelque chose. Mais, le petit chien de salon, l'horrible petit chien qu'on peut mettre dans un manchon, voilà une bête horrible! Or c'est ce que ma femme vient de me présenter (*Amer*). Et à qui dois-je cela?... A mon excellent ami, le vicomte des Armoises.... Il est terrible avec son anglomanie, des Armoises... Il revient de Londres. Il a vu que la mode était aux « Puppy » comme il dit, et pour faire sa cour à Mme Des Champs, il n'a rien trouvé de mieux que de rapporter cet horrible animal. Résultat: Une scène avec ma femme à laquelle j'ai dit que si elle ne congédiait pas cet abominable quadrupède je ne rentrerai pas ce soir.

M. Robert Des Champs continue d'aller tout en pestant. Cependant, peu à peu, sa physionomie se rassérène, les yeux deviennent clairs et brillants, la bouche sourit.

ROBERT. — Bah ! Je suis bien bête de me faire de la bile pour si peu de chose ! Dans un instant je vais voir Sylvie. Soyons tout à la gaieté.

Un quart d'heure après, M. Robert Des Champs pénètre chez mademoiselle Sylvie que, ainsi que l'on disait au grand siècle, il comble de ses faveurs depuis quelques mois.

SYLVIE (*ne se précipitant pas au cou de Robert*). Bonjour, chéri, tu vas bien?

ROBERT. — Pas mal et toi ?

SYLVIE. — Moi, je suis heureuse comme tout !

ROBERT. — Pourquoi? Ta nouvelle robe est épatante ?

SYLVIE. — Oh ! cela ! je m'en moque !

ROBERT. — Tu as gagné aux courses ?

SYLVIE. — Tu n'y es pas.

ROBERT. — Donne l'explication de l'énigme.

SYLVIE (*Prenant par la main Robert et l'entraînant vers son cabinet de toilette*). — Viens... que je te montre.

ROBERT. — Pas la lune à un mètre, je suppose? Tu retarderais.

SYLVIE. — Mieux que cela.

(*Robert et Sylvie pénètrent dans le cabinet de toilette*).

SYLVIE, *désignant un petit chien.* — Regarde mon puppy.

ROBERT, *avec un accent où il y a à la fois de l'étonnement et de la fureur.* — Un puppy !... encore un !

SYLVIE (*prenant le chien*). Hein, crois-tu qu'il est joli ? (*L'embrassant*) Oh! le beau petit chéri à sa mémère (*Le caressant*). Quel amour!

ROBERT (*furieux*). — Où as-tu acheté cette horreur?

SYLVIE. — Je ne l'ai pas acheté, on me l'a donné.

ROBERT. — Qui ?

SYLVIE. — Ton ami, le vicomte des Armoises.

ROBERT. — C'est lui qui te l'a envoyé? A toi, aussi ! Il a eu ce toupet!

SYLVIE (*regardant Robert d'un ton très calme*). — Eh bien, qu'est-ce que tu as?

ROBERT. — J'ai... J'ai... (*éclatant*). Il y a que des Armoises est stupide.

SYLVIE. — Mais pourquoi ?

ROBERT. — Parce que je déteste ces chiens-là... Il en a envoyé un à ma femme et je lui ai dit, à ma femme.... Écoute bien ce que je lui ai dit : « Madame, si ce chien-là n'est pas parti d'ici ce soir même, je ne rentrerai jamais à la maison. »

SYLVIE. — Tu lui as dit cela ?

ROBERT. — Oui, car je n'admets que les chiens de chasse ou les grands chiens, mais ces sales cabots-là, je n'en veux à aucun prix.

SYLVIE. — Alors, moi aussi, il faut que je me débarrasse de mon puppy?

ROBERT. — Parfaitement. Quant à des Armoises, je trouve sa conduite tout à fait inconvenante et je ne me gênerai pas pour le lui faire savoir. Comment ! Sans me consulter, il t'envoie un puppy, Qu'il en ait donné encore un à ma femme, c'était une petite attention délicate et je ne pouvais pas trop lui en vouloir.

SYLVIE. — Alors, moi, je ne vaux pas ta femme ?

ROBERT. — Ce n'est pas ce que je veux dire... mais Mme Des Champs n'est pas sans savoir que j'ai une liaison avec toi... Si elle te rencontre au Bois avec ton puppy, qu'est-ce qu'elle pensera ?

SYLVIE. — Mon cher, elle pensera tout ce qu'elle voudra... Moi, je trouve que des Armoises a été tout à fait gentil... Il dîne aussi souvent ici que chez ta femme (*montrant le chien*). Qu'il m'ait donné ce petit mignon, c'est très galant de sa part.

ROBERT. — Après ce que je viens de te dire, tu as l'intention de garder encore cette vilaine bête?

SYLVIE. — Parfaitement.

ROBERT. — C'est bien vrai ?

SYLVIE. — Je n'ai pas l'habitude de répéter deux fois la même chose.

ROBERT. — Fais bien attention... Je ne veux pas que ce chien reste ici... Je trouve ces bêtes ridicules, absolument ridicules... De plus, elles donnent aux femmes, qui sortent avec, un air canaille que je ne supporterai pas.

SYLVIE. — La conclusion ?

ROBERT. — La voici. Il faut choisir entre moi ou le chien.

SYLVIE. — Le choix est tout fait, je garde mon chien.

ROBERT (*abasourdi*). — Hein ?

SYLVIE. — Je t'ai dit que j'ai choisi, je garde mon chien.

ROBERT. — Alors, c'est un congé?

SYLVIE. — Ce n'est pas moi qui te l'offre, c'est toi qui le prends.

ROBERT. — Et mon successeur est probablement déjà désigné ?

SYLVIE. — Oui.

ROBERT. — Je peux savoir son nom ?

SYLVIE. — C'est des Armoises, naturellement.

ROBERT (*avec un petit rire sec*). — Ah! très bien, très bien ! Compliments...

Robert remet son chapeau sur la tête, et sans plus d'explications il s'en va de chez Mademoiselle Sylvie pour laquelle il n'avait déjà pas une de ces passions qui brisent la carrière d'un homme.

ROBERT (*monologuant*). — Je n'ai plus de maîtresse. Je divorcerai peut-être ce soir avec ma femme, si elle tient absolument à conserver son puppy (*poussant un soupir et se frottant les mains*). Ouf! la vie est belle.

Tout en marchant, il est arrivé dans l'avenue des Champs-Élysées.

Tout à coup, il aperçoit une jeune femme, très joliment habillée, dont la robe dessine des formes impeccables, il la dépasse, la regarde.

ROBERT. — Charmante, cette jeune femme... charmante, c'est sûrement une demi-mondaine... Elle est d'autant plus charmante qu'elle est demi-mondaine.

Il ralentit le pas.

La jeune femme le dépasse.

Robert continue de la suivre.

Soudain, il voit un petit chien, un autre puppy (encore!) qui se précipite vers la jeune femme et essaie de mordiller le jupon qui dépasse.

LA JEUNE FEMME (*au toutou*). — Veux-tu t'en aller, vilaine bête?

ROBERT (*s'approchant de la jeune femme*). — Vous détestez les chiens, Madame ?

LA JEUNE FEMME. — Oui, ceux-là je les ai en horreur.

ROBERT (*regardant très tendrement la jeune femme qui lui adresse un joli sourire*). — Ah ! comme nous allons nous entendre !

AUGUSTE GERMAIN



Il est infiniment plus doux de donner que de recevoir.

Bac

RÉVEIL.

Ferdinand Bac intime

Est-ce un baiser de l'ex-impératrice Eugénie qui a porté bonheur à Ferdinand Bac, homme heureux?

Il avait quatre ans alors. Vêtu d'un magnifique costume écossais, il se promenait avec sa bonne sur la plage de Biarritz quand, l'apercevant, l'ex-impératrice Eugénie, qui était accompagnée de madame Piétri, s'écria : « Oh! le bel enfant! » et, le prenant dans ses bras, l'embrassa sur ses grosses joues.

Très ennuyé de l'accolade, le jeune Bac essuya ce baiser d'impératrice et s'en fut tranquillement plus loin faire de petits pâtés de sable.

Il n'eut pas longtemps le même dédain pour ces caresses de jolies femmes, caresses dont il a chanté toute la gamme en de suggestifs dessins.

N'allez pas croire toutefois que, dès son plus jeune âge, Bac ne songeait qu'à jeter sur le papier des silhouettes élégantes et qu'au lycée il passait son temps à croquer de frais minois au lieu de traduire ses versions grecques et latines.

Vous le dirais-je?.... il était au contraire toujours le dernier en dessin.

Ce n'est que beaucoup plus tard et tandis qu'il faisait ses études de droit que Bac s'amusa à crayonner les petites femmes du Quartier Latin.



Comment une méchante petite demoiselle de Castelnaudary se figurait Bac.

Peut-être même n'eût-il jamais songé à embrasser la carrière de dessinateur et serait-il aujourd'hui avoué ou notaire sans son voisin de chambre d'hôtel, pseudo-élève en pharmacie.

L'histoire est d'ailleurs amusante et vaut la peine d'être contée :

« J'habitais donc, nous dit Bac, dans un hôtel de la rue Gay-Lussac et j'avais, pour voisin, un garçon qui rentrait toujours les bras chargés de cornues et de tubes plus ou moins extraordinaires. Il passait dans la maison pour être chimiste ou élève en pharmacie.

Or, il n'était ni l'un ni l'autre : mais, logeant dans un hôtel où ne se trouvaient que des étudiants, il jugeait prudent, afin de ne pas être blagué, de faire croire qu'il suivait les cours d'une École quelconque.

En réalité, il était envoyé à Paris par son père pour étudier la coupe chez un grand tailleur.

Petit à petit nous liâmes connaissance et souvent, le soir, il venait bavarder avec moi.

« Pourquoi donc, me dit-il un jour, ne faites-vous pas de dessins pour les journaux illustrés?... Et comme je le regardai ahuri.... : « — Parfaitement, continua-t-il; je m'y connais sans en avoir l'air et suis certain que vous réussiriez. Vous pourriez, tout en vous amusant augmenter

votre budget de quelques billets de cent francs. Faut être pratique dans la vie...

— Mais, lui répondis-je, c'est très gentil ce que vous dites là, seulement je ne connais personne dans les journaux et, quand même, je n'oserai jamais aller présenter mes croquis.

— Qu'à cela ne tienne! Comme j'ai beaucoup de loisirs, je vous accompagnerai partout et, puisque vous êtes à ce point timide, c'est moi qui parlerai, je m'en charge!... je dirai même que je suis votre frère! »

Or, à cette époque, je paraissais encore plus grand qu'aujourd'hui étant plus maigre, et mon voisin m'arrivait à peine à la taille.

De plus, j'étais très blond et lui très brun.

On ne pouvait rêver deux frères plus dissemblables!



FERDINAND BAC.

***

Le lendemain de cette conversation, il vint me trouver, mit tous mes dessins dans un carton... « Et maintenant, en route! s'écria-t-il.

— Mais... où allons-nous, fis-je très perplexe.

— Chez Hachette, d'abord.... Après nous verrons....

Nous fûmes donc chez Hachette.... Je m'en souviendrai toujours.

Après une bonne petite heure d'attente, on nous fit pénétrer dans le cabinet de l'éditeur qui, penché sur sa table, écrivait.

Mon faux frère, puisque faux frère il y avait, se mit à parler sans même attendre d'y être invité et, tout en expliquant le but de notre visite étalait sur le bureau mes dessins.

Soudain, l'éditeur levant la tête : « Vous désirez, monsieur?...

— Ce sont des dessins, reprit mon faux frère, des dessins que....

— Mais je n'ai pas besoin de dessins, dit Hachette; de plus, je suis trop occupé.... »

A ce moment, un employé ouvrit la porte, un courant d'air se produisit, et mes pauvres dessins se mirent à voltiger dans toute la pièce.

L'employé ne savait où mettre les pieds pour éviter de marcher sur mes feuilles que mon faux frère, à quatre pattes, ramassait.

Telle fut ma première entrevue avec le grand éditeur.

J'ai hâte d'ajouter que nous eûmes plus tard ensemble d'excellentes relations.

Mon faux frère ne fut pas découragé pour si peu : « Allons à *L'Art et à la Mode*, me dit-il, chaud! chaud! » Là, nous eûmes plus de succès et plaçai des dessins.

Enfin, chez l'éditeur Decaux, qui avait l'art de découvrir les talents et de lancer les jeunes. Decaux publiait alors *La Caricature*, dont Robida était le rédacteur en chef. Je fus très encouragé, si bien qu'au bout de fort peu de temps je me fis des mois très coquets.

J'étais lancé et on ne peut plus heureux. Quand à mon faux frère il exultait et ne cessait de répéter : « Eh bien?... qu'est-ce que je vous disais?... l'avais-je ou non le flair! »

Le plus amusant, c'est qu'un an plus tard, mon faux frère étant retourné dans son pays, je l'oubliai si complètement qu'une fois un éditeur me demandant : « A propos, et votre frère, on ne le voit plus! » Je répliquai, sans réfléchir : « Quel frère?... mais je n'ai jamais eu de frère!... » Et je dus conter cette histoire.

***

Donc, grâce au faux pharmacien et faux frère, je quittai le Droit pour m'adonner aux journaux illustrés, mais je ne savais encore quelle voie suivre, quel genre adopter.

Ce fut Arsène Houssaye qui me l'indiqua.

L'auteur des *Grandes Dames*, auquel j'eus l'honneur d'être un jour présenté, me demanda de bien vouloir illustrer ce livre et m'invita à le venir voir quand je le voudrai.

Je n'y manquai pas comme bien vous pensez et changeai du jour au lendemain complètement de milieu.

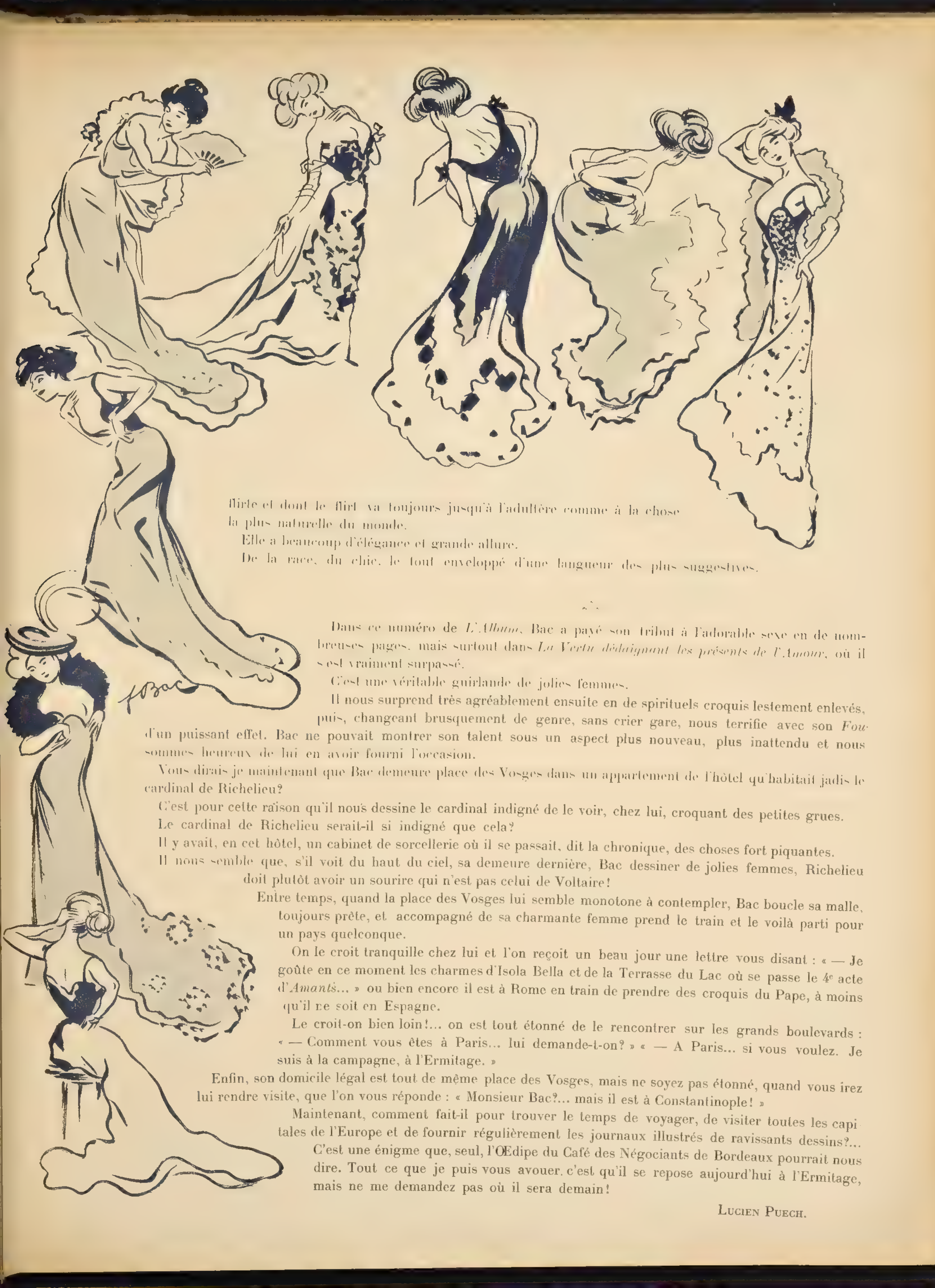
J'assistai à toutes les fameuses redoutes qui firent si grand bruit et où il me fut donné de voir toutes les jolies femmes de l'époque.

« Le voilà, votre genre, me dit Arsène Houssaye avec lequel j'étais devenu très intime : la grande dame! »

Et, en effet, la femme de Bac, ce n'est ni la grisette, ni la Parisienne au minois fripon, au nez retroussé, aux yeux provocants, mais la mondaine qui



L'ombre de Richelieu justement indigne de voir que dans son ci-devant hôtel de la Place Royale, où il méditait sur la grandeur de la France, Bac y fabrique maintenant des petites grues....



flirte et dont le flirt va toujours jusqu'à l'adultère comme à la chose la plus naturelle du monde.

Elle a beaucoup d'élégance et grande allure.

De la race, du chic, le tout enveloppé d'une langueur des plus suggestives.

⁂

Dans ce numéro de *L'Album*, Bac a payé son tribut à l'adorable sexe en de nombreuses pages, mais surtout dans *La Vertu dédaignant les présents de l'Amour*, où il s'est vraiment surpassé.

C'est une véritable guirlande de jolies femmes.

Il nous surprend très agréablement ensuite en de spirituels croquis lestement enlevés, puis, changeant brusquement de genre, sans crier gare, nous terrifie avec son *Fou* d'un puissant effet. Bac ne pouvait montrer son talent sous un aspect plus nouveau, plus inattendu et nous sommes heureux de lui en avoir fourni l'occasion.

Vous dirais-je maintenant que Bac demeure place des Vosges dans un appartement de l'hôtel qu'habitait jadis le cardinal de Richelieu?

C'est pour cette raison qu'il nous dessine le cardinal indigné de le voir, chez lui, croquant des petites grues.

Le cardinal de Richelieu serait-il si indigné que cela?

Il y avait, en cet hôtel, un cabinet de sorcellerie où il se passait, dit la chronique, des choses fort piquantes.

Il nous semble que, s'il voit du haut du ciel, sa demeure dernière, Bac dessiner de jolies femmes, Richelieu doit plutôt avoir un sourire qui n'est pas celui de Voltaire!

Entre temps, quand la place des Vosges lui semble monotone à contempler, Bac boucle sa malle, toujours prête, et accompagné de sa charmante femme prend le train et le voilà parti pour un pays quelconque.

On le croit tranquille chez lui et l'on reçoit un beau jour une lettre vous disant : « — Je goûte en ce moment les charmes d'Isola Bella et de la Terrasse du Lac où se passe le 4e acte d'*Amants*... » ou bien encore il est à Rome en train de prendre des croquis du Pape, à moins qu'il ne soit en Espagne.

Le croit-on bien loin!... on est tout étonné de le rencontrer sur les grands boulevards : « — Comment vous êtes à Paris... lui demande-t-on? » « — A Paris... si vous voulez. Je suis à la campagne, à l'Ermitage. »

Enfin, son domicile légal est tout de même place des Vosges, mais ne soyez pas étonné, quand vous irez lui rendre visite, que l'on vous réponde : « Monsieur Bac?... mais il est à Constantinople! »

Maintenant, comment fait-il pour trouver le temps de voyager, de visiter toutes les capitales de l'Europe et de fournir régulièrement les journaux illustrés de ravissants dessins?...

C'est une énigme que, seul, l'Œdipe du Café des Négociants de Bordeaux pourrait nous dire. Tout ce que je puis vous avouer, c'est qu'il se repose aujourd'hui à l'Ermitage, mais ne me demandez pas où il sera demain!

Lucien Puech.

La Fête bat son plein



— Vous arrivez bien! on est justement en train de se partager les dames qui n'aiment pas leurs maris.

Les invités de marque



— Connaissez vous Lord Byron? — Le Poète? mais oui. — Amenez-le nous, dites.
— Je ne m'en charge pas.... — Dieu que vous êtes peu complaisant!



SÉPARATION LABORIEUSE.

Chéri!... Chéri tout seul!...



LA VERTU DÉDAIGNAN



S PRÉSENTS DE L'AMOUR.

Projet de fresque pour le Palais du Sénat.

L'Épingle

Ils causent sur le divan, et l'on voit bien que leur conversation ne demande qu'à devenir criminelle. La petite Madame de Chantelle est encore un peu troublée.

C'est la première fois qu'elle met les pieds — des pieds qui sont les plus coquets du monde — dans ce damnable paradis qu'on appelle une garçonnière. Mais elle n'a pas peur : fi donc! ce serait d'une provinciale.

Elle sait seulement qu'il y a du danger, et sur ses bras menus, sur ses épaules très blanches, courent de rapides frissons d'aise et d'impatience.

Madame de Chantelle, à cause de la chaleur, est en corset — sans cache-corset. — Autour de son buste fringant, aux souplesses de couleuvre, c'est une frêle cuirasse mauve, sur laquelle retombent des franges de Malines.

Le double épanouissement de la gorge s'en affranchit par une révolte généreuse, et Roger, qui scrute de près le passionnant problème, se demande si c'est l'arome des fleurs charnelles ou de leur gaine parfumée qui lui monte à la tête.

Les persiennes sont closes : entre leurs lames se glissent d'obliques rayons.

Ils effleurent la mousse dorée que sont les cheveux de Madame de Chantelle, ils y allument des paillettes de feu, ils sèment des clartés mobiles sur son col, ses bras, sa poitrine.

Aux murs de l'appartement, ils font étinceler une panoplie; ils accrochent des lueurs de songe aux peintures galantes dont les personnages semblent sortir de l'ombre, tout exprès, pour assister au recommencement des scènes d'amour qu'ils vécurent au temps de Watteau et de Jean-François Pater.

Yvonne de Chantelle, délicieusement rose, ne se défend plus guère contre l'insidieuse tendresse de Roger. Comme tous les amants, quand ils sont " enfin seuls ", il lui parle à voix très basse, pour s'approcher de plus en plus et se caresser le visage à son haleine de fraise. La jeune femme — est-ce pudeur ou raffinement? — ferme les yeux à demi : entre ses cils, elle voit cependant Roger dans la pénombre hésitante, elle l'écoute sussurer des mots ardents sur un ton très doux, si doux qu'il énerve les velléités de sa résistance. Elle se sent ensorcelée par cette voix, et tout cela lui semble irréel, un rêve de dormeuse éveillée.

Voici venir les langueurs suprêmes dans lesquelles se dissout la raison des petites femmes honnêtes. Yvonne s'en rend compte : elle n'en a plus, au maximum, que pour deux ou trois minutes d'honnêteté.

Mais sa frêle main très baguée, qui se jouait paresseusement sur la soie brochée d'or du divan tentateur, du divan *profond comme un tombeau*, a tout à coup senti quelque chose. Qu'est-ce donc? Presque rien. Et c'est le désastre, la trahison, la mort de l'amour et du bonheur.

Une épingle à cheveux.

Non pas une des grosses épingles qui retiennent les vigoureuses torsades des plébéiennes ou les crinières chevalines des honnêtes bourgeoises, et que l'on retrouve volontiers au fond du pot-au-feu familial! Mais une de ces fines épingles que l'on qualifie d'invisibles, aux légères branches en spirale, qui servent aux coquettes pour fixer sur le front les frisons délicats qu'elles ajoutent à la luxuriance naturelle de leur chevelure, quand il leur plaît de se coiffer à la façon des belles sous le règne de Louis XIII.

D'un bond, la petite Madame de Chantelle s'est mise debout, et elle a repoussé Roger qui, agenouillé dans une posture adoratrice, a failli tomber à la renverse. Son visage a pâli, ses yeux de bleuets sont devenus terribles, sa bouche emperlée se crispe de colère, et elle paraît aussi effrayante que peut l'être, en corset, la plus jolie femme du Faubourg Saint-Honoré.

Le messager de Cupidon

— T'en as d'l'amour dans toutes ces lettres?
— Oui, j'en ai plein la main

— Qu'est-ce que cette épingle?

Et sa main frémissante l'élève vers le ciel témoin du parjure. Le ciel c'est, en l'occurrence, un plafond de soie Liberty, plissée en " soleil ".

Anéanti, Roger ne peut répondre. Yvonne, plus nerveuse, répète: Vous ne voulez pas me dire ce que c'est que cette épingle?

— Elle... n'est donc pas... à vous?... balbutie le malheureux.

— A moi, monsieur? vous n'avez pas même regardé comment je suis coiffée... une femme qui se perd pour vous! Est-ce que j'en mets de ces épingles-là, moi, monsieur?

— Ne vous fâchez pas, Yvonne. Ce doit-être à ma femme de ménage.

— Je vous défends de m'appeler Yvonne!... Votre femme de ménage?... Vous oubliez que c'est votre concierge qui fait votre ménage, un ancien militaire! Il a peut-être des épingles à cheveux, lui! Ah! mon Dieu, que je suis malheureuse!

Elle est retombée sur le divan. Décidément, c'est l'attaque de nerfs. Ses ongles égratignent l'étoffe, ses pieds chaussés de brodequins mordorés s'agitent avec la furie du désespoir, une clameur aiguë emplit la chambre.

Roger s'attend à voir entrer le concierge, les voisins, les agents, le commissaire, et comme Madame de Chantelle est en corset, sur un divan, ce sera le scandale, le flagrant délit, un duel, un divorce. Tout cela pour un adultère blanc... et une épingle.

Si seulement, il savait à qui elle appartient cette épingle!

Mais tant de visiteuses, avant la petite Madame de Chantelle, se sont assises sur ce divan où elle se débat! Laquelle maudire? Est-ce Carmen de Rio, la belle Espagnole aux cheveux d'un noir bleu comme les raisins de son pays? Lizzie Webster, la plus jolie des sœurs Webster, à la tignasse blonde, aux yeux d'émail?

Est-ce Clara, l'écuyère brune; Lina, la chanteuse italienne rousse comme un Titien, ou tout simplement Alberte, la première de la rue de la Paix, aux bandeaux châtains? Laquelle lui coûte aujourd'hui sa plus exquise conquête, la femme du monde? Il ne le sait pas, il ne le saura jamais.

Et la petite Madame Yvonne de Chantelle continue à gigoter de plus en plus désespérément.

Tout à coup elle s'arrête : pour sa dignité outragée la crise de nerfs a suffisamment duré.

Elle se tamponne les yeux avec un précieux chiffon de dentelle qui est son mouchoir.

Elle remet son corsage; Roger se précipite pour l'aider à passer ses manches, comme s'il ne s'en était pas rendu indigne à tout jamais.

— Ne me touchez pas!

Maintenant, elle est devant la glace qui reflète un visage étonnamment calme après les éclats de tout à l'heure. On dirait que ses larmes lui ont rafraîchi le teint.

Lentement, très lentement, elle se recoiffe et se chapeaute. Elle va s'en aller.

— Vous partez! lui demande Roger, sur un ton de désolation suppliante.

— Certes!

Au moment de passer la porte, elle a une inspiration subite, elle revient. Roger étouffe un cri de joie. Yvonne va pardonner sans doute...

Pas du tout, elle se dirige vers le divan, se baisse, ramasse l'épingle.

— Je l'emporte, dit-elle.

. . . .

M. de Chantelle n'a jamais été trompé par sa femme. Son bonheur ne tient cependant qu'à une épingle!

MAXIME FORMONT.





La lutte contre les éléments



– Si tu vois des types prendre des photos, tu m'enverras le baigneur avec mon bâton de rouge.

L'ingrat



— Il croyait que vous ne l'aimiez plus, mais je lui ai dit : Mon vieux, quand elle saura que tu as lavé la grosse émeraude, tu auras une dépêche dans la soirée !

Compensation



Le Mari. — Et vous croyez que je vais la laisser partir comme ça?
Le Protecteur. — Pas de scandale, monsieur! La mère et le mobilier sont à vous!...

Les quatre âges

Premier âge: Les illusions.

Tu ne connais pas Carmen? Carmen c'est ma femme. Elle sert en brasserie, au "Moulin de Venus." Tous les Dimanches je lui paie une absinthe et un paquet de tabac pour son petit frère qui est à Biribi. Dans le temps il n'y en avait pas qui la degotaient comme chic, à ce qu'elle m'a dit, et elle tutoyait toutes les grosses legumes de l'Institut et du Senat quand ils étaient encore étudiants. Ça se peut. Tout ce que je sais c'est qu'elle fait encore rudement mon affaire.

Deuxième âge Ohé Ohé!

En ce moment je suis avec une femme à la mode, la Baronne Camelia, 35 ans, temperament ardent. On en parle dans le Gil Blas, c'est tout dire. Par exemple elle me coute les yeux de la tête, mais aussi quand je sors avec elle, on se retourne. Elle se fiche des cuites dans les grands Bars, faut voir ça! Ah nous sommes loin du temps où je promenais ce vieux veau du moulin de Venus"!

Troisième âge: La jeune fille du monde.

Ma foi oui, j'ai fait une fin! Petite orpheline vingt ans, fraîche comme une rose! Je la degourdis. C'est delicieux. Ce que je ne comprends pas, par exemple, c'est que j'ai pu rouler ma bosse pendant toute ma jeunesse avec d'horribles grues, plus vieilles que moi! Chaque fois que j'y pense, j'en ai la chair de poule! . . . .

Quatrième âge Le Printemps!....

Voyez vous, il n'y a encore que ça les petites gosses! Ça ne sait rien de la vie, ça mange deux sous de pommes de terre frites et ça fredonne tout le temps. Enfin ça se contente d'un rien! Quand j'en trouverai une qui aura de l'affection pour moi, eh bien je la coucherai sur mon testament. Et qui qui sera attrapé? C'est mes gredins de neveux!...

Les quatre âges

JBac

Les Mariages mal assortis



— C'est comme ça que tu as surveillé le ragoût?

L'HEURE DU BERGER.

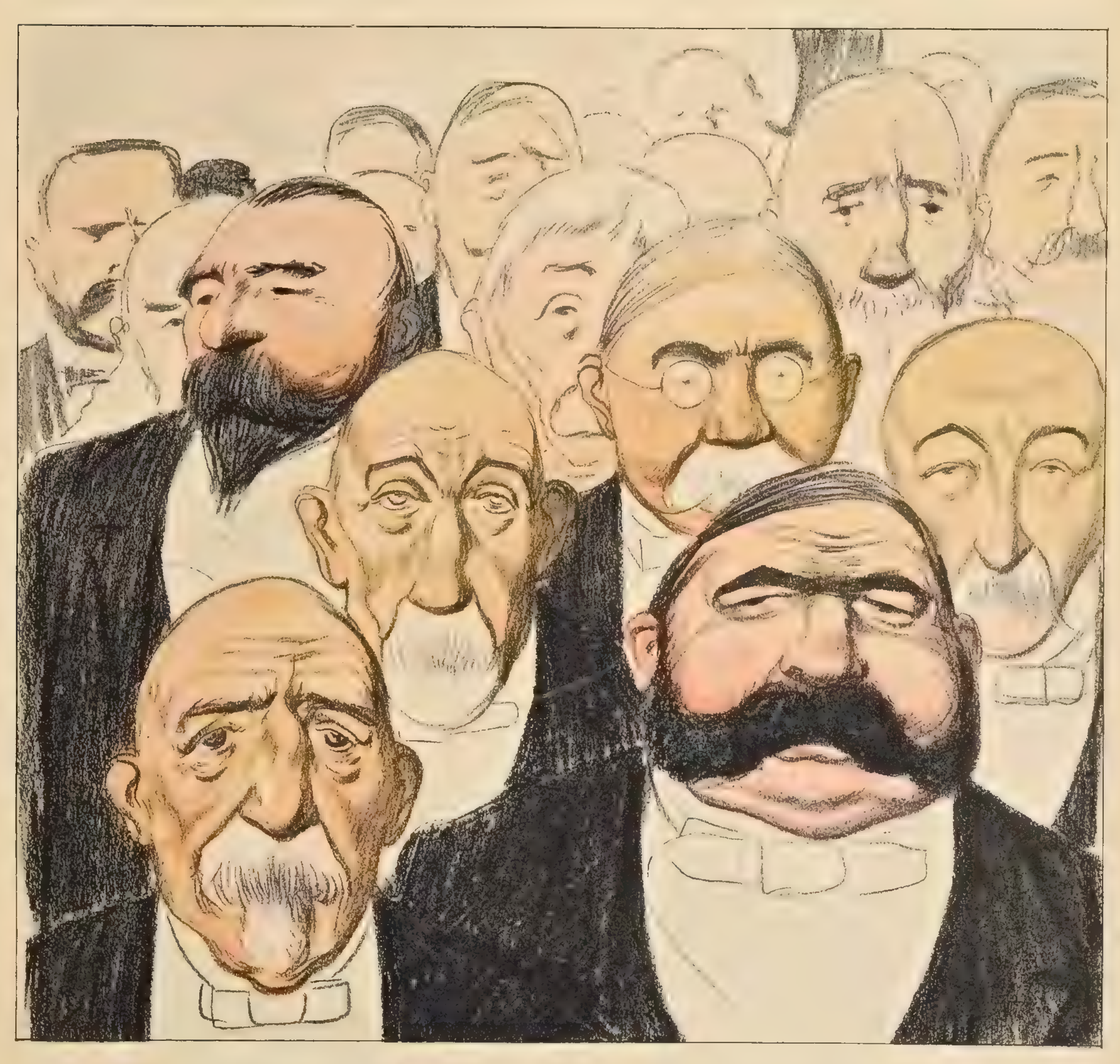


LE FOU


'Y en a plus!
F. Bac

Ch. Huard

En Province



Les membres du Conseil municipal de Fouzy-les-Croustettes ont décidé, à l'unanimité, de poser devant l'objectif afin d'envoyer à M. le Président du Conseil leur photographie et leur inaltérable dévouement à la République.



UN « LOUP DE MER ».

Ch. Huard intime

Depuis que la caricature est revenue en grande faveur auprès du public, une éclosion de dessinateurs s'est subitement produite.

Les employés de bureau, qui jadis faisaient des vers, ont abandonné ce pauvre Pégase pour le crayon Conté.

On ne rencontre plus, dans les rues, que des jeunes gens complètement imberbes, carton à dessins sous le bras.

En bande, ils s'acheminent vers les rédactions des journaux illustrés qui deviennent plus encombrées que les antichambres des ministères. Il y aurait à en faire une amusante étude.

Ce sont surtout des élèves de l'École des Beaux-Arts, des ateliers de Gérôme et de Bonnat.

La pension envoyée par Papa est quelquefois bien maigre et les Mimi Pinson n'ont pas le désintéressement de jadis.

Au lieu de travailler d'après l'antique, on essaie de faire d'amusants croquis dont le paiement permettra quelques joyeuses bamboches dont retentira le *Boul' Mich'*. Il faut bien que jeunesse se passe!

Ils sont facilement reconnaissables, ces futurs prix de Rome, à leur large pantalon de velours à côtes, dit menuisier, le chef coiffé d'un minuscule chapeau mou.

Ça vous donne tout de suite un petit « air rapin ». Ça épate le bourgeois.

Le malheur veut qu'il en est dont les dessins plaisants sont publiés. Alors, adieu l'école, ils quittent le Quartier Latin pour les hauteurs de Montmartre où les lauriers de Forain et de Caran d'Ache les empêchent de dormir!

Des dessinateurs!... mais il nous en vient d'Italie, d'Espagne, voire même du Japon.

Sachant à peine parler français, ils vous apportent leurs essais en vous disant ingénument : « Vous mettrez dessous la légende que vous voudrez! »

Parmi cette armée innombrable de caricaturistes, beaucoup ont de la gaîté, quelques-uns du talent, mais deux seulement se sont révélés comme de véritables artistes. J'ai nommé Léandre, un Maître auquel nous avons confié un des prochains numéros de "*L'Album*" et Huard, le peintre de la province.

***

Ses premiers croquis ont été une véritable révélation et, depuis plusieurs années, son succès, très mérité d'ailleurs, ne fait que s'accroître.

Huard a plu de suite et plaira toujours parce que ses "types" sont vrais, pris sur nature.

On dit en les regardant : « J'ai vu ces têtes-là quelque part. »

Et son dessin est complété par une légende souvent fort drôle et bien en situation.

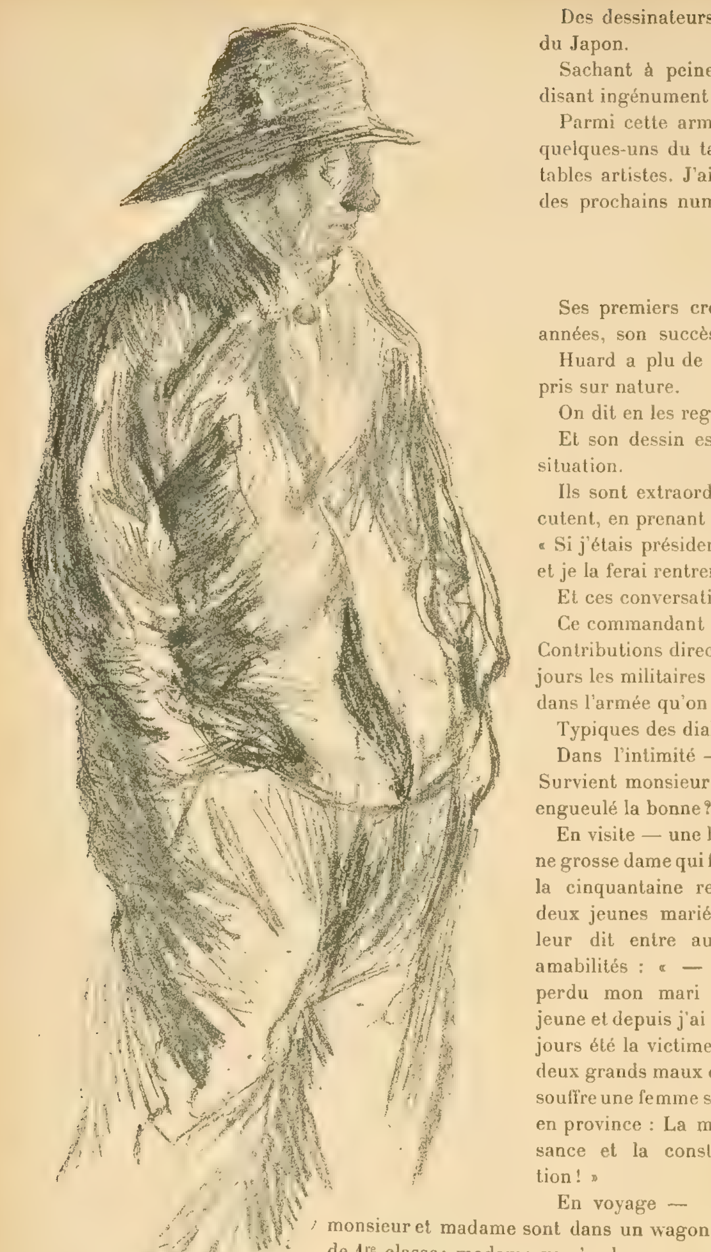
Ils sont extraordinaires en vérité ses politiciens de sous-préfecture qui discutent, en prenant leur amer Picon, sur les destinées de la France et s'écrient : « Si j'étais président du Conseil, je dirai son fait à la réaction, oui, monsieur, et je la ferai rentrer sous terre, moi qui vous parle! »

Et ces conversations entre civils et militaires sur la place de l'église!

Ce commandant gras, court et sanguin disant à un long et sec contrôleur des Contributions directes : « — Vous savez, entre nous, les femmes préfèreront toujours les militaires aux contrôleurs des Contributions directes, il n'y a plus que dans l'armée qu'on trouve de beaux hommes! »

Typiques des dialogues de bonnes gens de province :

Dans l'intimité — Madame, affalée sur son canapé, fait une moue affreuse. Survient monsieur : « — Tu en fais une tête, Angèle! Est-ce que tu as encore engueulé la bonne? »



ÉTUDE DE MATELOT.

En visite — une bonne grosse dame qui frise la cinquantaine reçoit deux jeunes mariés et leur dit entre autres amabilités : « — J'ai perdu mon mari très jeune et depuis j'ai toujours été la victime des deux grands maux dont souffre une femme seule en province : La médisance et la constipation! »

En voyage — monsieur et madame sont dans un wagon de 1re classe; madame va s'endormir, mais soudain monsieur : « — Dis donc, Juliette, avant de partir, as-tu pensé à compter ce qui restait de morceaux de sucre? » La philosophie de ses ouvriers est merveilleuse.

Trois pauvres bougres balaient les ordures quand l'un d'eux s'arrêtant pour souffler : « — Si y avait pas les femmes, la vie elle s'rait vraiment pas chouette! »

Deux vieux paveurs conversent en arrangeant une rue : « — Et puis après, t'aurais 50000 francs de rente, qué qu't'en ferais? »

Mais où sa verve devient intarissable, son croquis des plus spirituels, c'est quand il nous montre, au café, les joueurs de piquet et de manille : « — Chargez messieurs, comme à Waterloo! » s'écrie un vieux chauve qui a tous les atouts.

Dans un autre coin de l'estaminet, la partie devient si intéressante que la caissière en oublie de faire ses comptes et l'unique garçon de servir ses bocks, quand soudain, le coup perdu, le joueur



ÉTUDE DE VIEILLE.



— Je ne comprends pas comment, avec votre nom, vous n'avez pas encore fait quelque riche mariage.

grincheux vocifère en tapant du poing sur la table! « — Vous seriez le nonce du Pape que j'pourrai pas m'empêcher de vous le dire, faire la passe au manillon avec votre jeu, c'est jouer comme un pied! »

C'est par centaines que l'on pourrait citer les légendes accompagnant ses croquis enlevés de main de maître.

Huard ne pouvait manquer de prendre rang parmi nos dessinateurs en renom.

Aujourd'hui, c'est chose faite.

* *

Nous avons, suivant toujours notre ligne de conduite, commencé *L'Album* de Huard par des croquis de marins et deux merveilleuses eaux-fortes.

Il est, en effet, moins connu du grand public comme peintre des matelots, mais les amateurs ont pu admirer à l'Exposition de *La demi-douzaine* — ainsi nommée parce qu'ils ne sont que six exposants — les œuvres de Huard absolument différentes de ce que publient de lui les journaux illustrés.

C'est donc une aubaine pour *L'Album* que de pouvoir en donner un aperçu avec ces eaux-fortes très poussées et d'un vigoureux effet.

Nous pouvons dire que Huard, en son numéro, nous montre son talent sous toutes ses faces.

Nous commençons, en effet, avec un croquis très fouillé "*Loup de Mer*".

Il est criant de vérité ce vieux mathurin fumant sa bouffarde tandis que sa pensée semble se perdre dans le lointain, aussi loin qu'il voit la mer!

Largement enlevées ses deux études de *Matelot* et de *Vieille femme* qui prouvent que Huard est autre chose qu'un caricaturiste. Ensuite abondent les pages sur la province, amusantes toujours et jamais bien méchantes.

Sa *Grand'Mère* est d'une poésie délicieuse, et sa *Sortie de la Grand'Messe* est, sans contredit, un des plus beaux dessins que nous connaissions de lui.

* *

Huard, comme on pourrait le croire, n'est pas un provincial, mais un Parisien de Paris, et, s'il connaît si bien la province, c'est qu'il y a grandi.

A l'âge de deux ans, il bégayait l'alphabet à l'École maternelle de Villedieu-les-Poêles, et, depuis cette époque, je ne sais de combien de collèges il a été l'élève.

Dès qu'il entrait dans une institution, il ne songeait qu'à une seule chose.... à en sortir, et inventait des stratagèmes inimaginables pour arriver à ce résultat.

Ce n'est qu'assez tard que lui vint le goût du dessin, mais alors ce fut une passion.... qui dure encore.

Huard ne pense qu'à dessiner, véritable maladie qui ne le quitte pas. Partout où il se trouve, il crayonne, prend des types qui lui serviront un jour ou l'autre, aussi possède-t-il une bibliothèque de petits albums tout remplis de bonshommes croqués sur le vif.

Quand il ne dessine pas, Huard s'ennuie, atteint du mal à la mode. C'est un neurasthénique.

Ceux qui sont peut-être aussi ennuyés que lui, ce sont ces politiciens de province, ces joueurs de bézigue, pouvant se reconnaître dans les pages qu'il en donne.

Je me suis même laissé dire qu'une vieille fille lui a promis de le vitrioler, si jamais il se permettait de faire sa tête!

Au physique, Huard est un grand garçon aux larges épaules, et desdites épaules émerge une figure imberbe de bon gros poupon.

Très simple, très modeste, trop, peut-être; ne croyant pas que « c'est arrivé », comme on dit.

Bref, le camarade le plus charmant qui soit.

LUCIEN PUECH.



— J'ai perdu, ça n'est rien à côté de la peine que je ressens d'avoir joué comme une andouille.



ATTENDANT LE RETOUR DE SON HOMME (*eau-forte*).



LE PÊCHEUR (*eau-forte*).

Types de Province



LA BELLE MADAME GRENOUIL ET SES ADORATEURS.



— Je t'avoue ça à toi, Ponce : il s'en est fallu de bien peu que ma femme ne me trompe.



Si tu crois que c'est si malin que ça de mettre dans sa poche le parti conservateur.

A la suite d'un article signé : Boulimy



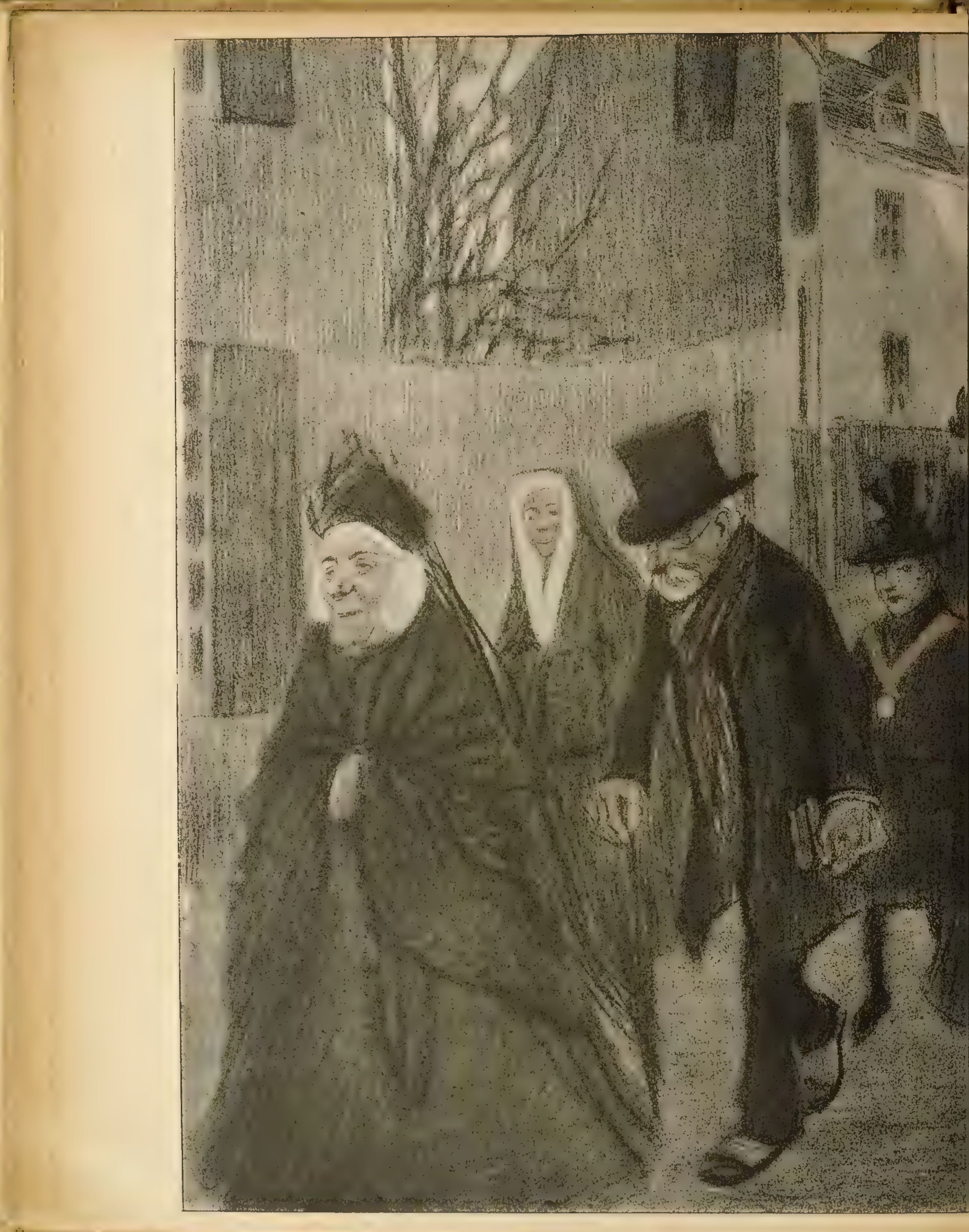
— Monsieur Partouil, se jugeant offensé, a chargé deux de ses amis de demander des explications à Monsieur Boulimy. Après examen, les témoins constitués ont été unanimes à reconnaître que l'expression qui a donné lieu à l'incident n'ayant pas eu la portée qu'on avait pu lui attribuer, il n'y avait pas lieu à rencontre.

Pour Monsieur Partouil.

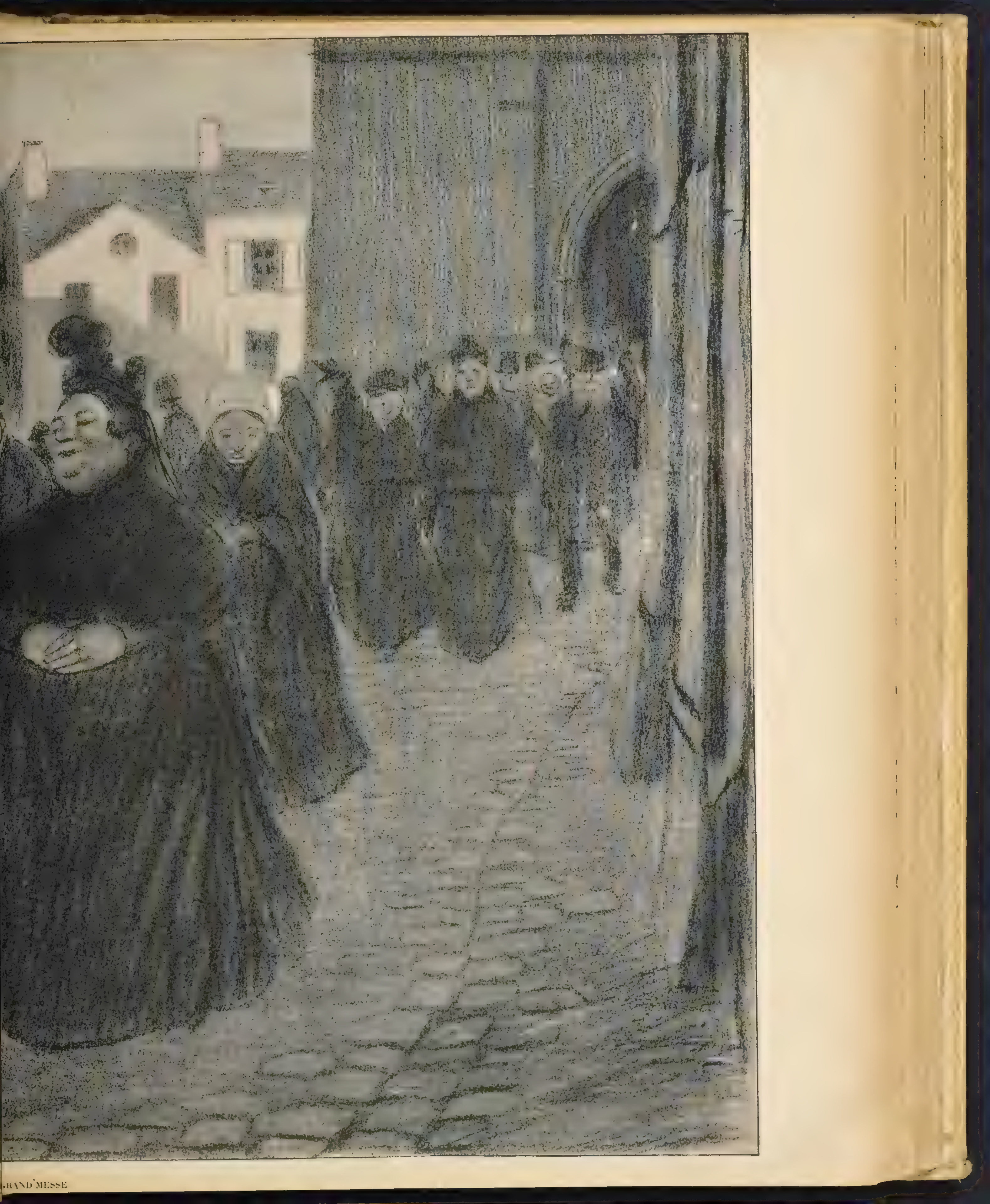
Docteur Gandibert.
Saurin.

Pour Monsieur Boulimy.

Théodore Oupet.
Lieutenant Rigolle.



SORTIE DU



RAND'MESSE

— Je continue mon expérience; mais, auparavant, je prierai une personne de l'honorable société qui m'environne de bien vouloir me prêter pour quelques instants un billet de cent francs ou cinq louis au choix!



— Dites vous bien une chose, mon cher, c'est que si les artistes se vantent d'être le cerveau de Paris, nous sommes son ventre et c'est bien quelque chose ça

Portrait de Famille



La Grand'mère. — A voir ce portrait, on ne se douterait guère que c'est elle la grand'maman et moi la petite-fille!



— Tu as voulu venir fumer ton cigare ici pour qu'on te voie, mais on aurait bien plus rigolé à la gare à regarder passer les trains.

Député en tournée



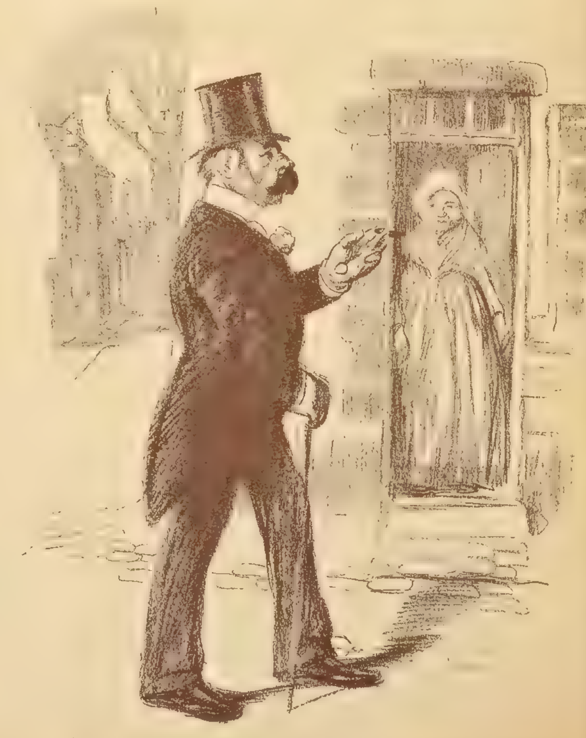
— Je sais mieux que personne, chère madame, ce que la France doit à votre patriotisme et à celui de votre mari.

Le Galant Jardinier

— Dis donc, Angèle, te souviens-tu de la statue du Galant Jardinier qui était dans le jardin de ta mère ; c'que j'lui ressemble bien !



Ne te coupe pas, Lolotte, raconte bien que nous venons de passer le mois de juillet à Trouville.



— Je crois que c'est l'été qui en est cause, car depuis quelques jours je trouve toutes les femmes jolies.

Types de Province



— Tu me caches quelque chose, Zéphyrin!
— Hélas!... je pleure en pensant à l'opinion que l'étranger doit avoir de notre politique.



— Ah! les envies!... notre fille est venue au monde avec une fraise écrasée sur la fesse droite.. Il y a 17 ans de cela et madame Prime ne me l'a pas encore pardonné.

— J'ai lu dans le journal que certaines créatures payaient leurs robes plus de mille francs!



— Veuillez annoncer, ma fille, monsieur Tranche, président de la Chambre syndicale de l'alimentation.



H. Gerbault





SONGE D'AMOURS!

Gerbault intime

Gerbault se partage avec Albert Guillaume le monopole des " P'tites Femmes ".

Nez en l'air, à la Coquelin, de grands yeux étonnés, capitonnés de partout, il nous les montre très appétissantes.

— Des p'tites femmes comme ça et un paquet de tabac par jour, la vie serait rien chouette!..., dirait le pioupiou Dumanet.

Elles arrêtent le passant à la devanture des libraires, aux kiosques de journaux, et le passant les regarde, l'œil en joie, et, rentrant chez lui, embrasse longuement sa femme qui ne peut s'empêcher de s'écrier : « — Qu'as-tu donc aujourd'hui? Tu as l'air tout chose! »

C'est la faute à Gerbault!

Vous entendez souvent deux jeunes snobs causant " femmes ". « — Épatante, mon cher, le vrai cachet de la Parisienne. Un nez où il pleut dedans, des yeux.... longs comme ça! un corsage.... débordant de promesses. Un vrai type à la Gerbault, quoi!...

C'est la gloire qui bat son plein pour le dessinateur quand on fait de semblables comparaisons, de même que la gloire de l'homme politique atteint son maximum quand on le montre en tête de pipe.

« Quand avez-vous commencé à dessiner ? » demandons-nous à Gerbault.

— Mais.... toujours! Au lycée, je couvrais mes cahiers de bonshommes et mon intention bien arrêtée était de devenir dessinateur. Comme vous le voyez, je me suis tenu parole. Ne sachant, par exemple, quelle route je suivrais, quel genre j'adopterais, je fis de consciencieuses études et travaillai le nu dans les ateliers des Maîtres durant plusieurs années.

Je vous avoue que je ne le regrette pas et que cela facilite bien souvent ma tâche. J'estime qu'il est indispensable pour un dessinateur d'avoir travaillé le nu.... même pour faire des petites femmes.

— Alors, vous ne dessinez pas vos gentilles Parisiennes de « chic » ?

— Du tout, je prends toujours un modèle, cela me permet de changer les attitudes de mes personnages et de varier autant que possible. Je donne tant de dessins aux journaux illustrés!

— Et votre modèle est toujours le même?

— Vous me dites cela à cause de ma petite femme au nez retroussé?

Eh bien, non. Je change souvent de modèle. Oui, je sais, on peut croire le contraire, on peut croire aussi que je reproduis les traits d'une personne aimée. Pas du tout. C'est machinalement que ces yeux, que ce nez, me viennent sous la plume et je ne m'en aperçois souvent qu'une fois le dessin terminé.

D'ailleurs, tous les dessinateurs en sont là.

— Et vous avez beaucoup de petites femmes à mettre sur le papier?

— Mais je ne fais que ça du matin au soir! Tenez, en ce moment, je suis à la campagne. Vous croyez peut-être que je me lève de bon matin pour faire des excursions ou aller à bicyclette.... voire même tremper du fil dans l'eau pour essayer d'attraper du poisson? Hélas! ce bonheur n'est pas le mien. Je ne jouis pas une minute des plaisirs que comporte toute bonne villégiature.

Aussitôt levé, je me mets devant ma table et je dessine! A d'autres les douceurs du *farniente*!

* * *

Gerbault fournit, en effet, chaque année, un nombre incalculable de dessins aux grands illustrés, mais il aurait tort de s'en plaindre, car c'est le succès qui veut cela.

Il est à la mode, on se l'arrache! Quoi de plus naturel? Son album, des plus variés, nous montre qu'il possède une rare souplesse de talent.

Avec son *Songe d'amours* et sa *Femme à sa toilette* nous avons voulu donner à nos lecteurs un spécimen de ses jolies aquarelles introuvables aujourd'hui.

Les *Roses de Noël*, d'un si gracieux effet, donneront certainement au Maître dessinateur l'idée d'un tableau que nous pourrons admirer au prochain Salon, peut-être. Quant aux autres pages, elles sont dans le goût du jour et des plus aguichantes. Sans légendes, elles plairaient déjà, mais Gerbault, qui a de l'esprit jusqu'au bout de la plume, a tenu à les souligner d'un mot malicieux.

Il a même poussé la coquetterie jusqu'à nous montrer que, quand il faisait "laid", il restait drôle.

Son *Bains de Mères* est, en effet, impayable, et *La Coupe du roi de Thulé* d'une bonne bouffonnerie.

* * *

Gerbault nous a dit que, malgré lui, il dessinait souvent la même petite femme, ressemblant en cela aux autres dessinateurs qui, forcément, adoptent un "type".

J'avoue qu'on ne s'en aperçoit guère en feuilletant *L'Album* si différent de facture à chaque page.
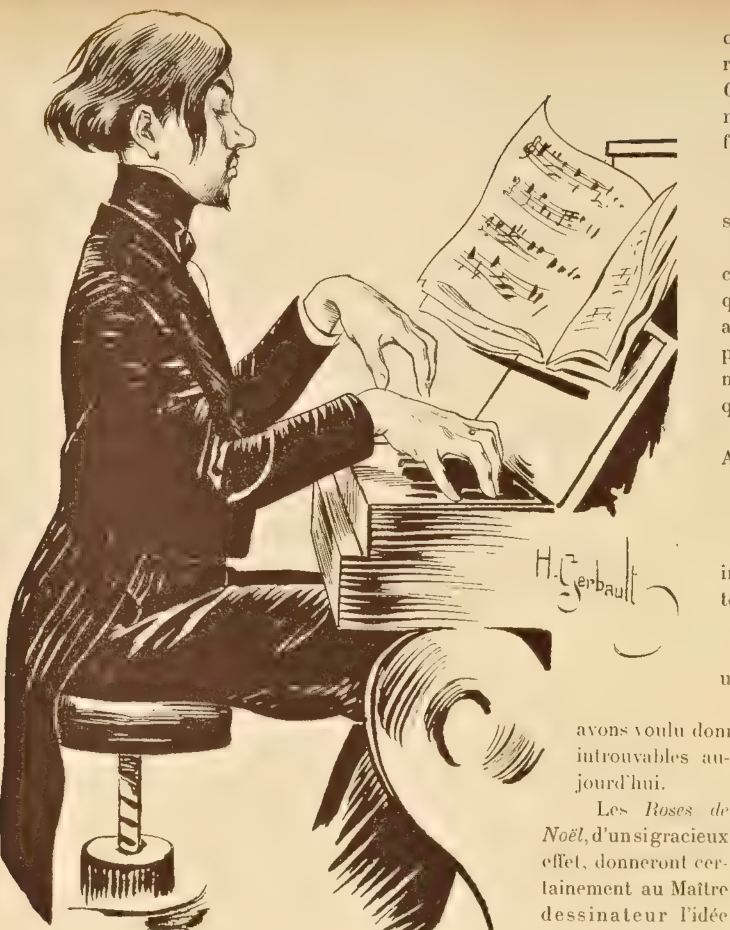
Si elles se ressemblent, ces froufroutantes Parisiennes, c'est par la joliesse.

Et puis, le succès sourira toujours aux dessinateurs de petites femmes car....

> Les femmes, les femmes, il n'y a qu'ça,
> Tant que le monde existera
> Tant que la terre tournera....

comme on chante en je ne sais plus quelle opérette.

On a pu croire un instant qu'en perdant Grévin elles perdaient leur peintre favori qui de sitôt ne serait pas remplacé.



UN LAURÉAT DU CONSERVATOIRE.



— Voyez-vous, ma chère, un homme qui ne sait pas manquer de respect à une femme c'est pas un homme!

UN PETIT PIERROT DANS SON NID.

Et pas du tout, elles lui trouvaient de suite, non pas un, mais des successeurs.

Albert Guillaume nous donne la Parisienne dernier " bateau ", à la mignonne frimousse émergeant d'un fouillis de dentelles ; toujours flanquée de fils à papa aux " huit reflets " impeccables.

Elle semble d'autant plus délicieuse qu'ils paraissent grotesques. Toujours riante, ouvrant toute grande une adorable bouchette tandis qu'ils n'osent même sourire, figés qu'il sont en leur trop haut faux-col!

Avec Ferdinand Bac, c'est la mondaine ultra élégante qui fait tout ce qu'il faut afin qu'on la prenne pour une.... dit-on encore horizontale?... et qui ne tarde pas d'ailleurs à le devenir.

Le " flirt " est sa seule préocupation et ce flirt, commencé dans un salon, finit en une garçonnière.

La Parisienne qui va nez au vent, les yeux « à la perdition de son âme » comme disent les vieilles bonnes femmes, bien en chair et forte... en beaucoup de choses, cette Parisienne-là, c'est la vôtre, ami Gerbault; on se retourne lorsqu'elle passe et l'on dit : « Fichtre!..... »

Le Boulevard en possède le monopole, c'est sa marque de fabrique.

Ils n'en ont pas comme ça en Angleterre!

Aussi, vous pouvez sans crainte nous en dessiner longtemps encore si elles sont toutes aussi appétissantes que celles-là.

LUCIEN PUECH.



UN MAITRE D'HOTEL.

Un Mendiant



— Comment! vous voilà encore? mais je vous ai déjà donné deux fois aujourd'hui.



H. Gerbault

L'HEURE DES BÊTISES



— En voulez-vous des p'tites femmes?

BAINS DE MÈRES.


H. Gerbault



ROSES DE NOËL.

Vieux Marcheurs



Pstt ! . . . .

Jeunes Trottins



. . . . Flûte !

Lettres d'amour



......Et les serments s'envolent en fumée.



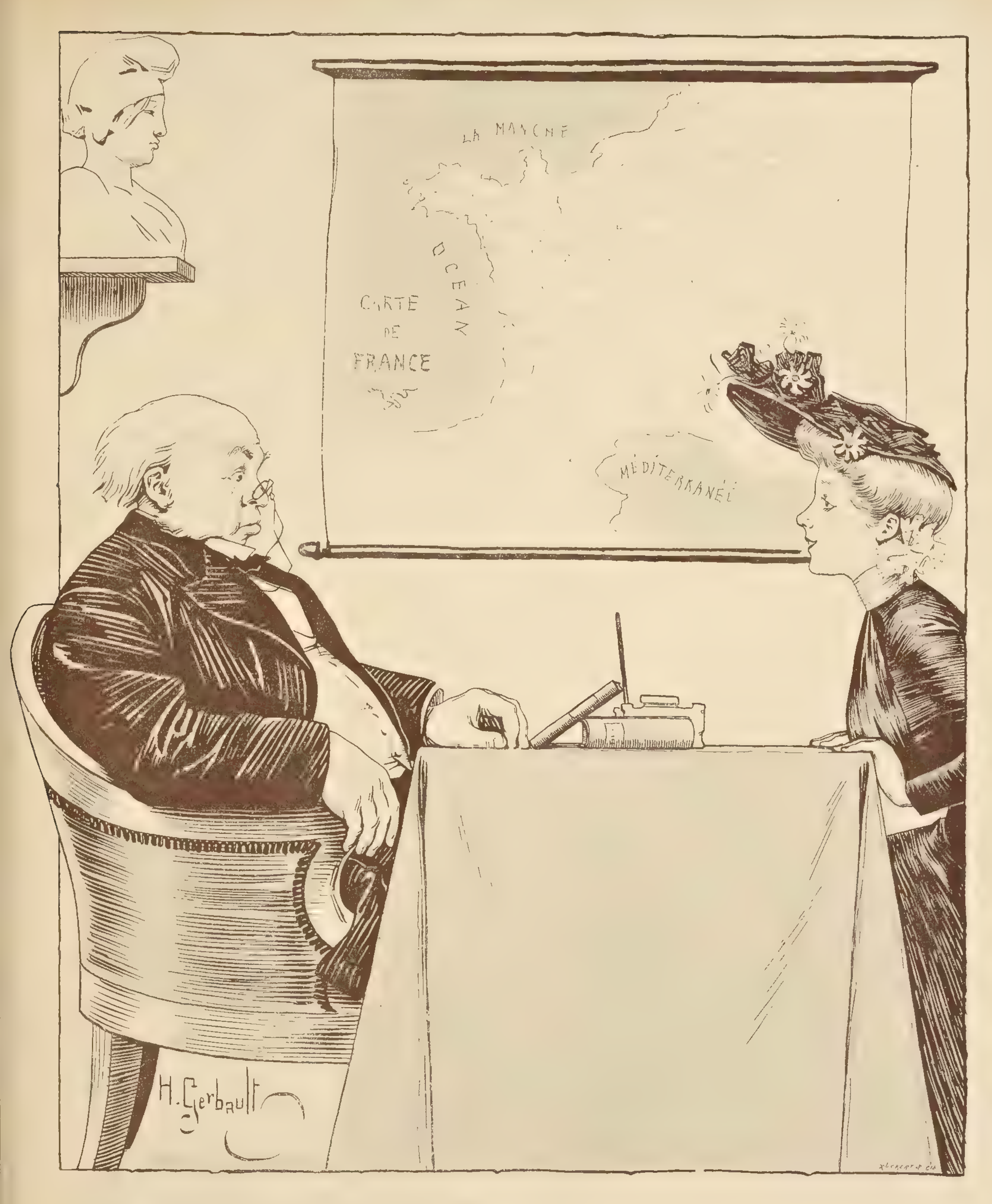
..... Mais il est bien loin le temps des cerises!

La Coupe du roi de Thulé



PANNEAU DÉCORATIF COMMANDÉ PAR MON COIFFEUR

Une enfant qui sait compter



L'Examinateur. — Que pensez-vous de Louis XV?
L'Élève. — Je préfère Louis XVI.
L'Examinateur. — Pourquoi?
L'Élève. — Ça fait toujours un Louis de plus!



AVANT LA BATAILLE!



Ah ! vous êtes agent le change ? Eh bien, mon p'tit, vous avez plutôt l'air d'un quart d'agent de change !



SA MAJESTÉ GUILLAUME II



LA BATTERIE DES HOMMES SANS PEUR

Caran d'Ache intime

Caran d'Ache!..... Je ne sais pourquoi je ne me contente pas d'écrire ce nom seul sans y rien ajouter.

Que puis-je en effet vous apprendre? Qu'il est le premier caricaturiste de nos jours?.... Mais vous le savez aussi bien que moi.

Ce qui paraît plus fantastique, c'est qu'il continue à avoir toujours la même verve et qu'il trouve encore, deux fois par semaine, deux pages étonnantes de fantaisie à donner aux lecteurs du *Journal* et du *Figaro.*

C'est l'actualité faite homme.

Le moindre petit incident lui fournit l'occasion d'une série de dessins non seulement spirituels mais empreints d'une douce philosophie.

La collection de ses pages hebdomadaires vaudra le meilleur recueil de chroniques du plus Parisien de nos chroniqueurs.

Il est bon de rappeler que Caran d'Ache a été le créateur, en France, de ces « Histoires sans paroles » qui sont pour une grande part du succès du journal allemand *Fliegende Blätter.*

Toutes d'ailleurs sont reproduites par la plupart des journaux étrangers, pillant sans vergogne notre caricaturiste qui finira peut-être par se fâcher.

Beaucoup de ses histoires resteront comme modèle du genre.

Je me souviens d'une, entre autres, qui eut en son temps un énorme succès.

Un officier descend de cheval à la porte de l'École militaire et laisse son coursier aux mains d'un grave sapeur qui s'assied, attendant, sans impatience, le retour de son supérieur.

Au loin, on aperçoit deux gamins qui s'avancent, traînant derrière eux un petit cheval de bois.

Le temps se passe. Le grave sapeur tenant toujours, un peu lâches, les rênes du cheval, finit par s'endormir.

Les gamins se sont rapprochés et l'idée d'une mauvaise plaisanterie leur vient de suite à l'esprit. Ils coupent les rênes et, tandis que, se sentant libre, le coursier se sauve en gambadant, ils le remplacent par leur petit cheval de bois.

Le tour joué, ils s'éclipsent pour jouir... de loin... de l'effet qui ne se fait pas attendre.

L'officier sort de l'École militaire au moment où le sapeur, réveillé, se lève, faisant le salut militaire

CARAN D'ACHE



CUIRASSIER (*Croquis d'album*).

d'une main et de l'autre tendant les rênes. Ahurissement de l'officier qui regarde sans comprendre; tête du sapeur qui se croit le jouet d'un cauchemar; joie des gamins qui se tire-bouchonnent!

Il est impossible de ne point s'esclaffer devant cette page, véritable chef-d'œuvre de drôlerie.

Et que de trouvailles dans le dessin! Car c'est là qu'est la supériorité de Caran d'Ache.

Il ne se contente pas d'une amusante anecdote, il met encore de l'esprit dans les moindres gestes de ses personnages; aussi peut-on les regarder pendant une heure, certain de découvrir à chaque instant des détails des plus comiques.

Il ne laisse rien au hasard et, dans ses plus grandes bouffonneries, son dessin reste impeccable, car avant d'être caricaturiste il est dessinateur.

Si vous vouliez vous donner la peine de feuilleter la collection de l'ancienne *Caricature* éditée par l'éditeur Decaux, vous y trouveriez d'étonnants défilés militaires qui vous feraient même regretter que Caran d'Ache n'ait pas continué dans cette voie, car il partagerait certainement aujourd'hui le succès d'Édouard Detaille.

***

Vous souvenez-vous de son *Épopée* qui fit jadis courir tout Paris au petit théâtre du Chat noir!

Elle révéla le grand artiste qu'est Caran d'Ache et commença la réputation de son talent si personnel et si français, bien qu'il soit né en Russie.

Depuis lors, et toujours avec grand succès, il a collaboré à tous les journaux artistiques.

Son nom est si connu, que pas un camelot vendant une petite feuille quelconque sur les grands boulevards n'oubliera de crier à plein gosier: « Demandez le « Machin » illustré par Caran d'Ache! »

Inutile d'ajouter que la dite feuille ne contient et ne contiendra jamais le moindre croquis du grand caricaturiste, mais il est toujours des gogos qui s'y laissent prendre et les camelots le savent bien.

***

En composant l'*Album* de Caran d'Ache, nous avons pensé qu'il serait très intéressant, très curieux pour nos lecteurs de posséder en un seul numéro tous les genres du maître.

Il excelle dans le portrait-charge, et celui de *Guillaume II*, qui orne la couverture, égale les meilleurs d'André Gill. C'est le plus bel éloge que nous puissions en faire.

La *Batterie des hommes sans peur* et surtout sa *Charge*, d'un mouvement endiablé, rappellent ses pages militaires dont je vous parlais tout à l'heure.

Il la trouva bien faite et le lui dit, ma foi, est un spirituel pastiche des gravures d'antan et sa *Marquise* d'un joli « Passé ».

Nous avons la note ultra-moderne avec *Le Peintre à la mode* et *Le Duel parlementaire* peut compter parmi les histoires les plus amusantes qui soient sorties de sa plume.

Courant à travers tout cela, des croquis qui ne sont pas un des moindres attraits de son *Album*. Un véritable bijou que sa *Bataille de dames*; quant à son *Don Quichotte*, il est d'autant plus curieux qu'il nous montre à quelles recherches se livre Caran d'Ache avant de planter définitivement son bonhomme.

Il est peu d'artistes, même parmi les plus grands, possédant tant de notes différentes.

C'est ce que nous avons voulu démontrer.

***

Comme homme?... Il est encore plus fantaisiste dans la vie privée qu'en ses dessins.

Et d'abord, il est introuvable, n'est jamais chez lui, ou du moins le fait dire par son domestique très bien stylé.

Il faut employer des ruses d'Apache pour pénétrer jusqu'à lui; mais, quand on y arrive, il se montre de la plus grande amabilité, paraît même timide, avec un petit air cependant de ne pas prendre au sérieux ce que vous lui dites et ce qu'il vous dit.

On m'a conté qu'il n'ouvre jamais les lettres qu'il reçoit, parce qu'en les ouvrant il serait peut-être obligé d'y répondre!

Ainsi, vous pouvez lui écrire; si vous recevez de ses nouvelles... je vous offre une demi-douzaine de macarons. Soyons généreux .. une douzaine!



GUILLAUME Ier
(*Croquis*)

On le dit mondain, faisant partie du Tout-Paris des Premières. C'est une légende. Il ne va, au contraire, que très rarement au Théâtre et je suis certain qu'il n'a pas mis les pieds depuis six ans au moins à la Comédie-Française.

Signe particulier : Caran d'Ache n'est pas décoré !...



COMPLIMENTS DE CONDOLÉANCES (*Croquis*).

— Très peiné, cher ami... du courage!

⁂

Il commence à travailler quand les noctambules, eux-mêmes, songent à aller se coucher, c'est-à-dire vers deux heures du matin.

Il revêt, pour la circonstance, un costume spécial se composant d'un pantalon quelconque — l'été, un simple caleçon — d'un gilet de flanelle ou de soie et d'un tablier blanc de valet de chambre.

Un matin qu'il dessinait, il entend sonner à sa porte. Il se souvient alors qu'un visiteur lui a été annoncé et une idée baroque lui traverse l'esprit.

Il commande à son domestique de se retirer et lui-même va ouvrir au monsieur qui, d'après sa tenue, le prend pour un larbin et lui demande si M. Caran d'Ache est visible.

— Donnez-vous donc la peine d'entrer, lui dit notre dessinateur.

Une fois dans le salon : — Veuillez faire passer ma carte à M. Caran d'Ache, je vous prie. Lors, celui-ci s'incline et froidement : — C'est moi-même, monsieur, vous désirez ? ...

Nous avons dit que Caran d'Ache était Russe. Il est en effet né en Russie, mais de parents Français. Caran d'Ache est un pseudonyme qui signifie « Crayon ».

Son nom véritable est Poiré, signature qu'il employa dans le « *Pstt* », quelqu'un l'ayant traité d'étranger.

Or, cet étranger quittait Moscou à vingt ans pour venir à Paris faire son service militaire au 119e de ligne.

Six mois après il était détaché avec le grade de caporal au ministère de la guerre. Ses cinq ans terminés, il regrettait de ne pouvoir rengager !

⁂

Comment Caran d'Ache a appris à dessiner des pioupious ?... Je vous le donne en mille à deviner...

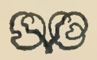
En découpant des images militaires ! Tout jeune, il avait cette rage.

Voulez-vous que je vous conte encore qu'habitant la campagne avec le dessinateur Lunel, ils s'amusaient tous deux à monter à cheval habillés en Cosaques au grand effarement des populations ?... Qu'on le rencontre très souvent le matin à bicyclette au Bois de Boulogne en des costumes très élégants mais très excentriques ?

Si Caran d'Ache voulait abandonner le dessin, il gagnerait un argent fou en jouant la pantomime : « Son geste, nous disait un comédien, est d'une exactitude extraordinaire. Je l'ai vu jongler, n'ayant rien dans les mains ; monter à une corde... la corde absente, bien entendu. L'illusion est fantastique, c'est prodigieux ! »

Caran d'Ache est dessinateur, mime ;... mais, par-dessus tout, c'est le plus grand j'm'enfichiste qui soit sur terre.

LUCIEN PUECH.





SOLDAT DE L'EMPIRE (*Croquis d'album*).

Le Peintre à la mode

— Ce que c'est que le succès!... Chaque fois que je fais poser une femme du monde... çà y est... pan!... dans l'œil.



Quand les maîtres ne sont pas là....



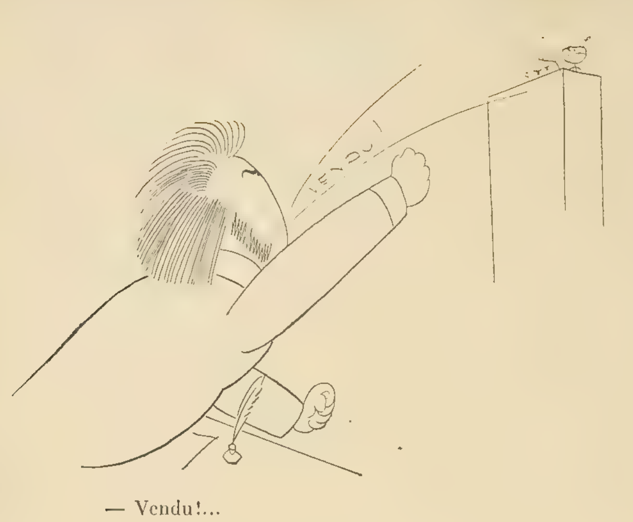
BATAILLE DE DAMES

Au Temps jadis



— C'est la Marquise de P..., l'ancienne favorite.... — Je sais.... Celle qu'on appelait le passage du Roy!

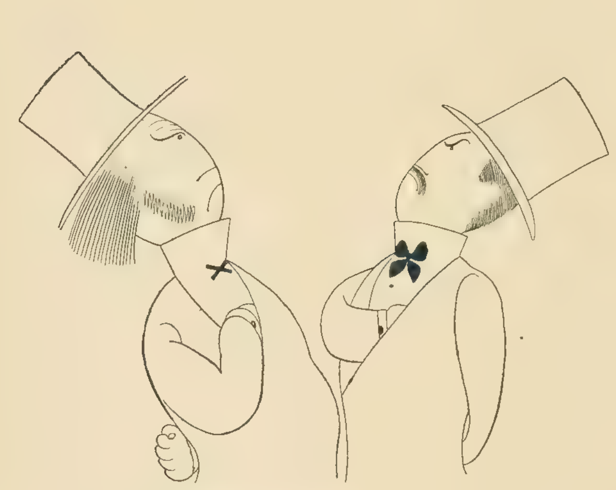
Un Duel parlementaire



— Vendu!...



— Canaille!...



— Vous en êtes un autre!...



— Prenez toujours cet accompte.



— Je ne veux rien vous devoir!.

— Nous nous retrouverons sur un autre terrain, Monsieur!

Un Duel parlementaire (suite)



Soyez inflexibles. Des excuses ou sinon... un duel à mort.



— Au troisième, la porte à gauche, à dit la concierge.



— Monsieur le député est-il chez lui?

— Je ne fais jamais d'excuses, Mssieurs....



— ....et je ne me bats jamais, mes sentiments religieux s'y opposent.



— Nous n'avons plus qu'à nous en aller.



Chev



IARGE

Un Duel parlementaire (suite et fin)

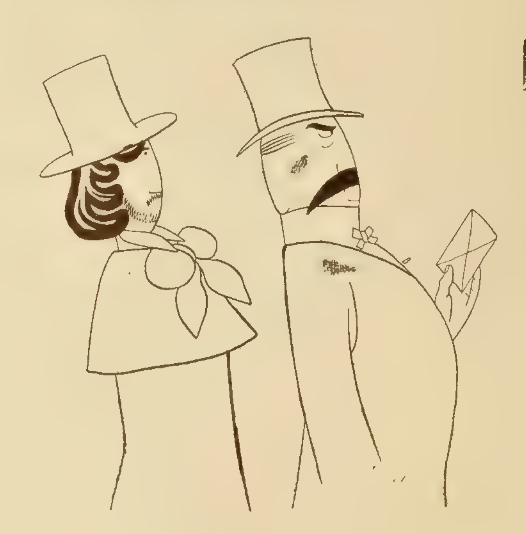


— Garçon, donnez-nous deux absinthes sucre.... et de quoi écrire.

— Écrivez donc, vous qui avez du style.



— Voyons... c'est le début qui est toujours le plus difficile.



— Allons porter notre missive.



Il refuse!... Ah! le lâche, la crapule!... je vais t'en donner des sentiments religieux!



Mes chers Amis,

Je vous fais toutes mes excuses, j'ignorais que ce misérable drôle....

En Province

— Mon chapeau de Paris me fait bien des jaloux.



LE CHIEN ET LA SAVATE



— Mon vieux, c'est pas encore aujourd'hui que tu vas t'engraisser. Tu vas bouffer du chemin, mais c'est tout ce que tu boufferas.

— Palsambleu! cette petite vaut bien une prise de tabac!

Souvenir de Chine

Le plus Boxeur des deux n'est pas celui qu'on pense

LE BRILLANT MURAT

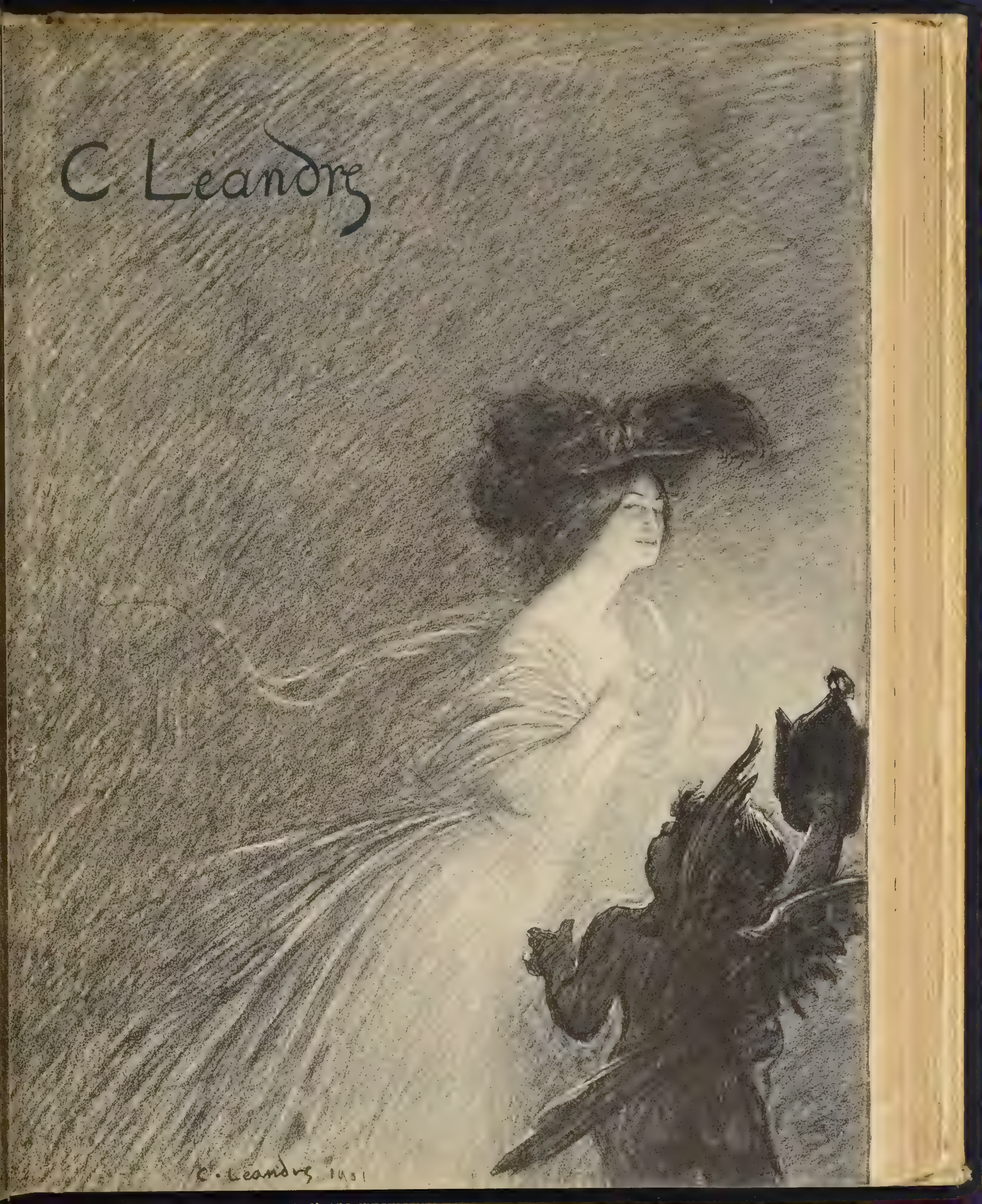


DON QUICHOTTE ET SANCHO PANÇA



LES HORSE-GUARDS A TRAVERS LES AGES




C. Léandre
C. Léandre 1901



DEUX AMIS.

Léandre intime

Puisque Léandre s'est « payé ma tête », comme on pourra le voir à la page suivante, si je prenais ma revanche et si, à mon tour, j'essayais sa charge !

Bien que Montmartrois dans l'âme et habitant sur les hauteurs de la Butte, Léandre ne se promène pas boulevard de Clichy habillé en rapin moderne.

Il ne porte pas les cheveux longs et ne se coiffe pas d'un Rembrandt extraordinaire.

Il ne se pantalonne pas non plus à la houzarde et son gilet n'est point en velours en grosses côtes.

Il n'a pas la mise ultra-chic de Caran d'Ache ni l'allure d'un d'Artagnan comme Ballurian

Non, Léandre ressemble à un bon petit bourgeois hollandais. Il est blond, petit, replet. . . , il a du ventre !

Ses yeux ronds scintillent derrière un binocle qu'il ne quitte jamais. Ils sont malins comme tout, ses yeux ! et, quand vos traits arrivent dans leur rétine, ils sont complètement déformés . . . mais de si spirituelle façon !

Léandre est propriétaire d'un très grand talent et, depuis le pauvre André Gill, aucun dessinateur n'a caricaturé ses contemporains avec autant de maitrise.

Ses portraits-charge sont de véritables chefs-d'œuvre, aussi ne lui a-t-il pas fallu longtemps pour acquérir une immense réputation.



PORTRAIT.

Léandre est né dans l'Orne, à Champsecret, petit village où il va passer ses vacances et où il se retirera sans doute quand il sera las du succès.

Après avoir fait ses études au collège d'Argentan, Léandre vient à Paris et entre chez Bin, peintre décorateur, où il apprend à travailler le plâtre.

Sera-t-il peintre ou sculpteur?

Il se décide à se présenter à l'École des Beaux-Arts et devient élève de Cabanel.

Il habite déjà Montmartre, ce qui ne l'empêche pas d'aller dans le monde chez son oncle M. le député Christophle qui reçoit place Vendôme.

Au lieu de dire des monologues ou de chanter la romance, le jeune rapin, pour le plus grand plaisir des invités, caricature les gens de Montmartre; mais, le lendemain, dans les cabarets de la place Pigalle, pour le plus grand plaisir des Montmartrois, il caricature les gens du monde!

Il devient vite célèbre sur la Butte où l'on s'arrache ses dessins qu'il abandonne avec le bon garçonnisme qui le caractérise.

Il va prendre ses repas dans un restaurant de la rue Houdon — disparu aujourd'hui — et la fantaisie lui vient d'en illustrer les murs et d'y portraicturer tous les habitués de l'endroit.

Ces fresques désopilantes firent grand bruit dans le Tout-Montmartre et les artistes s'en émerveillèrent.

— Pourquoi, lui dit alors Jean Veber, ne vous adonneriez-vous pas au portrait-charge...?

Il s'y adonna et voilà comment le nom de Léandre descendit du boulevard extérieur vers les grands Boulevards. Aujourd'hui il a gagné la province... et l'étranger.

***

Afin que *L'Album* de Léandre fût absolument complet, nous avons fait l'impossible pour nous procurer un fragment des fresques du feu restaurant de la rue Houdon.

Nous le donnons avec la légende : *Les deux Amis*. Il nous montre le fantaisiste Jean Goudeski essayant de dérider un sien camarade en lui en racontant « une bien bonne ». Ce fragment est d'autant plus curieux qu'il nous montre les débuts, dans le genre, du maître portraitiste.

Je dis bien, maître-portraitiste, car il est un Léandre moins connu du public, un Léandre sérieux qui excelle à peindre la femme.

N'est-il pas d'une merveilleuse délicatesse de touche le portrait de Madame Dargyl, l'exquis auteur des *Légendes du Poitou*?

Quant aux portraits-charge, ils abondent dans *L'Album* et, peintres, hommes de lettres, hommes politiques, comédiens, sont croqués de main de maître, criants de vérité.

— Demandez la façon de traiter les hommes célèbres comme ils le méritent!... dirait gavroche en voyant leurs têtes!

En guise d'histoire, Léandre nous raconte ses treize jours.

Son colonel fut stupéfait en voyant sur son uniforme de pioupiou briller la croix de la Légion d'honneur et, immédiatement, le nomma soldat de 1re classe!

En sa page du milieu Léandre se montre déguisé en Censure.

Il portait ce costume au bal des Quat'z'Arts et recueillait les bravos sur son passage.

Nous ne doutons pas que Léandre, avec ce merveilleux dessin, ne retrouve ici le même succès qu'au bal des Peintres.



CROQUIS D'ALBUM.

Est-il besoin de faire l'éloge de : *Les yeux plus gros que le ventre*; — *On a souvent besoin d'un plus petit que soi* ; — *La Souple et le Bœuf* et de ses *Deux Vieux Paysans*?

Ce serait puéril.

En son Album, Léandre a voulu nous montrer toute la gamme de son talent et il joue de cette gamme en virtuose.



ÉMILE BERGERAT.

* * *

Si vous voulez maintenant monter avec nous la rue Lepic, nous pénètrerons, — après avoir fait rendre à la sonnette le son des clochettes que mesdemoiselles les génisses portent au cou. — dans l'atelier de Léandre tout rempli de toiles, de portraits de bébés, de grandes personnes et de meubles anciens des plus jolis.

Car Léandre est un amateur de belles choses et les marchands d'antiquités de Montmartre le connaissent bien et sont heureux quand il vient leur rendre visite, sachant qu'il ne part jamais les mains vides et n'aime pas à marchander.

Il est ce qu'on appelle un bon client, doublé d'un connaisseur, ne possédant que des pièces de choix, entre autres une immense armoire Louis XV de tous points merveilleuse.

Attenant à cet atelier, un vaste jardin dont l'entrée est seule interdite aux jardiniers. Les arbres y poussent comme ils veulent et les herbes de toutes espèces s'y donnent rendez-vous.

Jadis, une chèvre y broutait. Maintenant on peut y rencontrer un lapin, un fox-terrier qui a des puces.... Léandre ne les attrape pas.... et un héron!... attendez... oui, je crois qu'il est mort.

Ce jardin est l'un des plus beaux de la Butte; mais notre dessinateur n'en profite guère. Toute la journée il travaille, soit à ses dessins pour les journaux illustrés, soit à des portraits ou à des illustrations de livres.

Il termine, en ce moment, des aquarelles pour *La Vie de Bohême* qui sont de véritables bijoux.

Le soir, il dîne à Montmartre et va flâner quelques instants au Moulin-Rouge, la poche garnie d'un carnet sur lequel il s'amuse parfois à croquer quelques-unes de ces demoiselles.

Nombreux d'ailleurs sont ces carnets des plus amusants à feuilleter et qui fourniraient la matière de plusieurs Albums.

L'un est réservé aux hommes politiques. Jules Guérin y coudoie Fallières; Lasies y interpelle le Président Deschanel.

L'autre ne contient que nos célébrités théâtrales : Mounet-Sully et Sulbac! Sarah Bernhardt et Yvette Guilbert.

En quittant le Moulin-Rouge, Léandre va bocker aux Quat'z'Arts et entendre ses amis les chansonniers.

Il lui est même arrivé, en ce cabaret artistique, une aventure bien amusante. Voyant Léandre écouter un refrain quelconque, un rapin, quelconque aussi, le prenant pour un bourgeois égaré en ce milieu, se mit en devoir de le « croquer »; puis, l'œuvre terminée, pria le garçon de la porter à Léandre.

Celui-ci tire alors un album de sa poche, fait la charge du monsieur, la signe et la lui fait remettre.

Tête du rapin qui devint rouge comme une tomate!

Léandre, très connu, est, ce qui est beaucoup plus rare, très aimé à Montmartre.

Cependant il parle peu, ne se lie que lorsqu'il connaît bien les gens. C'est un sage.

LUCIEN PUECH.


LUCIEN PUECH.



On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

La Folie des Grandeurs

Les yeux plus grands que le ventre.

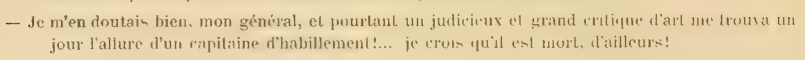
Les Treize Jours de Léandre







— Vous n'avez pas trop l'air d'un artiste, en effet! Quant à l'air militaire?...



— Je m'en doutais bien, mon général, et pourtant un judicieux et grand critique d'art me trouva un jour l'allure d'un capitaine d'habillement!... je crois qu'il est mort, d'ailleurs!

En route pour la caserne du Château.

— Alors, vous avez la médaille, vous, le bourgeois? C'est-y d'avoué vu le feu?

— Et vous, mon brave, vous ne l'avez pas?

— Je vas vous dire: c'est pas que j'l'avons point méritée ....mais j'ai pas eu de chance.... si on prenait une pinte?

Le lieutenant Gautier était le plus chic de tous les officiers. Je ne dis pas ça parce que c'est mon cousin!...

Les Treize Jours de Léandre

— Eh! caporal tailleur! arrêtez. Eh! bougre d'abruti, vous ne voyez pas que vous allez étouffer c't'homme-là....

LÉANDRE, soldat de première classe, décoré de la croix de 70 (vox populi!)

Dessinateur ordinaire du 25e régiment de territoriale infanterie — légère — refusa de porter le képi Saumur que lui offrit le capitaine d'habillement Pouponnet, et donna ainsi un bel exemple de modestie, de grandeur et de simplicité militaires...



— Sentinelle, c'est bien! demeurez au repos.... la France qui dessine vous remercie!...



— Commandant, ce soldat qui n'en a pas l'air honore l'armée! Si j'étais général en chef, j'en voudrais un par régiment!... Je le nomme soldat de première classe!



Madame Anastasie tenant l'Amour emprisonné, mutilé et meurtri, marche suivie par une théorie composée de ceux que les ann



… les accidents rendirent sages et bien pensants!

(Costume porté par Léandre au Bal des Quat'z'Arts — Avril 1901.)



SADA-YACCO.

OTERO.

LE BARGY.

NOS GRANDS ÉLECTEURS, par C. Léandre



I. — M. MÉLINE s'en va-t-en guerre.



CÉCILE SOREL.

— L'oiseau du paradis lui-même cherche vainement à imiter la grâce de la jolie comédienne.

Nos Paysans



— Tu penses à ton fieu la Mé pa'c'qu'il écrit point.... mais il sait point écrit !

La Lutte pour l'Amour



LA SOUPLE ET LE BOLUT.



BAUDIN
Ministre des Travaux publics



Le Peintre ALBERT MAIGNAN



SOREL



LOUISE MICHEL

Le compositeur RAOUL PUGNO



FALLIÈRES, Président du Sénat



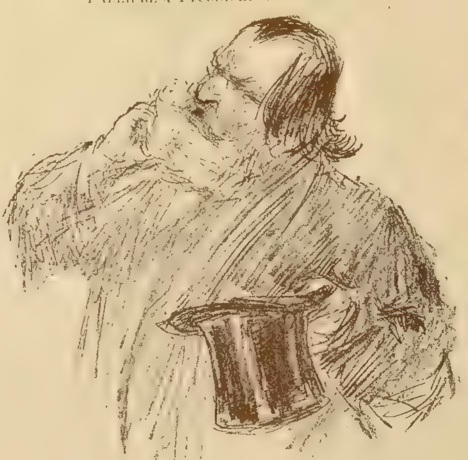
POLIN



HENRI ROCHEFORT



CAILLAUX, Ministre des Finances



ÉDOUARD DRUMONT



VALLON, le Père de la Constitution

MÉLI-MÉLO DE TÊTES.



Nos artistes célèbres sollicitent la Renommée pour avoir leur buste sur le socle qui attend son grand homme.

LÉON BONNAT — CAROLUS DURAN
HUMBERT — BOUCHER

HENNER — LUC-OLIVIER MERSON — PUECH
BENJAMIN CONSTANT — LECOUTEUX



PORTRAIT D'ENFANT.


C. Léandre

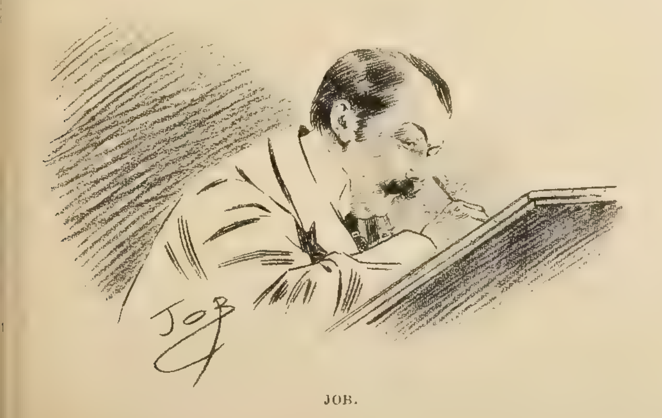

JOB

A LONGCHAMPS (AN 7).

Job intime

Job est l'Édouard Detaille des publications illustrées. Comme l'auteur du *Rêve*, il est très *bouton de guêtres*, c'est-à-dire que ses soldats de l'Empire sont d'une rigoureuse exactitude; qu'il n'omet aucun détail de costume, qu'il n'oublie, en un mot, le moindre petit bouton de guêtre.

Spécialiste d'histoires militaires, de légendes napoléoniennes, il passe, à juste titre, pour l'un des Maîtres du genre.



JOB.

En feuilletant son " Album " on n'a pas envie de crier comme l'artilleur de la couverture : « Vive l'Empereur! », mais « Vive l'Armée! »

La silhouette de Napoléon III ouvre l'Album et, de suite après, Job nous montre celle du Petit Caporal dans *Napoléon et les Femmes*, deux pages d'une fine ironie, et dans *La Prise* où sont spirituellement étudiées les attitudes du grand empereur.

Comme morceaux de résistance, le dessinateur nous offre : *Le Coup de Canon*, véritable tableau de genre; *La Charge*, d'un mouvement endiablé, et *Le Défilé après l'exécution*, d'une grande tristesse mais de large interprétation.

***

Ainsi qu'on peut le voir, par son portrait, très ressemblant, Job n'est pas, comme on pourrait le croire, un vieux de la vieille. Il n'a pas servi dans la garde impériale, mais au 77e de ligne d'abord, ensuite au 4e cuirassiers.

Ceci me remet en mémoire un dessin fort drôle représentant un dragon n'en finissant plus, conversant avec sa payse : — Et ton cousin Ugène, quoi qu'il devient?

Lors le dragon, avec une moue dédaigneuse : — Il a mal tourné, s'est engagé dans l'infanterie!

Job, qui s'appelait alors de Bréville par la bonne raison que c'est son véritable nom, faisait son année dans la ligne lorsqu'il songea sans doute que pour un fils de famille il avait mal tourné, comme le cousin Ugène, et que, seule, la cavalerie lui convenait.

Il n'hésita pas huit jours et s'engagea pour cinq ans aux cuirassiers.

Ce fut, paraît-il, un joyeux cavalier et les anecdotes ne manquent point sur son compte.

En garnison à Lyon, désirant aller, durant le carnaval, au bal des étudiants, il avait loué un superbe costume de Pierrot qu'il endossa en la chambre d'un ami avec promesse que ledit ami serait rentré avant trois heures du matin pour lui ouvrir la porte, afin de lui permettre de réintégrer son uniforme de cuirassier et, après, la caserne.

L'esprit alors tranquille, notre Pierrot passe une soirée des plus tintamarresques et songe, au petit jour, à regagner le domicile amical. Il frappe... personne ne répond. — Diable!... se dit-il en s'asseyant mélancoliquement sur une marche de l'escalier... attendons... Les heures se passent.... toujours pas le moindre ami.

— Je ne puis cependant pas rentrer au quartier dans cet accoutrement, monologue Pierrot en lui-même, et cependant, si je ne suis pas là au réveil, je n'y coupe pas de quinze jours de prison...

Advienne que pourra!... et il se dirige au quartier de cavalerie où il est reçu par la sentinelle qui s'écrie en le voyant : — Veux-tu bien me f... le camp!

Il parlemente alors, explique qu'il est sous-officier, qu'il revient du bal, toute son histoire, et finalement obtient du soldat qu'il aille chercher le maréchal des logis de garde, qui, trouvant la situation amusante, le laisse passer.

Une fois dans sa chambre, il se déshabille, se couche et dort si profondément qu'il n'entend pas venir son capitaine, lequel d'ailleurs contemple stupéfait son sous-officier qui ronfle, ayant étalé sur son lit un habit de Pierrot!

Il n'a jamais compris, ce brave capitaine, par quelles suites de circonstances ce costume avait pu s'échouer sur ce lit de sous-officier!.... et ce n'est pas de Bréville qui lui en a fourni l'explication.

C'est à ce même 4e cuirassiers que Job débuta dans les croquis militaires et il lui en coûta cher parfois.

Invité par ses amis à illustrer un menu pour un dîner intime, il eut la fâcheuse idée de représenter son lieutenant, propriétaire de pieds énormes. Dans le croquis, lesdits pieds du lieutenant commençaient au recto pour finir au verso du menu. Y eut-il indiscrétion?... mais le lendemain, au manège, ledit lieutenant aux pieds énormes, qui était de service, ne cessa de s'acharner après le cavalier de Bréville. — Les talons en dehors, vociférait-il!... vous n'avez peut-être pas les pieds assez grands pour vos étriers!... On vous prendra mesure à la salle de police. » Et tout en " pilant du poivre " le cavalier de Bréville murmurait à part lui : Il a vu le menu, le bougre, il se venge!

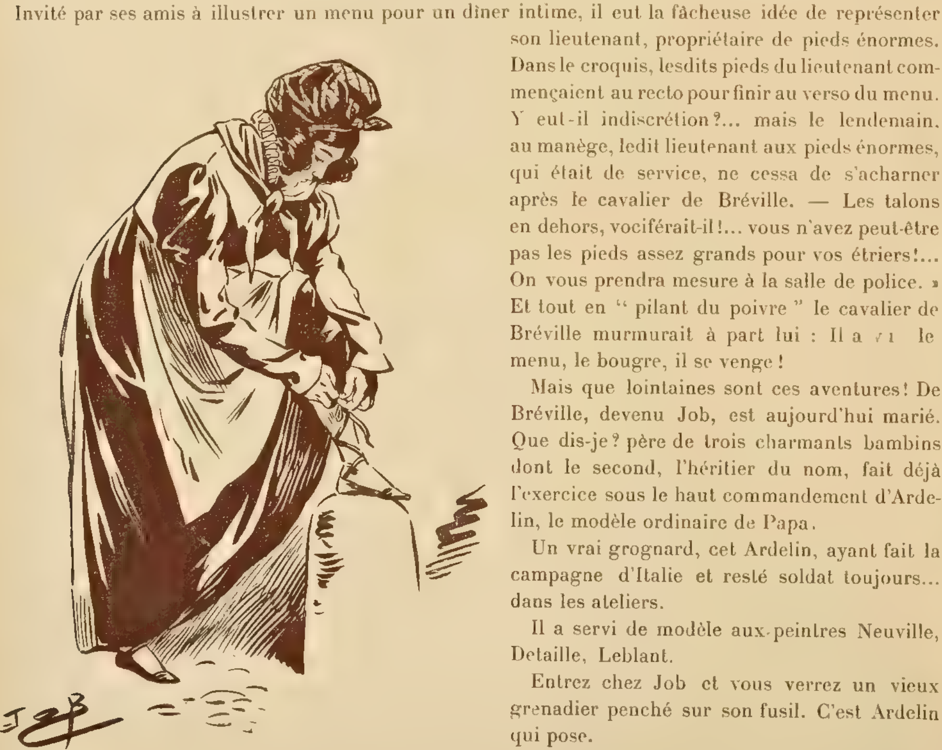
Mais que lointaines sont ces aventures! De Bréville, devenu Job, est aujourd'hui marié. Que dis-je? père de trois charmants bambins dont le second, l'héritier du nom, fait déjà l'exercice sous le haut commandement d'Ardelin, le modèle ordinaire de Papa.

Un vrai grognard, cet Ardelin, ayant fait la campagne d'Italie et resté soldat toujours... dans les ateliers.

Il a servi de modèle aux peintres Neuville, Detaille, Leblant.

Entrez chez Job et vous verrez un vieux grenadier penché sur son fusil. C'est Ardelin qui pose.

Quand Job villégiature, il emmène le fidèle Ardelin.



CROQUIS D'ALBUM.



CROQUIS D'ALBUM.



NAPOLÉON ET SES GRENADIERS.

Dans le pays, quand il passe, on se pousse le coude : — C'est Ardelin, le modèle de M. de Bréville. Un bel homme tout de même que cet Ardelin!

Or, Ardelin, courbé par l'âge, est plutôt petit de taille. La tête énorme, pas en proportion avec le corps.

Seulement, il est le modèle de M. de Bréville! Or un modèle pour ces braves gens c'est ce qui doit être la perfection!

Et voilà pourquoi Ardelin est considéré comme un bel homme. N'est-ce pas charmant?

Vous dirai-je encore que Job est le plus aimable des dessinateurs, que c'est un travailleur infatigable et qu'il a beaucoup de talent?

Mais alors, il va rougir comme sa boutonnière!

LUCIEN PUECH.



TAMBOURS-MAJORS.



TAMBOURS-MAJORS (Suite).



« Qu'elle se déshabille ! »

NAPOLÉON ET LES FEMMES.



NAPOLÉON ET LES FEMMES (Suite).




Canon



LA PUCE.



PAGE D'ALBUM.



VIEUX HABITS !... VIEUX GALONS !



LA CHARGE.



ATTENDANT DES ORDRES.

LA PRISE.



LE DÉFILÉ — APRÈS L'EXÉCUTION.


C'est fini ...
Rompez !!!...
JOB


Benjamin Rabier
NG. V. Michel
Benjamin Rabier
1901



LE DÉFILÉ DES MODÈLES DU CARICATURISTE.

Benjamin Rabier intime

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

« Il faut que vous dessiniez votre portrait pour mes lecteurs », m'a dit le Directeur de *l'Album*.

Je me suis donc exécuté. Cette grosse figure à droite est la mienne, oui, madame. Je me dépêche de le dire, car vous auriez pu croire que c'était celle du garçon marchand de vins de votre coin de rue.

Et, maintenant, que la présentation est faite, je vais vous initier aux moindres détails de ma vie intime. Je suis né le 30 décembre 1869 à la Roche-sur-Yon, sans aucunement l'avoir demandé. Passons sous silence, si vous le permettez, l'emploi de mon temps durant mes premiers mois. Vous tetiez votre nourrice, me direz-vous.... On ne peut rien vous cacher.

A cinq ans, j'avais déjà du goût pour la peinture... en bâtiment et j'étais en train de badigeonner en vert la porte de la salle à manger quand arriva ma mère qui me fit aussitôt sentir son autorité sur une partie charnue de mon individu.

Je donnai alors un autre cours à mes idées artistiques et je me mis à dessiner avec passion tous les animaux qu'il m'était donné de voir et ceux même... que je n'ai pas encore vus.

Ma réputation grandit en même temps que moi, si bien que ma ville natale m'envoya à Paris pour me présenter à l'École des Beaux Arts.

Je vous avouerai franchement que je ne fis pas bon ménage avec le classique. Mes idées larges, bien connues, s'accommodèrent mal des conceptions restreintes et routinières de la Grande Maison. Je voulais la liberté, je la pris... en prenant la porte.

Alors commença pour moi ma véritable existence artistique.

Les débuts furent assez difficiles.

Je m'adonnai d'abord à la nature morte. J'excellai à la reproduction des têtes de veau.

Je ne fus pas compris.

Je tâtai alors du portrait. J'eus le grand défaut de peindre trop vrai, de ne pas flatter le client qui se mit en grève.

Que faire? J'essayai du plein air en chambre, des vues d'usines.

— Je passais des nuits à dessiner des cheminées d'usine avec effets de lune.

Je ne récoltai que l'indifférence des bourgeois.

Enfin, — j'avais dix-huit ans, — me vint une commande. Un marchand de devants de cheminée me pria d'exécuter une composition à la fois neuve, moderne et originale, intitulée « *Les Adieux du Conscrit* ».



BENJAMIN RABIER.

Ce commerçant, très satisfait, me paya mon œuvre dix francs..., à la condition que je lui en fisse le pendant, par-dessus le marché.

Deux jours après, je lui livrais « *Le Retour au Foyer* », d'une



PREMIER AGE.

composition à la fois neuve, moderne et originale.

Le gouvernement, qui ne savait rien de ces deux toiles et par conséquent ignorait mon goût pour la peinture militaire, m'appela cependant sous les drapeaux.

Un matin, au rapport, on demanda un soldat intelligent, possédant des aptitudes d'art pour un travail spécial.

Je me présentai.

Je plus au colonel, et, dès le lendemain, armé d'un pinceau enduit de noir... je dessinai des cibles sur les murs de la caserne !

Immédiatement après, j'avais à repeindre les cocardes tricolores en fer-blanc des képis nº 1 et à passer à l'encre de Chine le fil blanc qui paraissait sur les coutures des tuniques, opération qui nécessite de l'opérateur un extraordinaire doigté.

Le bruit de ces talents si divers alla jusqu'aux oreilles de « grosses légumes » et je fus envoyé au Ministère de la Guerre (Section géographique) pour dessiner des costumes militaires et des tableaux de bataille destinés à décorer les salles d'honneur des régiments.

Là, pendant deux ans, en compagnie de Sabattié, le prestigieux dessinateur de *L'Illustration*, je fis manœuvrer sur la toile des corps d'armée tout comme le premier généralissime venu.

Mes œuvres terminées, je regagnai mon régiment où je devins — grandeur et décadence militaire ! — ... garçon de cantine !

Rendu à la vie civile, la caricature me tenta.

Je me mis sur la tête un grand chapeau mou, je nouai autour de mon col une cravate Lavallière de 3 mètres 50 et fis l'acquisition d'une canne d'entraînement de 7 kilos et d'un carton à dessin de 75×45.

Les directeurs de journaux, en me voyant, ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : « Enfin ! ...voilà un homme qui a l'air d'un artiste ! »

C'est à la *Chronique Amusante*, sous Paul Hugonnet, que je fis mes premières armes. Je passai ensuite au *Gil Blas Illustré* où j'étais attendu comme le messie et où l'on m'accueillit à bras ouverts. *Le Rire* vint ensuite, puis *Le Pêle-Mêle* où je fus engagé comme dessinateur de bêtes et de gens.

Ce fut là vraiment que le succès commença.

Malgré la répugnance que j'éprouve à parler de moi, je suis bien obligé pour compléter cette notice de vous renseigner un peu sur mon intimité.



PREMIERS ESSAIS.

Comme tous les artistes vraiment dignes de ce nom, je revêts, pour travailler, un costume très suggestif ainsi composé : espadrilles, pantalon gris bleu avec deux grandes ouvertures pour laisser passer les jambes, chemise de finette que je porte sur ma flanelle, cravate Lavallière passée sous le col de la chemise et nouée par devant, pipe en merisier, et c'est tout.

J'ai pris, à mon service, un grand garçon intelligent, ancien artificier, pour me chercher des légendes pour mes dessins pendant que je travaille. Il s'acquitte assez bien de son emploi. Voulez-vous quelques échantillons de son esprit ?

* *

Un brave homme se réveille la nuit et aperçoit dans sa chambre à coucher un cambrioleur en train d'opérer : « Ne faites pas de bruit, je vous en prie, il y a un malade au-dessous ! »



DESSINATEUR ANIMALIER.

Un nègre, à moitié avalé par un crocodile, dit à son ami resté sur le bord du Nil : « Dis à ma femme qu'elle ne m'attende pas pour dîner. »



PEINTRE DE NATURE MORTE.

*
* *

La dame à un jeune gommeux :

— Monsieur! Vous me compromettez! Je vous défends de me suivre!... ou bien faites avancer ma voiture.

Deux bohèmes :

— Tiens, un bouton! J'vas le faire coudre après mon pantalon.

— Ben, moi, si j'en trouvais un, je me ferais coudre un pantalon après.

*
* *

Le dompteur qui couche avec ses fauves :

— Comment, le patron qui a fait installer son lit dans la cage aux lions?

— Oui... Parait qu'il y a des punaises dans sa chambre.



LE PORTRAIT.

*
* *

La dame et le mendiant aveugle :

— Comment, vous n'êtes pas privé de la vue?

— Comment voudriez-vous que je travaille, ma p'tite dame, si j'y vois pas? J'suis dresseur de chiens d'aveugle!

Je pourrais continuer ainsi à citer jusqu'à demain les mots de mon ami l'artificier, mais continuons.

Aujourd'hui, je m'habille simplement. J'ai complètement abandonné le costume ultra-fantaisiste de rapin pour le complet jaquette de l'employé.

J'ai l'air maintenant d'un gommeux qui *marquerait* mal.

N'ayant pas assez de talent pour habiter Montmartre, j'ai loué un coquet entresol au deuxième étage d'une maison sise avenue de Ségur, n° 42, que j'habite bourgeoisement avec ma mère, ma femme et deux enfants, beaux comme le jour.



25 ANS

J'ai enfin l'air d'un artiste

Je ne dessine jamais d'après nature, comme le font la plupart de mes confrères. Mes moyens ne me le permettent pas. Mes modèles sont si difficiles à se procurer et si coûteux! Il y a une hausse, cette année, sur les lions et les éléphants.



PLEIN AIR.

Mon métier est plus difficile qu'on ne croit à exercer. Dessiner des bêtes, c'est l'enfance de l'art: leur donner une expression triste ou joviale, tout est là.

Or, si l'on peut dresser un chien à faire le beau, à sauter dans un cerceau ou à traîner une petite voiture, il faut une patience à nulle autre pareille pour le faire rire ou pleurer.

Passe encore pour le chien, mais faire rire une vache!

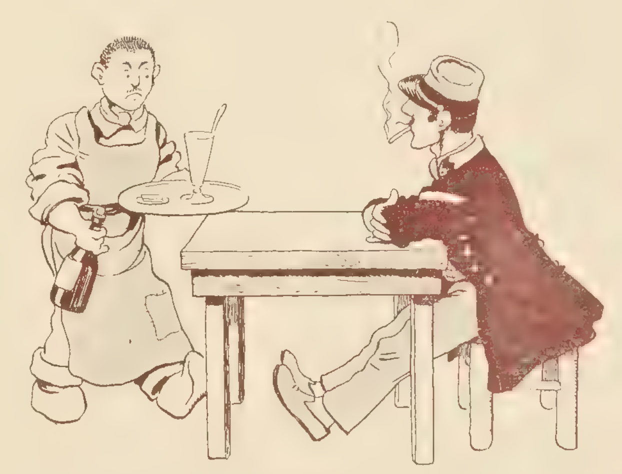
J'ai passé des nuits blanches pour y arriver.

J'avais loué à mon laitier une vache et son veau.

J'entrepris de suite le veau, pensant qu'il serait plus sensible, étant plus jeune. Eh bien, pas du tout! C'est la mère qui s'est mise à rire la première, heureuse de me voir jouer avec son enfant.

Il fut un temps où j'avais chez moi un commencement de ménagerie se composant d'un lapin, d'une oie et d'un canard. Tout ce petit monde-là m'accueillait avec une joie bruyante quand je rentrais, le soir, à minuit.

J'étais heureux au milieu de toutes ces bêtes, quand mon propriétaire, plus bête encore, me dit que, lorsqu'on voulait se payer le luxe d'une basse-cour, on louait une maison à Neuilly.



AU RÉGIMENT.

Nommé garçon de cantine au bout de trois ans de service.

Lors; je donnai un dîner de congé où nous mangeâmes, avec quelques amis, le lapin, l'oie et le canard.

*
* *

Je travaille, à mes moments perdus, pour les petits n'enfants. J'ai fait, pour eux, *Tintin-Lutin*, *Cadet Paquet*, *Maman Cabas*, *Bob et Rémy* en collaboration avec Fred Isly, le talentueux styliste.

Enfin, je pèse 90 kilos, ce qui ne m'empêche pas de passer dans mon quartier pour un homme léger!

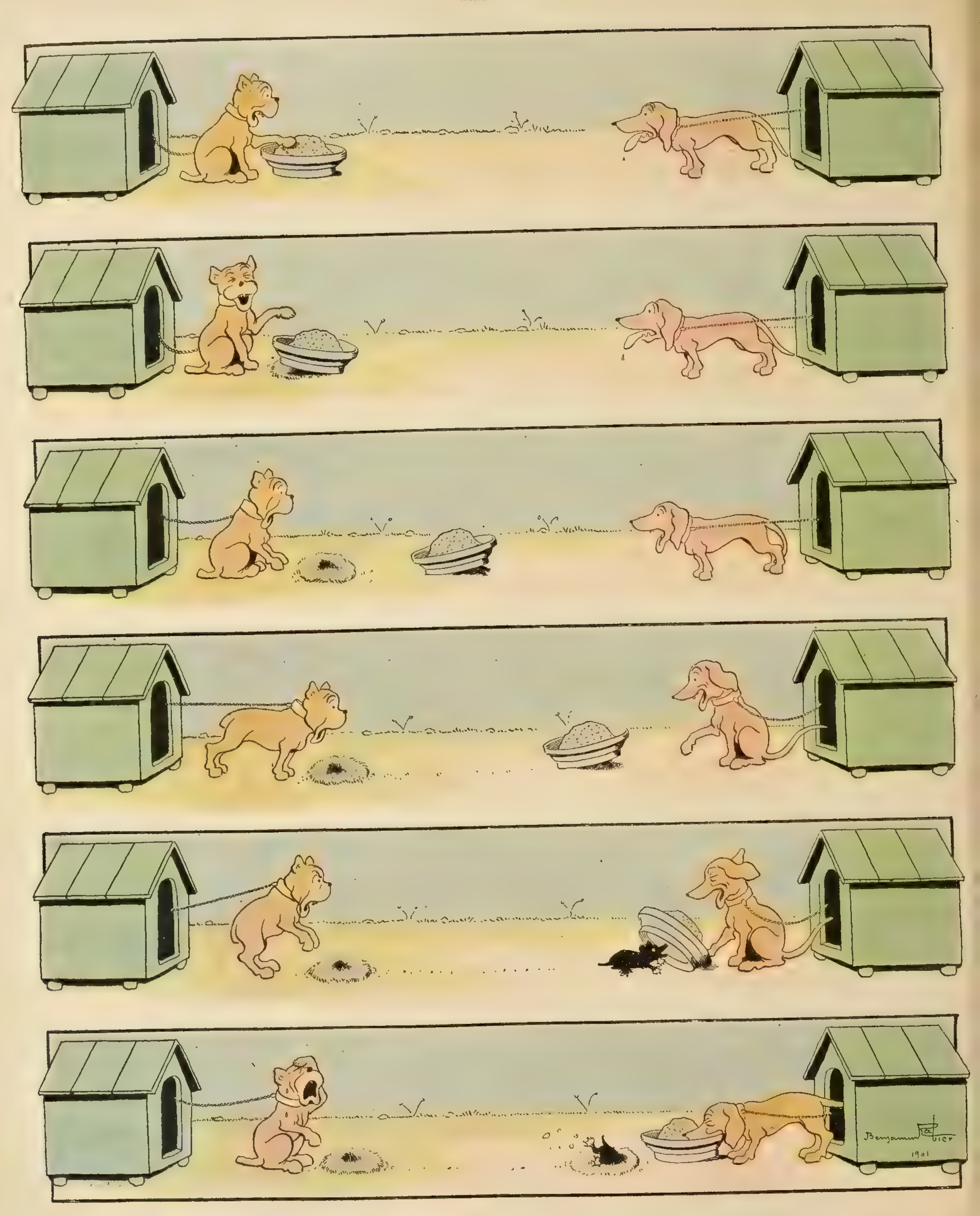
BENJAMIN RABIER.

Pour copie conforme

LUCIEN PUECH

La Taupe

ou....



....Tu n'auras pas ma pâtée, mon vieux.

Un Oubli



Le Peintre aquarelliste (*qui vient de s'installer sur la pointe d'un rocher pour faire une étude de tempête à l'aquarelle*).
— Étourdi que je suis.... j'ai oublié d'apporter de l'eau!

Une trouvaille



Le Lapin domestique. — Tiens.... un vieux tombeau!

VILLE DE PARIS

TRAVAUX

A MON AMI

Benjamin Rabier 1901

Jean Lacuite. — C'est bien ici la tombe de mon pauvre ami Boirot?

Le Vœu exaucé

La Femme. — Fainéant! canaille! bandit!... qui me débarrassera de toi?...

Le Progrès. — Moi!



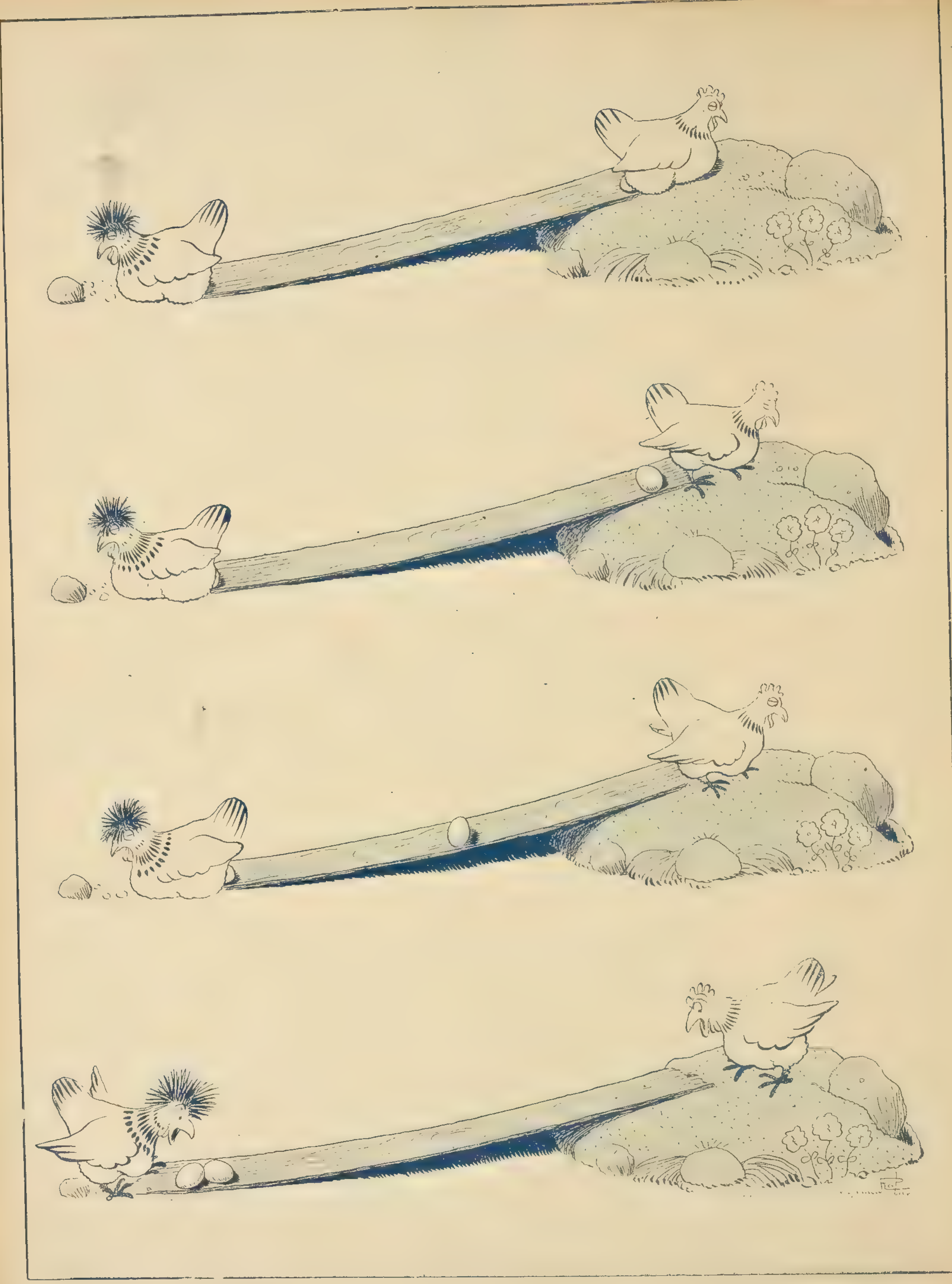
LA FO



…N LIESSE.

La Pente fatale

ou....



....Les deux poules étonnées.

Théorie



La Maman. — Le ver, mes enfants, n'est généralement bon que jusque là!.

L'Apollon du Belvédère



PARTIE DE BILBOQUET



LA MARE GELÉE.

L'Avalanche



L'Ouvrier. — Ne craignez rien, monsieur.... c'est de la meulière, ça ne tache pas!..

L'Éruption

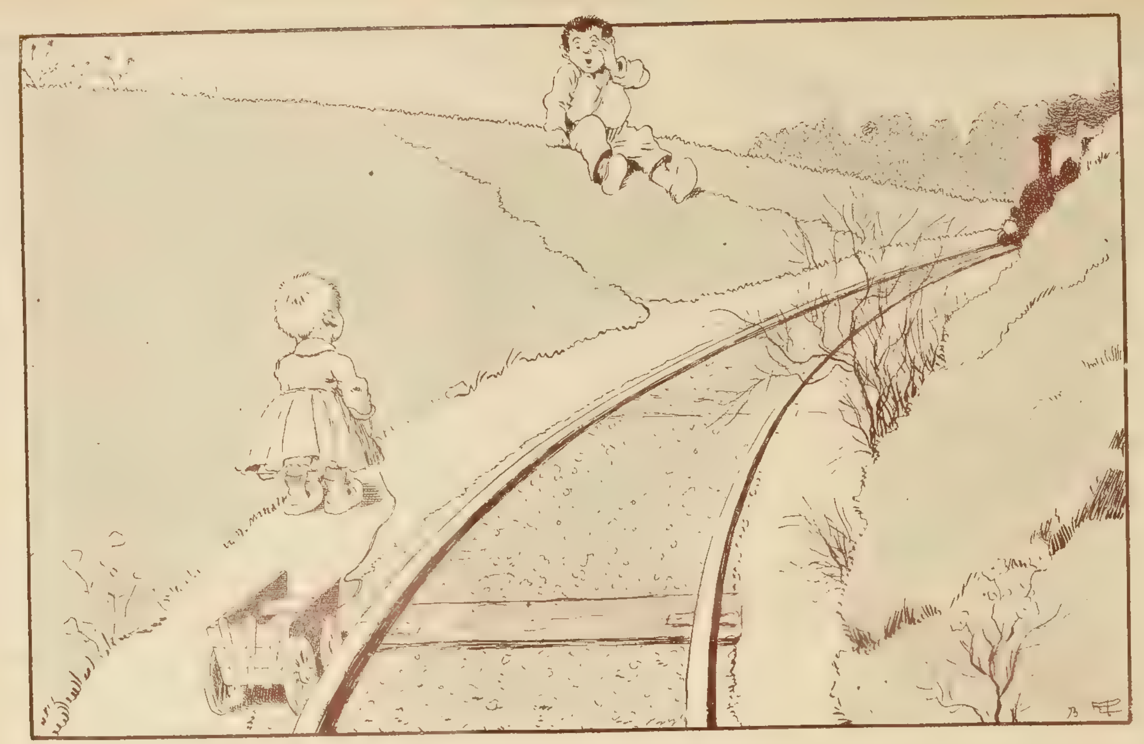


Le Touriste. — On ne peut pas déjeuner tranquillement avec ce Vésuve..., encore une pluie de cendres!...



NAPOLÉON, LA VEILLE DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ
(10 HEURES DU SOIR).

Un bon avis



Appuie un peu sur la gauche, Toto, avec ta voiture.... tu pourrais accrocher le train.

Le Gosse. — A la bonne heure !... avec une nourrice comme celle-là, on peut inviter des amis

Besogne simplifiée



Dépêchons..., il faut qu'avant la fin de la journée le tuyau soit dans la tranchée.



Les locataires de Madame Blondeau





Abel Faivre

L'ALBUM

Abel Faivre

— Non, monsieur.... je n'ai jamais eu peur d'un sans-culotte.

Abel Faivre intime

Figurez-vous un jeune peintre ayant, comme tous les peintres qui se respectent, le culte de la beauté.

Aux environs de la place Blanche, en son gracieux atelier Louis XV, aux blanches boiseries surmontées de trumeaux, aux murs ornés de tapisseries anciennes, il se complaît à portraicturer d'adorables femmes et de non moins adorables enfants.



CROQUIS DE DANSEUSE.

Il poétise leurs images afin qu'elles se rapprochent le plus possible du rêve qu'il s'en fait.

La beauté, il la recherche partout, la rencontre rarement et, quand il la trouve par hasard, il la détaille tellement, la déshabille à ce point qu'un phénomène curieux se produit en son état d'âme.

Notre jeune peintre finit, en un mot, par ne plus découvrir que la laideur qui est en toute chose.

Machinalement, son crayon s'amuse alors à grossir les traits comme s'il les apercevait au travers d'une loupe, à les déformer, et il en arrive à confectionner des femmes énormes, aux yeux tout ronds, au rire large.

Il les montre nues, étale leur chair débordante, point du tout suggestive.

Et voilà comment Abel Faivre est devenu caricaturiste.

*

Né en 1867, en la morne ville de Lyon, ce blagueur à froid de la médecine et des médecins est le fils d'un savant docteur, doyen de la Faculté des sciences.

Ayez donc des enfants!

Son frère est docteur en médecine, attaché au ministère de l'Intérieur.

Ayez donc des frères!

Après avoir fait d'excellentes études, passé son baccalauréat, Abel Faivre reste trois années à l'École des Beaux-Arts de Lyon, où il remporte même le prix de l'Académie et la médaille d'hon-



CROQUIS.



ABEL FAIVRE.

Dessin de SEM.

neur du Salon. Oncques ne vit jamais, paraît-il, élève plus studieux, plus rangé, plus tranquille.

Il vient alors à Paris pour suivre les cours de l'École de la rue Bonaparte, et travailler dans les ateliers de Jules Lefebvre et de Benjamin Constant.

Pour ne point perdre ses bonnes habitudes lyonnaises, il commence par obtenir, au Salon, une médaille de troisième classe.

Peu après, l'État lui achetait, pour le musée du Luxembourg, son joli tableau *La Femme à l'Éventail.*

Et voilà comment Abel Faivre se fit connaître comme peintre.

Deux personnes cohabitent donc aujourd'hui, en son même individu : le peintre et le caricaturiste.

Le peintre continue à portraicturer de jolies jeunes femmes, des bébés aux grands yeux étonnés, aux bonnes joues roses, et ses toiles sont des plus cotées. Il peut donc aspirer à tous les honneurs, que dis-je! devenir à l'Institut le collègue de M. Bouguereau!

Le caricaturiste s'est mis au premier rang avec son premier dessin, car il a su se créer un genre très personnel... le genre macabre.

Mais, en notre pauvre humanité, ce sont les choses les plus tristes qui, traitées d'une certaine façon, incitent le plus au rire.

Abel Faivre place le plus souvent ces bonshommes dans une situation des plus pénibles, mais tellement comique qu'on s'esclaffe avant d'avoir eu le temps d'approfondir la navrance du sujet.

Chaque homme possède au fond de son cœur un fond de rosserie qui sommeille.

Vous croisez dans la rue un monsieur qui, soudain, glisse sur une pelure d'orange et se flanque par terre.

Votre premier mouvement serait peut-être de lui porter secours, mais votre fond de rosserie vous arrête et c'est avec peine que vous retenez une irrésistible envie de rire.

Eh bien, le monsieur qui tombe et a pu se faire très mal, mais n'en est pas moins des plus drôles en sa chute, c'est le dessin d'Abel Faivre et le public regarde et se tirebouchonne, ne voulant voir que le côté plaisant.

Ce caricaturiste tire son maximum d'effet avec le maximum d'horreur, mais comme il l'enjolive et que son crayon est d'une gaîté communicative!

Si l'on ne pouffait de suite, il faudrait en pleurer!

Il convient d'ajouter, et ce n'est pas un mince éloge en ce temps de caricature à outrance, que son dessin même dans ses pages les plus bouffonnes reste toujours impeccable.

Comme tous les véritables artistes il ne se prodigue pas et ne se croit pas obligé de pondre une fantaisie même quand on vient la lui demander.

Il ne songe pas non plus à accaparer les premières pages des journaux illustrés, ce qu'il pourrait faire étant très à la mode.



CROQUIS.



RETOUR DE WAGRAM.

Bien que d'une imagination fertile, il aime à refléchir avant de mettre au monde un nouveau-né.

— Je ne demande pas mieux que de travailler, nous disait-il un jour, mais enfin, que diable, on peut bien cependant me laisser fumer un cigare après déjeuner.

Encore ce jour-là, se vantait-il, ne fumant jamais !

* * *

En son *Album*, Abel Faivre s'est plu à nous montrer toutes les diversités de son talent si souple.

Peintre avec son adorable tableau *La petite Poudreuse*, portraitiste avec son *Sem* d'une extraordinaire vérité, dessinateur avec ses exquises têtes de femmes.

Une large part est enfin réservée au caricaturiste. La grosse cuisinière, faisant sauter l'*Album* dans sa poêle, ouvre la marche. Elle force franchement l'hilarité et ne peut éveiller la moindre idée suggestive, la pauvre!

Le jugement de Pâris est une parodie fort amusante; *Les Ouvreuses*, une spirituelle ironie et *Le Sauvetage* une page extrabouffe.

Il y a de quoi rire et s'amuser en société, dirait Gavroche.

Et je souhaite que Gavroche ait raison.

LUCIEN PULCH.



LA PETITE POUDREUSE.

Le Sauvetage



— Vous ne craignez pas de prendre froid?...
Non... je suis couverte par une assurance.

Villégiature



— Lui qui rêvait pour cet été un petit trou pas cher.



— Un monsieur monte!



- Elles dépouillent.... Moi j'arrête!

des couloirs





ÉTUDE.



ÉTUDE.

ÈVE.

à mon ami Sem cordialement
Abel Faivre

LE CARICATURISTE SEM.



PORTRAIT DE MADEMOISELLE A. D.



CROQUIS.

Déjà!



— La voiture de Monsieur le Comte est avancée.

Le Jugement de Pâris



— Elles la méritent... mais cuite.



FEMME AUX CERISES.

La dernière épreuve



— ...Ne bougeons plus!



Elle. — Je suis comme Louis XIV.... j'ai failli vous faire attendre.



Abel Faivre


Robida
A Robida



LE TOURNOI

Robida intime

De même que Jules Verne eut l'idée des bateaux sous-marins bien avant que les torpilleurs ne fussent inventés, Robida dessinait des ballons dirigeables ayant la forme de cigares bien avant que le Santos-Dumont ne fit sa petite promenade autour de la Tour Eiffel.

Dans son extraordinaire *Vingtième Siècle*, où chaque page est d'une abracadabrante fantaisie, tout Paris est en ballon. Les voyageurs se dirigent vers les hôtels en aéronef : les petites modistes font leurs courses de la même façon, que dis-je, les omnibus eux-mêmes planent au-dessus des maisons !

Il est plus que probable que nous n'assisterons pas à cette transformation locomotrice, si je puis m'exprimer ainsi, mais Robida nous en donne un aperçu très pittoresque, ce qui est déjà quelque chose.

Doué d'une imagination étonnante, il est l'auteur de nombreux ouvrages qui le classent parmi nos grands dessinateurs et c'est pourquoi sa place était tout indiquée dans la collection de l'*Album*.

Quand il vint à Paris, Robida ne savait pas au juste ce qu'il devait faire et se demandait : « Serais-je paysagiste, dessinateur ou écrivain ? »

En réalité, il a été les trois.

Paysagiste à ses débuts, sa grande distraction est encore aujourd'hui de partir en Bretagne ou ailleurs et de passer ses journées à croquer de vieilles maisons et de vieilles routes.

Il nous a été donné de voir en son atelier des toiles absolument exquises.

Délaissant le paysage, muni d'une lettre de recommandation Robida s'en fut trouver Cham qui le présenta à Philippon, directeur du *Journal amusant*, chez lequel il fit ses premières armes. Il collabore ensuite à *La Vie parisienne* lorsque Decaux, éditeur très intelligent, voyant tout le parti que l'on pouvait tirer d'un tel dessinateur, le prit à *La Caricature* dont il ne tardait pas à devenir le rédacteur en chef.

La Caricature marchait alors en plein succès. Bac y commençait ses élégantes silhouettes de femmes et Caran d'Ache ses pages militaires qui firent sa réputation.

Robida fut un des leaders de ce journal, qu'il dirigeait très habilement, mais ce n'était pas assez pour Decaux qui voulait voir s'affermir plus encore la valeur de son protégé chez lequel il avait deviné l'illustrateur *di primo cartello*.

L'éditeur avait raison.

Dans ses *Vieilles villes d'Italie, de Suisse et d'Espagne*, Robida se



révéla ce qu'il est : un véritable artiste.

Son Vingtieme siecle eut un succès étourdissant. Non content de l'illustrer, il en écrivit le texte comme il continua de le faire d'ailleurs pour ses autres volumes, montrant ainsi que l'écrivain gai ne le cédait en rien au dessinateur à la verve débordante.

Dès lors, chaque année, les volumes succédèrent aux volumes et tous différents les uns des autres et toujours aussi fantaisistes.

Au Vingtième siècle succédèrent *La guerre au vingtième siècle* ; *La vieille France* ; *Le voyage de M. Dumollet* ; *La Tour Enchantée* ; *Mesdames nos Aïeux* ; *Les voyages de Saturnin Férandoul* ; *Paris de siècle en siècle* ; *Le portefeuille d'un très vieux garçon*, dont l'idée est loin d'être banale.

On vendait un portefeuille dont les pochettes étaient remplies de lettres d'amour, de notes de restaurant fort drôles, de feuillets contenant la vie du vieux garçon au jour le jour. Son apparition excita vivement la curiosité du public.

Robida publia également des romans sans dessins : *La Tribu Salée* ; *La part du Hasard*, contes du Siège et de la Commune.

Enfin il illustra le *Rabelais* d'un nombre incalculable de gravures qui sont de toute beauté

Son *Album* est d'une grande variété et ne peut manquer de plaire. On y retrouve sa science de reconstitution et son amusante fantaisie. L'éventail fait de croquis de femmes de toutes les époques est d'une idée charmante ; *Au bon vieux temps*, une maîtresse page, un Robida de derrière les fagots.

Et que de détails drolatiques, d'une invention des plus spirituelles contient sa *Rue modern style*! Peut-on rêver des maisons plus cocasses, des personnages plus vingtième siècle ?

Très bouffe également sa sortie de l'Opéra où les spectateurs, y compris les gardes républicains et les soldats de M. Lépine, regagnent leur domicile en leur " Santos-Dumont ".

Il y a surtout un groupe de femmes d'un curieux modernisme.

Et *Les Korrigans.... Le château de Tonquedec.....* Tout serait à citer. Contentons-nous de mentionner spécialement *La Ville en feu* :

LIONNE DE 1835

FRIVOLE COCODETTE DU SECOND EMPIRE 1865

LA CYCLISTE

LA CHAUFFEUSE

Paris flambe, et, près des tours de Notre-Dame se sont réfugiées toutes les gargouilles qui regardent, effrayées, la ville en feu.

L'effet en est saisissant, plus même.... grandiose, et dénote chez son auteur une imagination qui est d'ailleurs la caractéristique de son talent.

Or, ce dessinateur, qui a ce passé si considérable, est aujourd'hui plus que jamais, en pleine possession de tous ses moyens.

Je n'en veux pour preuve que la merveilleuse reconstitution de son Vieux-Paris à l'Exposition, qui, vu de la Seine, était des plus pittoresque.

Il lui a fallu trois ans de travail pour mener à bien cette œuvre considérable, suffisante à elle seule pour que le nom de Robida ne soit pas oublié.

Nous ne trouvons qu'une seule chose à reprocher à ce fécond dessinateur. Il est d'une trop grande modestie.

Dans l'intimité : l'homme le plus simple du monde, très timide, aucunement boulevardier. Il ne fréquente pas les cabarets à la mode et ne se perd point dans ceux de Montmartre.

En un mot, il a en horreur les bruits de la Ville.

La banlieue parisienne le possède depuis longtemps.

Un beau jour, il s'est demandé : « Pourquoi n'aurais-je pas mon chez-moi où je serais très à mon aise ? »

S'improvisant alors architecte il traça le plan d'une villa qui s'éleva... autrement qu'il ne l'avait conçue. Les entrepreneurs n'en font jamais d'autres.

Cette villa fort séduisante d'ailleurs est sise Route de la Plaine au Vésinet, où Robida habite avec sa petite famille. Quand je dis petite!.... il est père de six enfants et, je crois que mes souvenirs me trahissent; je dois être au dessous de la vérité.

L'aîné de ses fils est à l'École Centrale, le second aux Arts décoratifs, si je ne me trompe; le troisième, beaucoup plus jeune et qui entrera dans la carrière quand ses aînés seront déjà connus. Puis de charmantes jeunes filles dont l'une, très douée, dessine et sculpte.

Tous artistes ! Allons, le nom de Robida n'est pas près de s'éteindre. Quand l'heure des vacances a sonné, on boucle les malles et l'on part..., n'importe où, dans quelque coin perdu pourvu que ce coin possède de jolis paysages.

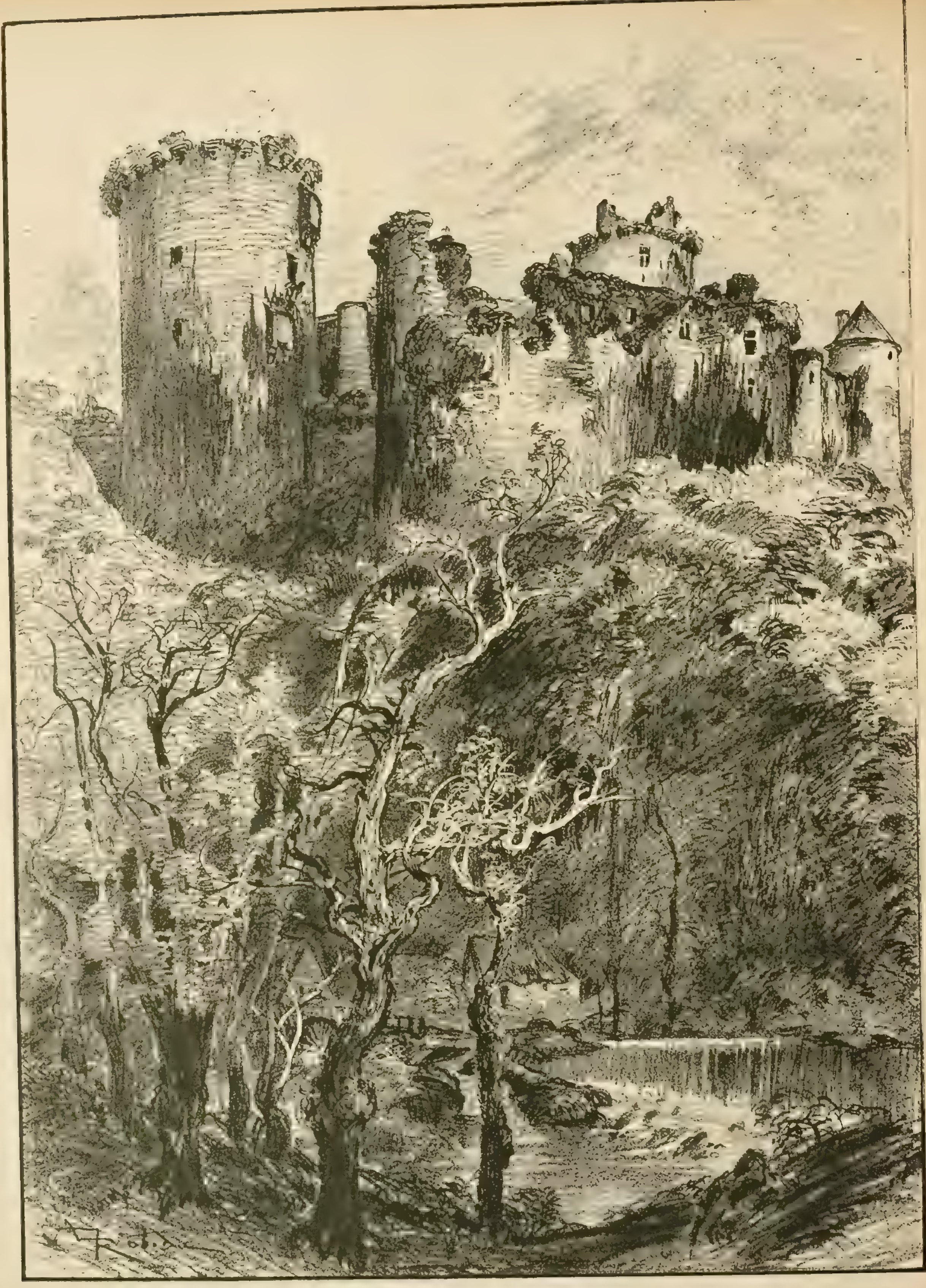
LUCIEN PUECH



A cheval, Monseigneur, à cheval!



AU BON VIEUX TEMPS.



Aux environs de Lannion. Un des sites les plus romantiques de la Bretagne. Ravins profonds à travers lesquels la rivière de Lannion circule en faisant tourner d'antiques moulins sous les vieux chênes.



LES KORRIGANS.



LA SORTIE DE L'O



N L'AN 2000.

Aux Bains de Mer



LA CORDE DU BAIN DES DAMES.



LES JOLIS BAIGNEURS REVENANT DE LUTINER AMPHYTRITE.

LE RADEAU.

Aux Bains de Mer



LA POTINIÈRE.



AU CHATELET, PENDANT LE BALLET DES INSECTES



RUE MODERN-STYLE.

Les travailleurs de l'enlaidissement



Ils sévissent au nord, au sud, à l'ouest comme à l'est les démolisseurs municipaux! Acharnés à leur besogne, incapables de compendre le sens de la beauté des monuments qu'avaient bâtis les grands-pères; ils ne savent que tomber à grands coups de pioche sur le peu qui reste encore....

Cycliste et mère



LE MEILLEUR MOYEN D'AVOIR DU LAIT SANS EAU



LA VILLE EN FEU!


Bruges,
Rempart S[t] Croix


Steinlen



A LA TERRASSE DU CABARET
(Croquis)

Steinlen intime

Or, en ce temps-là, Montmartre n'était pas encore devenu une immense boîte à musique.

On n'y voyait pas de café-concert à merveilleuse façade projetant, le soir, des torrents d'électricité ; de scène assez vaste pour contenir Jeanne Bloch ou faire manœuvrer un bataillon de petites femmes habillées avec un ruban dans les cheveux.

L'épidémie des chansonniers n'avait pas éclaté non plus et l'on ne se cognait point à chaque tournant de rue à un cabaret plus ou moins artistique.

On ne blaguait pas le gouvernement en des couplets satiriques et la chanson « rosse » n'était pas née.

Seul, sur la Sacrée Butte, régnait en maître le gentilhomme Rodolphe Salis, de joyeuse mémoire.

Il tenait alors ses assises Boulevard de Rochechouart en un petit cabaret — *Le Chat Noir* — se composant de deux petites salles. L'une, pour le grand public ; l'autre, réservée aux gentilshommes de la pensée et du pinceau.

Pompeusement, Salis avait baptisé cette salle *L'Académie*.

Est-ce parce que François Coppée, qui ne s'occupait pas de politique, y venait souvent dire des vers ?

C'est donc à *L'Académie* que se connurent et se firent connaître Adolphe Willette, un enfant du quartier ; Steinlen, fraîchement débarqué de Suisse et Caran d'Ache, né en Russie.

Une triple alliance, quoi !

Aidés du verveux Salis et de l'ultra-fantaisiste Alphonse Allais, tous trois rendirent célèbre *Le Chat Noir* et, par contre-coup, jouirent à Montmartre d'une grande réputation.

***

Si nous insistons sur la genèse de ce feu cabaret artistique,

CROQUIS

c'est pour montrer le milieu dans lequel vécut Steinlen, dès son arrivée à Paris, milieu qui eut certainement une grande influence sur son avenir, de même que sur celui de Willette. Il fit de Caran d'Ache l'auteur de *L'Epopée*, l'humoriste qu'il est encore aujourd'hui.

Ces trois dessinateurs ne tardèrent pas d'ailleurs à montrer ce qu'ils seraient un jour.

Willette, montmartrois dans l'âme, n'a jamais quitté la Butte et c'est la rue Caulaincourt qui le possède actuellement. Aussi ses petites femmes jettent-elles toujours leurs chapeaux par-dessus le Moulin de la Galette.

Caran d'Ache, bien que ses dessins ne fussent pas encore achetés au poids de l'or, était toujours mis de façon ultra-chic et l'on devinait que le petit hôtel de la Muette guettait sa venue, que sa caricature deviendrait boulevardière.

Quant à Steinlen, qui avait commencé par d'esquises pages d'enfants et de chats, on sentait que « la rue » n'allait pas tarder à l'empoigner, qu'il en serait le peintre... et quel peintre!

On ne se trompait pas au *Chat Noir*. Steinlen est devenu un grand artiste et ses dessins resteront qui représentent les petites ouvrières dégringolant le matin la rue Lepic pour se rendre à l'atelier, ou les ouvriers des faubourgs.

— Dès les premiers jours, nous conte Steinlen, je fus séduit par ce monde de la rue, ouvriers et trottins, blanchisseuses et miséreux; pierreuses et escarpes.



CROQUIS

Si, au lieu de débarquer à Montmartre, j'avais habité près des Grands Boulevards, peut-être aurais-je essayé de peindre les bourgeois, les parvenus ou les millionnaires... et encore! Le riche n'est pas amusant à étudier. Il est en somme partout le même, qu'il soit à Paris, à New-York ou à Saint-Pétersbourg.

Le peuple, lui, est beaucoup plus curieux. Puis, au fond, on suit son tempérament et le mien m'a conduit vers les humbles qui m'intéressent beaucoup.

N'avez-vous pas remarqué aussi, combien, à Paris plus que partout ailleurs, les corps de métier ont conservé la tradition du costume.

Un charpentier a toujours les habits du charpentier, on le reconnaît à sa mise et aussi le zingueur, le maçon et les autres.

Allez, le matin, aux Halles et vous ferez les mêmes remarques.

– Et c'est en flânant à travers les rues que vous croquez sur le vif vos bonshommes.

— J'ai toujours un carnet dans ma poche, je prends des notes, cela me suffit.

*

Si, comme il nous l'a dit lui-même, son tempérament le conduit vers les humbles, c'est que Steinlen est quelque peu socialiste. Il aime le peuple et lutte pour lui avec la seule arme qu'il possède,... son crayon.

Il souffre de le voir souffrir et cela se sent dans ses dessins qui sont empreints d'une grande tristesse.

Son zingueur n'est pas gai qui

déambule avec ses outils sur le dos. Steinlen pense sans doute aux trois francs qu'il va gagner à monter sur un toit au risque de se rompre le cou.

De par sa nature, son talent devait pactiser avec celui d'Aristide Bruant, qui a chanté Batignolles, Montmartre et La Chapelle.

Ils pactisèrent en effet et l'un a merveilleusement illustré les chansons de l'autre.

Leur premier livre eut un succès énorme sur lequel ils ne comptaient pas du tout. Ce livre devait être fait par un de nos grands éditeurs qui prit peur au dernier moment. Que faire? Bruant se désespérait, lorsqu'on vint lui offrir un lot de papier, un laisser pour compte. « Tiens, se dit Aristide, si je l'achetais pour mon livre que je lancerais moi-même ! Qu'est-ce que je rique? »

La première édition s'enleva en quinze jours. Il y eut une suite et le chansonnier mit dans sa poche plusieurs billets de mille.

Après *Le Chat Noir*, Steinlen passa au *Gil Blas illustré*. Dès lors son nom fut connu du grand public qui l'apprécia à sa juste valeur, qui est considérable.



CROQUIS

Dans son « *Album* » où il a pu faire montre de toute sa virtuosité, il importe de citer tout d'abord sa double page, *La Fête populaire du 14 Juillet*, qui est d'une extraordinaire vérité.

Tous ces gens qui dansent ou boivent ne s'amusent pas franchement, on sent la joie de commande.

D'un douloureux réalisme ces blanchisseuses se rendant au lavoir et dont le corps plie sous le fardeau. C'est un véritable dessin de maître pouvant affronter toutes les comparaisons.

Comme tableaux sortant de son genre habituel, *La Poupée et le Poupon*, d'une amusante facture, et *La Femme couchée* que voudraient bien signer nombre de nos peintres les plus en vogue.

Comme croquis?... ils sont tous à citer : *Le Cabaret*, *Les Ouvrières*, *Les Chats*, et enfin ces études de nu qui prouvent que Steinlen aurait pu suivre une toute autre voie que celle qu'il s'est tracée.... Alors, sans doute, n'eût-il pas mis au monde ces petits chefs-d'œuvre de la rue qui forcent l'admiration. Avouez que c'eût été vraiment dommage.

LUCIEN PUECH.

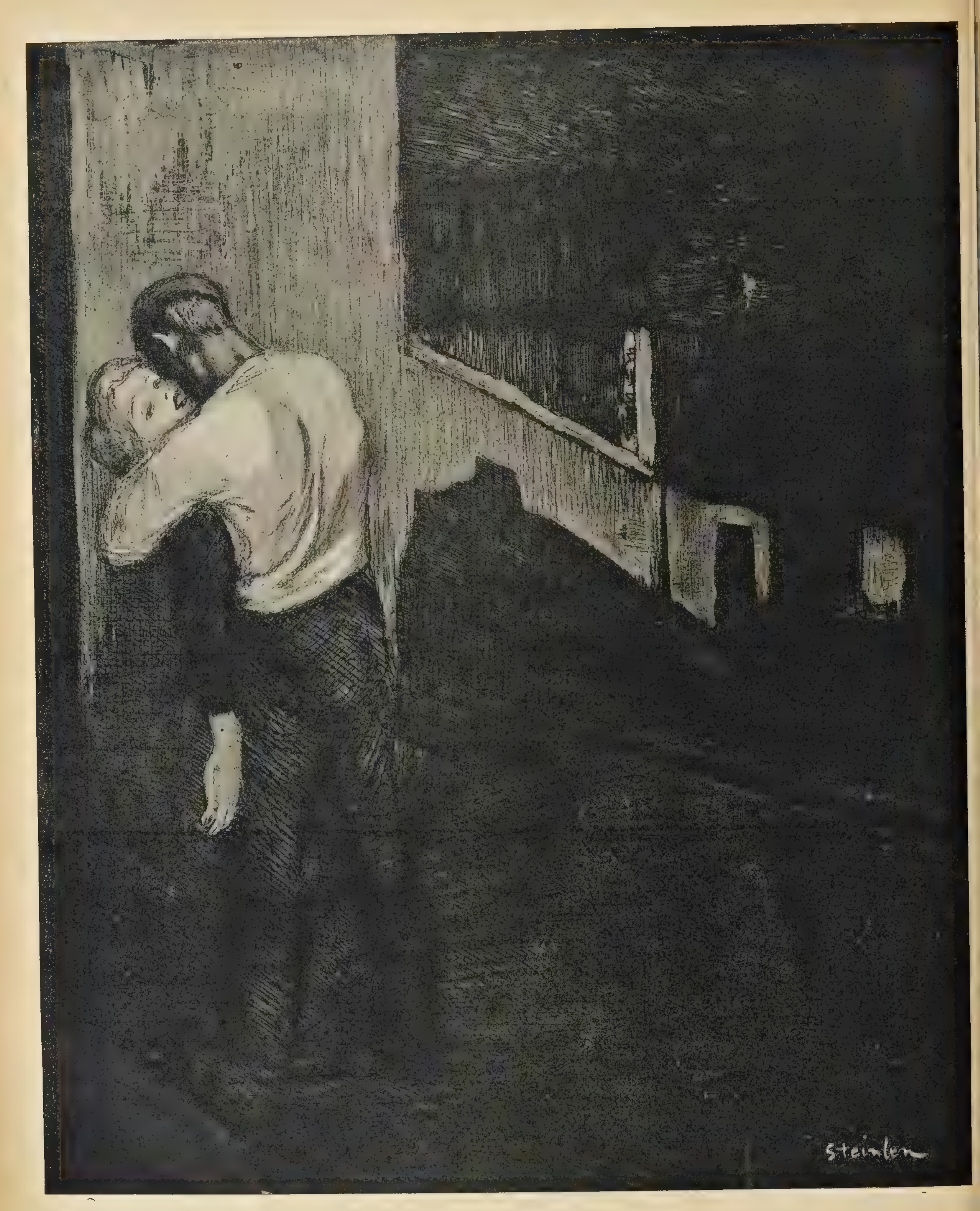
CROQUIS



LES OUVRIÈRES



POUPÉE ET POUPON



AMOUR DES CHAMPS



AMOUR DE VILLE



LA FÊTE DU

Steinlen

ILLET



CROQUIS



CROQUIS



CROQUIS

Au Repos



LE DÉJEUNER

LA PAUSE



LE RETOUR DE L'ATELIER



LE RETOUR DU LAVOIR

FEMME COUCHÉE



hermann-Paul

SUR LA GRÈVE

Hermann Paul intime



CROQUIS

Un beau jour, Forain ayant abandonné depuis quelque temps *Le Figaro*, de nouveaux dessins politiques parurent en ce journal.

Ce fut un petit événement parisien : on regarda la signature : Hermann Paul.

Qui est cet Hermann Paul?... d'où sort-il?... et les commentaires d'aller leur train.

Ceux qui l'ignoraient complètement mais que leur réputation de boulevardier oblige à tout connaître ne tarissaient pas de renseignements sur son compte et finissaient invariablement par dire, l'air étonné : « — Non, mais vraiment, vous ne connaissez pas Hermann Paul? »

De fait, ce dessinateur de beaucoup de talent était déjà très apprécié des amateurs ; son nom cependant était inconnu du grand public qui a besoin, pour être éclairé, qu'on lui mette les points sur les i.

C'est ce qu'a fait *Le Figaro* en lui ouvrant, toutes grandes, ses portes.

Dès lors Hermann Paul devint à la mode et réussit où nombre d'autres se seraient, comme l'on dit vulgairement, cassé les reins.

Il succédait en effet, nous le répétons, à ce maître qui s'appelle Forain et dont les « Doux Pays » resteront à jamais célèbres.

Hermann Paul eut le courage d'affronter une comparaison qui ne devait pas manquer de se faire et sortit grandi de l'épreuve, car ses dessins eurent un énorme succès.

*
* *

Ceux qui connaissaient véritablement Hermann Paul ne furent nullement étonnés de cette réussite.



LE MONSIEUR QUI DIT UN MONOLOGUE

Au « *Courrier Français* » où il débuta, si je ne me trompe, il composa une série de croquis de facture vraiment curieuse et qui dénotaient le monsieur sachant « quelque chose », susceptible de devenir « quelqu'un ».

Ces dessins, lestement enlevés, étaient simplement soulignés par une phrase.

Je me souviens de l'un d'eux, représentant une toute jeune femme, heureuse de donner le bras à un officier de chasseurs d'Afrique.

Au dessous, ces mots valant mieux que n'importe quelle légende : *Un ami qui fait honneur.*

Le dessinateur avait tout concentré dans le visage épanoui de cette jeune femme. On sentait qu'elle se disait en elle-même : Je n'ai pas au bras un vulgaire lieutenant d'infanterie, voire même un capitaine de dragons; non, mon ami est officier de chasseurs d'Afrique !

Un autre également qui était tout un poème.

Une dame ayant glissé sur une pelure d'orange est tombée... les quatre fers en l'air... dirait gavroche.

Effarement de la dame qui montre ce que son mari... ou son amant... les deux peut-être, avaient seuls le droit de connaître; tête des passants qui s'apitoient ou retiennent à grand'peine une folle envie de rire ; rien ne manquait à cette délicieuse pochade résumée par l'auteur en ces termes : *Une bonne dame s'est fichue par terre !*

On retrouverait aussi dans *Le Courrier Français* toute une série de « Choses de la Rue » prises sur le vif et rendues de désopilante façon.

* * *

Aujourd'hui, Hermann Paul a fait son chemin ! De la rue, il est entré dans les salons où l'on cause et où l'on danse, et nous a donné des pages qui relèvent de la satire.

Les invités que « Madame reçoit » sont impitoyablement ridiculisés par ce fantaisiste, à peine ont-ils franchi le seuil de la porte.

C'est une charge à fond de train contre les réceptions du Faubourg Saint-Germain et du Faubourg Saint-Antoine.

Il n'épargne même pas les réceptions officielles et il a joliment raison, car ce sont souvent les plus drôles et où il y a le plus à glaner pour un caricaturiste.

Au *Cri de Paris*, changement de ton, ce sont les politiciens qu'il attaque et les miséreux qu'il défend avec une verve qui jamais ne se fatigue.

Il s'occupe également, en ce spirituel petit livre, de recevoir les dessins et s'acquitte à merveille de cette tâche.

* * *

Hermann Paul a cela de commun avec les peuples heureux, c'est qu'il n'a aucune histoire... à nous raconter; chose très ennuyeuse quand il s'agit d'écrire une biographie. Nous avons beau le pousser jusqu'en ses derniers retranchements, il se dérobe, résiste à toute attaque d'interview : « Non, franchement, j'ai beau chercher, je ne trouve rien, nous dit-il. J'ai dû avoir, comme tout le monde, des aventures de jeunesse mais voilà, lesquelles?... pas extraordinaires, sans doute, puisqu'elles n'ont laissé aucune trace en mon esprit.

« Ma vie actuelle?... oh ! bien tranquille. Je suis marié, je vis beaucoup chez moi et... c'est tout. »

Fils de médecin tout comme Abel Faivre, Hermann Paul qui ne se sentait nullement attiré vers les malades, s'adonna de bonne heure au dessin et fit de très sérieuses études, ce qui lui permet aujourd'hui d'essayer tous les genres, hors le genre ennuyeux.

Travailleur infatigable, il se lève de bon matin et reste toute la journée en une immense pièce claire et gaie qui lui sert d'atelier.

Les murs ne sont pas tendus de vieilles tapisseries, des bibelots plus ou moins authentiques n'encombrent pas les coins. Hermann Paul ne cherche pas à épater le bourgeois. Il a autour de lui tous ses instruments de travail, ses toiles, ses études, ses cartons. Au milieu de la Chambre, un pupitre où il se penche pour croquer ses contemporains... et voilà.

Toujours à l'œuvre, une page achevée il en recommence une autre, aussi n'est-il jamais pris au dépourvu s'il se présente un amateur éclairé ou bien un directeur de journal illustré.

Pour changer le cours de ses idées et se reposer un peu, il n'a qu'à quitter son appartement de la rue des Belles-Feuilles et, cinq minutes après, il se trouve en plein Bois de Boulogne où il peut rencontrer Caran d'Ache à bicyclette et Forain en automobile. Pour le



CROQUIS

moment, Hermann Paul est en Russie, d'où il nous rapportera, nous en sommes certains, de pittoresques études.

* *

Son *Album* sera certainement un des plus curieux de notre collection si recherchée aujourd'hui.

Non seulement on y trouve ses « Choses des Rues » si pittoresques, ses croquis enlevés de verve, ses coins de Salons Parisiens, mais nombre de ces Pages seront une révélation pour le public qui n'a pas été mis à même de goûter ses qualités de peintre qui sont de premier ordre.

N'est-elle pas jolie de ton sa Procession? N'est-on pas transporté, bien loin, dans un tout petit village qui s'est mis en frais pour la Fête-Dieu? Ce n'est pas irrévérencieux, quoique drôle.

Sur la Jetée est un pastel d'une grande fraîcheur.

Comme croquis de la Rue : *Le Rendez-vous* qui nous montre une petite modiste regardant au loin s'IL n'arrive pas!... Peut-on faire attendre un aussi ravissant trottin!

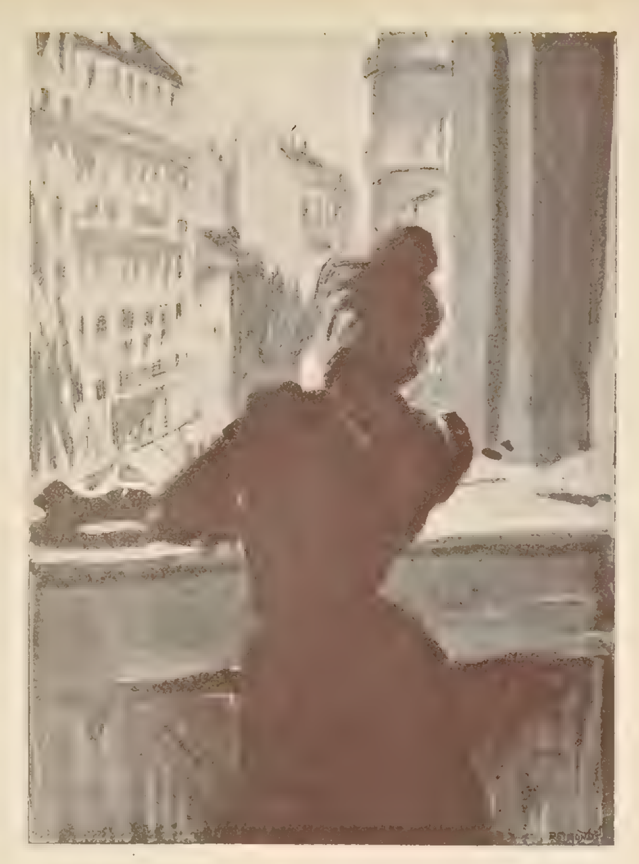
Mademoiselle va au cours, de facture amusante, gai de couleurs.

Il faudrait également citer *La Douloureuse* et *Le Flirt* qui est un véritable tableau de chevalet.

Les Pages en noir, d'une belle venue, qui sont *Le Déjeuner après l'enterrement* et le *Trimardeur*.

Tout cela est de l'Hermann Paul de derrière les fagots et nous sommes heureux que *L'Album* en profite.

LUCIEN PUECH.



DANS L'ATTENTE

LA RENTRÉE EN VILLE (Croquis)



LE FLIRT



A LA CAMPAGNE

Hommes d'Affaires



— Quand on gagne autant d'argent que nous, c'est très difficile d'être honnêtes!

Repeuplons!



Comment, vous n'avez que deux enfants!.... Moi j'en ai cinq, trois au collège et deux à l'étranger



Le jour de la Fete Dieu.

LA PI





ÉTUDE



ÉTUDE

LES RIEURS



APRÈS L'ENTERREMENT



— Il ne vient pas, et moi qui ai retenu un fiacre à l'heure!

MADEMOISELLE VA AU COURS

LA DOULOUREUSE

Villégiature



— Ce qu'il y a d'admirable dans la nature, monsieur, c'est les sentiments qu'elle nous inspire....



LE TRIMARDEUR

FAUST (Acte V). — Les Anges

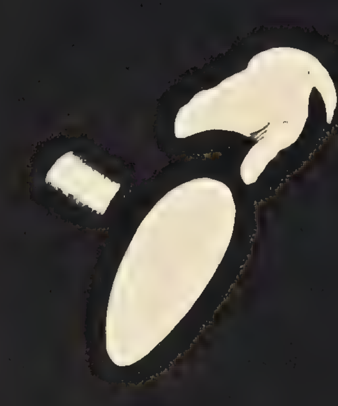


Le Pompier. — S'ils sont comme ça au Paradis, j'aime mieux aller en Enfer!



GRÜN .J.









LE CAUCHEMAR D'UN BOURGEOIS DE MONTMARTRE !

J. Grün intime



J. GRÜN.

Il y a quelques années à peine, quand une pimpante affiche décorait les palissades d'une maison en construction, attirant l'œil et le réjouissant, on pouvait dire sans crainte de se tromper : « Tiens ! *un Chéret !* »

Aujourd'hui, quand apparaît sur les mêmes palissades une jolie petite femme, très en chair, très en tout, ayant derrière elle, pour lui servir de repoussoir, un sergent de ville, on peut s'écrier également : « Tiens ! *un Grün !*

Il est à la mode, les commerçants se l'arrachent et ils ont raison, car il est impossible de passer devant ces affiches sans les voir, tant elles sont chaudes de tons.

Ce peintre procède, en effet, par taches. D'autres sont impressionnistes, pointillistes,... lui est tachiste !

Il tire de ses taches rouges, jaunes et noires, des effets merveilleux. Il joue de ces couleurs en virtuose, en enveloppe ses femmes de si éclatante façon que sous leurs charmes les palissades disparaissent. On ne voit que l'affiche. Le but n'est-il pas atteint ?

Ce peintre.... ai-je dit de Grün.... et de plus !..... répondrait un Marseillais.

Il est en effet une trinité.

Dessinateur, peintre de nature morte et affichiste !

Dessinateur, il a mis du premier coup dans le mille avec un dessin paru dans *Le Courrier Français* et dont nous nous contenterons de donner la légende : « *C't' épatant, je te croyais Juif !* »

— Je faisais, nous dit-il, de la peinture... et une gueule la veille du terme!

L'idée lui arriva donc, pour gagner un peu d'argent et payer son propriétaire, d'égayer la nudité des murailles par de prestigieux déshabillés.

Le succès arriva comme par enchantement. Lors, il aggrandit sa demeure, démolit des cloisons. La veine s'accentuant, un mouvement insolite anima la rue d'Orsel.

— Où courent ces gens pressés, se demandait-on?

Ces gens pressés n'étaient autres que les clients de Grün venant pour des commandes.

Et l'atelier de prendre des proportions gigantesques!

Quand il n'y eut plus rien à changer, quand il fut tout à fait à son aise, Grün déménagea.

Il quittait Montmartre, en pleine popularité, au moment où il pouvait se faire élire, au premier tour, comme député de l'arrondissement! Nous le retrouvons boulevard Berthier.

Il n'y a pas loin de la rue d'Orsel au boulevard Berthier et cependant quel chemin parcouru par Grün!

Il habite la colonie des peintres arrivés, le boulevard bordé de ravissants petits hôtels avec grand atelier.

Ces voisins ont nom Roll, Boldini, Carrier-Belleuse, Billotte, Rochegrosse, Chayron, le portraitiste des jolies femmes.

Sa porte est ornée de boutons de sonnettes électriques de tous les calibres. Il y a le service des modèles, le service intérieur, des tas de services. Il n'y manque que le bouton des services qu'il rend aux camarades.

Malgré cela, vous pouvez appuyer indéfiniment et successivement sur tous ces boutons, la porte s'ouvre, mais.... monsieur Grün



CROQUIS.

Son apparition fut un succès de fou rire : La lithographie qu'il en fit tirer s'enleva par milliers d'exemplaires et nous pourrions ajouter qu'un Grand-Duc ne vient jamais à Paris sans en commander plusieurs caisses.... mais.... entre nous, n'est-ce-pas?... évitons un incident diplomatique et ne nous brouillons pas avec la Russie!

Peintre de nature morte ou mieux de cuivres, J. Grün a obtenu au Salon de 1895 une mention et, deux ans après, une troisième médaille. Nous serions très étonnés qu'une première récompense ne lui fût pas décernée dans quelques jours pour sa dernière toile très remarquée à la Société des Artistes Français.

Quant à l'affichiste, sa renommée grandit à chaque nouvelle réclame dont il orne nos murs.... La trinité Grün défie toute concurrence!

Enfant, ses parents voulaient en faire un dentiste... parce qu'il était menteur comme un arracheur de dents!

Ce défaut disparaissant avec l'âge, il n'y avait plus aucune raison de le mettre en contact avec les molaires, aussi lui permit-on de s'adonner à la décoration.

M. Jaluzot ne se doute certainement pas que maints ornements de ses grands magasins ont été faits de la main de Grün.

Trouvant qu'à la longue les tête-à-tête avec les plafonds devenaient monotones, le jeune rapin loua un atelier à Montmartre et, possédant un atelier, ne pouvait décemment employer son temps qu'à peindre.



CROQUIS.

n'y est jamais.... si vous n'avez pas soin au préalable de l'informer de votre visite.

Les demoiselles du téléphone de son réseau ne font que lui crier « Allô! Allô! » toute la journée. Une voix vous demande alors qui vous êtes, une autre voix ce que vous désirez, une troisième vous prie d'attendre.... Enfin l'Allô! Allô! du Maître se fait entendre.

Pour ses affiches, il faut prendre date, même en y mettant le prix; mais les commerçants ne détestent pas venir plusieurs fois en son atelier, car leur peintre est toujours d'humeur joyeuse et sa conversation n'est jamais banale.

Très gavroche, en l'intimité, la trinité Grün.

Aimé de ses modèles, il adore se faire raconter leurs petites histoires, ainsi connaît-il nombre d'anecdotes.

Une, entre autres, assez typique.

Il avait demandé à l'un de ses modèles, la môme sucre d'orge, représentée dans *L'Album* couchée sur un divan, de lui amener un petit gosse pour un nu dont il avait besoin.

A peine est-il déshabillé que voilà mon gosse donnant des coups de pieds dans les chevalets, pan! dans les tableaux, pan! dans tout ce qui se trouve à sa portée.

Grün sonne sa bonne qui sert à l'enfant une immense tartine de confitures. Deux minutes après il avait de la groseille plein les joues, plein le corps, il en était peint!

Pour essayer de le faire tenir tranquille, on lui apporte alors un tambour. Immédiatement, il saute dedans à pieds joints, mais la peau d'âne très élastique l'envoie bondir à un mètre sur le derrière!

— Mais qu'est-ce que c'est que ce gosse-là, s'écrie Grün.

Alors la môme sucre d'orge de répondre tranquillement : « — Ce gosse-là?... eh bien! c'est le gosse au bonhomme qui a fait le coup de la rue Lemercier...., vous savez bien,.... l'assassinat!.... »

Lorsque Grün a quelques loisirs, il fait de la peinture, il polit ses cuivres amoureusement, les soucis qui l'assiégeaient à Montmartre ayant disparu à l'horizon.



ÉTUDE.

Ces dessins de *L'Album* seront probablement les derniers qu'il fera, n'ayant plus le temps matériel de s'y adonner. Nous sommes heureux qu'il n'ait pris cette détermination qu'après avoir terminé cet *Album* des plus amusants et qui contient de tout un peu. Des sergents de ville, il en a mis une collection dans sa double page que nous aurions pu intituler *Le passage à tabac* et qu'il a oublié de dédier à M. Lépine. Des jolies femmes?... *Dora* va vous répondre : présente!

Les pages plaisantes? Elles abondent. *C'est pas de la blague, c'est pas du faux* est bien du Grün qui s'amuse, de même *Qu'il y a des seins et dessins!* sans compter le petit modèle qui s'écrie : *Ça y est, vous avez tout vu?.. alors je me rhabille!*

Et *L'Album* s'ouvre par un souriant M. Loubet qui a l'air de dire : « N'est-ce pas que je suis très ressemblant? Il a bien du talent, ce Grün! »

Nous sommes absolument de son avis.

Lucien Puech.

On demande un modèle...



Le Peintre. — C'est pas de la blague.... C'est pas du faux.

Pastel

Dora.

Franchise



ELLE. — Moi, ce que je préfère toucher, c'est ton argent.

Comparaison



— Sois convenable,... ne le retourne pas!



— Circulez!.... Circulez ....



LE MASSACRE DES INNOCENTS.



— Par ici, madame, la salle des Pas-Perdus!



— Tu te mets du coton rose dans les oreilles?
— Oui, je trouve cela plus habillé.



UN PEU DE TOUT.



....AU HASARD DU PINCEAU

Simple réflexion

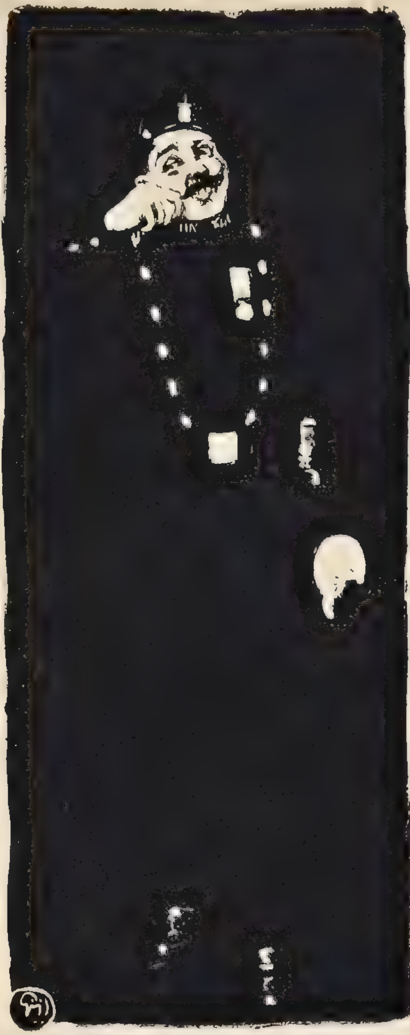


— Il y a des seins et dessins!

Au Repos.

Grün

UN DE MES MODÈLES. — Pose même les lapins!


TRIPTYPE GRAND DEUIL POUR INTÉRIEUR DE VEUVE.



OMBRES CHINOISES. — PARIS QUI GROUILLE.



— Ça y est... vous avez tout vu?.. alors je me rhabille!




Paul Balluriau



Paul Balluriau intime



CROQUIS

Paul Balluriau est un mécanicien qui a mal tourné...., il est devenu dessinateur!

A vingt ans, connaissant à merveille les rouages des machines, mais ignorant tout du mécanisme de la vie, il quittait le Creusot pour venir à Paris avec le secret désir de s'adonner au dessin dès que ses ressources le lui permettraient.

Très grand, pouvant grandir encore, sa brave maman lui avait fait confectionner, en femme prévoyante, un costume très ample dont les manches dépassaient ses mains de plusieurs centimètres.

C'est ainsi qu'il arriva dans la capitale et qu'il se présenta à son oncle et à sa tante qui le prenaient sous leur protection : « Il est très bien ton petit complet, lui dirent-ils, mais il manque du chic parisien. Enfin, cela viendra plus tard. »

On se mit tout d'abord en quête d'une chambre pour le neveu. Très rigoristes, l'oncle et la tante désiraient l'installer en un petit hôtel des plus convenables de leur connaissance, mais dans lequel les locataires, triés sur le volet, étaient peu nombreux. Il fallait une vacance pour y être admis!

On donna donc un numéro d'ordre à mon mécanicien en le priant d'attendre. Il attendit dans un hôtel voisin tenu par un ménage d'Auvergnats, pas du tout regardant, lui, sur le choix de sa clientèle, ce que l'oncle et la tante ignoraient.

Il remarqua tout d'abord que sa chambre avait un trou à la place de serrure et, comme il en fit la remarque : « Cha n'a aucune importanche, lui répondit la mère auvergnate, c'hest tranquille ichi. »

Peu rassuré toutefois, il eut soin, avant de s'endormir, de caler la porte avec sa malle. De cette façon, pensa-t-il, j'entendrai si l'on entre; aussi quelle ne fut pas sa stupéfaction en ouvrant les yeux, le lendemain matin, d'apercevoir sa malle ouverte et, assises autour, trois jeunes personnes en camisole et en cheveux en train de manger la provision de chocolat enfermée soigneusement par la maman!

Devant son effarement, les trois jeunes personnes ne purent s'empêcher de rire tout en prenant la poudre d'escampette.

Mise au courant de l'aventure : « Cha n'est pas des mauvaises filles, dit la mère auvergnate, elles chamuchent! » Toutefois elle monta leur faire une scène pour la dignité de la maison!

Drôle de ville tout de même, se répétait notre mécanicien, où les portes n'ont pas de serrures et où des femmes inconnues viennent manger votre chocolat. Balluriau n'était pas à la fin de ses étonnements.

Voulant donner un remplaçant parisien à son complet trop grand du Creusot, notre mécanicien s'en fut chez un tailleur et, ne connaissant rien de la mode, arrêta son choix sur un pantalon bleu barbeau à « pieds d'éléphant ». Bien qu'heureux de voir partir ce

gorge et l'aurait étranglé, peut-être, sans la venue des gardes municipaux qui l'expulsent sans autre forme de procès.

Telle fut l'entrée de Balluriau dans la vie parisienne. Si nous avons conté ces anecdotes, c'est pour montrer quel grand enfant naïf il était et combien est extraordinaire la transformation qui s'est opérée en lui.

***

Il est extraordinaire, en effet, ce Balluriau qui, sans aucunes leçons, sans professeur, est arrivé en peu de temps à se créer la place qu'il occupe parmi nos dessinateurs à la mode.

Extraordinaire, ce mécanicien habitué à manipuler de grosses pièces d'acier, qui parvient à croquer de façon exquise de petites femmes Louis XV !

Son premier et seul maître a été un livre d'anatomie où il a appris à connaître de quelle façon nous sommes fabriqués. Puis, il a pris modèle, car sa vraie force est que jamais il n'a dessiné de « chic ».

Ses modèles, il les choisit dans la rue, au petit bonheur. Aperçoit-il un gentil trottin et devine-t-il, sous la robe, un joli corps? Poliment, il accoste le trottin et lui demande s'il veut lui accorder une ou plusieurs séances de pose. Ça prend ou ça ne prend pas.

Il lui est arrivé un soir d'adresser semblable demande à une jeune femme qu'il jugeait fort bien faite. Surprise tout d'abord, elle se mit à rire : « Mais, Monsieur, c'est que je suis une commerçante du quartier! Néanmoins, si je ne pose pas, je connais dans ma maison une jeune personne qui pourra vous rendre ce service avantageusement en mon lieu et place.... » Et la jeune personne arrivait le lendemain chez Paul Balluriau.

***

Un autre jour, discutant en un café du boulevard Saint-Marcel avec quelques amis, il leur contait ses difficultés pour trouver un modèle et ses recherches.

« Des modèles ?... mais il en pleut, lui répondit-on.

— Je le sais fichtre bien, s'écria-t-il, mais de ceux-là je ne veux à aucun prix.

« Tous les jours il s'en présente à mon atelier, mais comme je flaire de suite le modèle de profession, je prie la femme de se déshabiller, puis de prendre une pose quelconque.... et ça ne rate jamais !

« Immédiatement, elle me donne le mouvement de la « *Cruche cassée* » ou un autre aussi connu. Je suis fixé, rien à faire.

« Il faudrait pour dessiner quelque chose avec ces modèles de profession les saisir comme on saisit un instantané. Remettent-elles leurs bottines après la pose, elles le font de la façon la plus naturelle du monde. Les arrêtez-vous à cette minute en leur disant : Ne bougez plus, il y a un amusant croquis à prendre; aussitôt, tout change, elles arrondissent les bras, tendent la jambe.... posent en un mot. Ce qui était naturel a complètement disparu.



CROQUIS

« rossignol » de son magasin, le marchand hasarda timidement toutefois que les « pieds d'éléphant » ne se portaient plus, qu'il valait mieux prendre autre chose... mais le bleu barbeau avait hypnotisé Balluriau qui acheta en outre un veston collant. Il ne lui manquait plus qu'une cravate. Une lavallière rouge vif attira ses regards en un magasin. Il en devint propriétaire. Il était complet !

Or, un soir, attifé de la sorte, il eut la malheureuse idée de vouloir se rendre au bal Bullier.

Dès son entrée, son pantalon à « pieds d'éléphant », que se permettaient seuls alors les individus d'une espèce spéciale des boulevards extérieurs, attira l'attention de tous : « Tiens, dit un étudiant, passant près de lui, v'là Alphonse! » Naturellement, notre mécanicien n'y prit pas garde et pour cause, ignorant cette appellation. Le mot cependant eut du succès. A chaque instant on s'écriait : « Bonjour Alphonse !... Ça va bien, Alphonse? »

C'est étonnant, se disait Balluriau, ce qu'il y a des gens qui se nomment Alphonse ici.

Au bout de quelques instants, il remarqua cependant qu'on le regardait drôlement et qu'on l'évitait. Il éprouva, de ce fait, une certaine gêne qu'il ne pouvait s'expliquer, et il prit la résolution de s'en aller. A peine avait-il monté les premières marches de l'escalier de sortie, qu'il recevait sur la nuque la moitié d'une orange, il se retourne... et reçoit l'autre moitié en pleine figure. Mais il a vu le geste de l'étudiant auteur de l'envoi; d'un bond il saute dessus, le saisit à la



CROQUIS



CROQUIS

« Non, ce qu'il me faut à moi, c'est un modèle tout neuf, qui sera gauche peut-être, mais me donnera les mouvements que je désire sans aucune préciosité. »

Emporté par son sujet, Balluriau ne s'apercevait pas qu'à la table, derrière lui, se trouvaient une dame et un monsieur paraissant s'intéresser beaucoup à ce qu'il disait, la dame surtout.

Or, jugez de son étonnement quand, le lendemain matin, il vit entrer chez lui une dame très timide et, comme Balluriau lui demandait le motif de sa visite : « Mon Dieu, monsieur, je vous avouerai franchement que j'ai écouté hier, au café, la conversation que vous avez eue avec des amis au sujet de vos modèles, et.... et je me présente à vous, heureuse si vous voulez bien m'accepter. C'est la première fois que j'entre dans un atelier; mais, comme nous ne sommes pas riches, j'ai pensé que ce serait autant de gagné. »

La dame était très bien, Balluriau fut enchanté : « Voulez-vous, madame, que nous commencions de suite, puisque vous êtes là?

— Comme vous voudrez.

— Donnez-vous donc la peine, je vous prie, de vous déshabiller.

— Comment! me déshabiller?...

— Mais oui, madame. Je prends plusieurs croquis avec le même modèle, croquis habillés et croquis nus.

— Me mettre nue! Mais jamais, monsieur, je ne me suis mise nue devant personne!... Je n'avais pas compris, je ne pourrai jamais!

— Devant un peintre, madame, cela n'a aucune importance. Je comprends cependant que la première fois.... Eh bien, posez habillée d'abord, nous verrons après, dans quelques jours. »

La séance terminée.... : « Vous voyez, madame, que ça n'est pas bien terrible. Vous auriez été dans le costume d'Ève que les choses se seraient passées de même.

— Je commence, en effet, à avoir plus confiance. »

A la fin de la deuxième séance, on posait le décolletage; à la fin de la troisième, on posait le nu.

* * *

Balluriau n'habite ni Montmartre, ni Montparnasse, comme la plupart de ses confrères, mais boulevard Saint-Marcel, où il possède un vaste atelier qu'il ne quitte guère, n'étant pas du tout mondain.

Sa grande distraction est de se rendre chez Aggacio, le maître d'armes, qui le tient en grande estime, car c'est un épéiste de première force et très dangereux. Taillé en hercule, grand de taille, les épaules larges, la moustache conquérante, il a les allures d'un d'Artagnan. Cependant, malgré sa voix de croquemitaine, il n'effraierait pas un nouveau-né, tellement il est brave, comme on dit à Marseille, « avé l'assent! »

* * *

Son « Album », d'un ensemble parfait, est peut-être la plus jolie chose qu'il ait donnée. L'*Ile fortunée*, véritable tableau de chevalet, vaut à elle seule le prix de ce recueil. Quant aux autres pages... *Le Baiser* n'est-il pas d'une belle venue?

Le *Pardon breton*, une aquarelle très enveloppante et jolie de tons.

Citerais-je encore ses *Paysans revenant des champs*, de puissante facture; le *Duel de femmes*, charmante fantaisie pleine d'amusants détails; *A l'atelier*, prétexte à une étude de nu; *A Romainville; l'Age d'or*, sans compter les nombreux croquis qui vraiment étonnent, quand on songe qu'à vingt ans Balluriau savait à peine tenir un crayon.

LUCIEN PUECH.



CROQUIS

Féminisme



LE PARDON BRETON



LA TACHE ACCOMPLIE

A l'Atelier



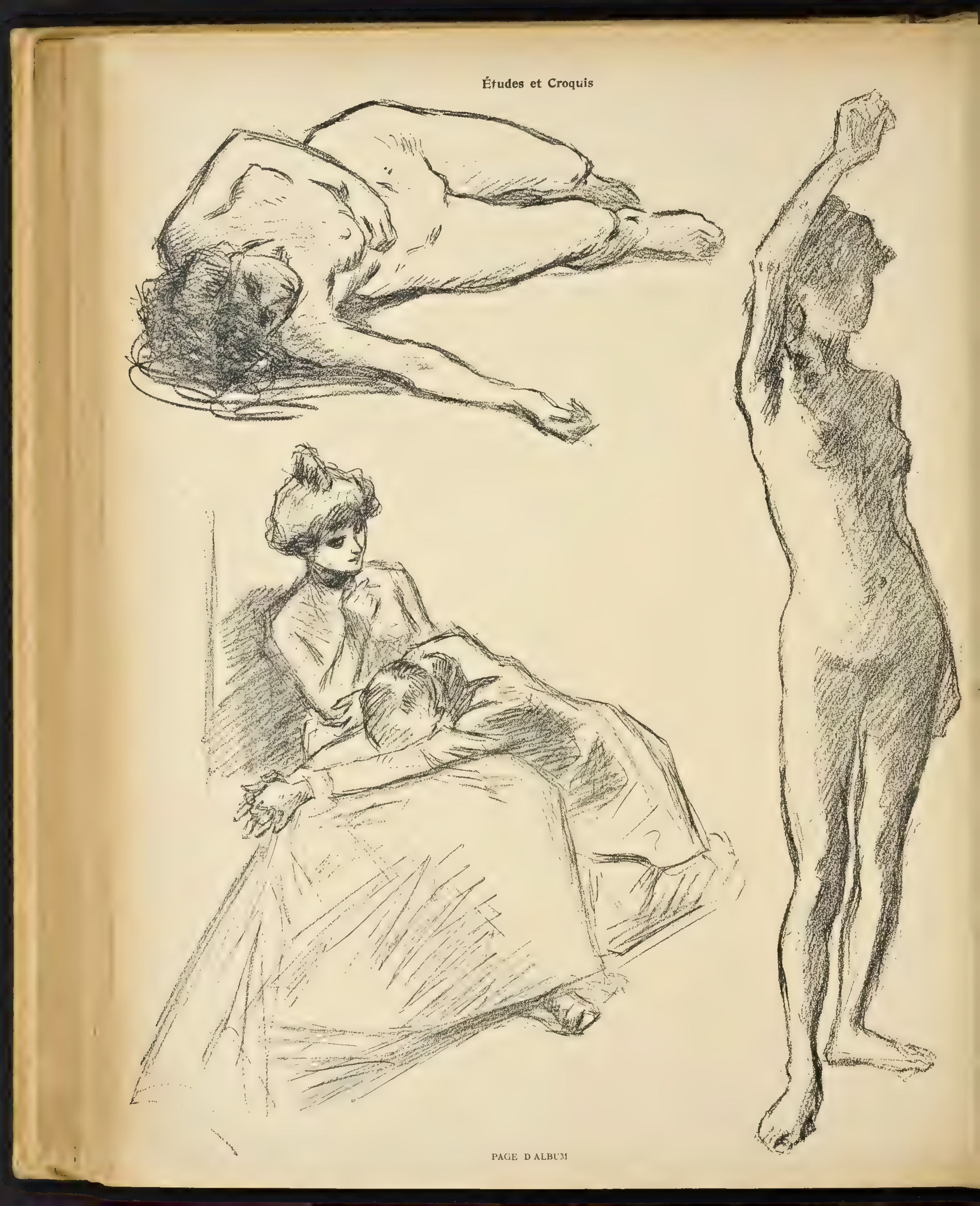
— Voyons Juliette ..... lève la tête....

— Mande pardon, m'sieu, mais c'est le dénommé Mayou, dit la « pelote », qui m'a octroyé une puce



L'ILE





PAGE D'ALBUM



PAGE D'ALBUM



A ROMAINVILLE

LA FLUTE DE PAN

Villegiatures populaires

Bords de la Marne au moulin de Charentonneau, un beau Dimanche



L'EXAMEN DE CONSCIENCE



LE BAISER



Willette





« C'est Abadie qui a fait le Sacré Cœur
Mais c'est Dieu qui a fait ça... »

A WILLETTE INTIME

Quand il avait loué un logement, feu Laplace, le véritable inventeur du cabaret artistique disait au concierge : « Voici cent sous pour ne jamais me dire bonjour ; si on vous demande des renseignements sur moi, vous direz que je suis un PD et un voleur... Quant à mes lettres, vous vous en torcherez... la figure. »

Ce Montmartrois de Lyon se calomniait par misanthropie ou horreur de l'interview.

Bien qu'admirant cette fantaisie, je ne puis imiter ce dédain superbe de l'opinion publique et je fais simplement ce qui m'a été demandé si gracieusement par l'éditeur de cette mirifique publication.

Je ne suis ni avarié ni neurasthénique, mais je suis Champenois, étant né Châlons-sur-Marne

rue du Grenier à sel.

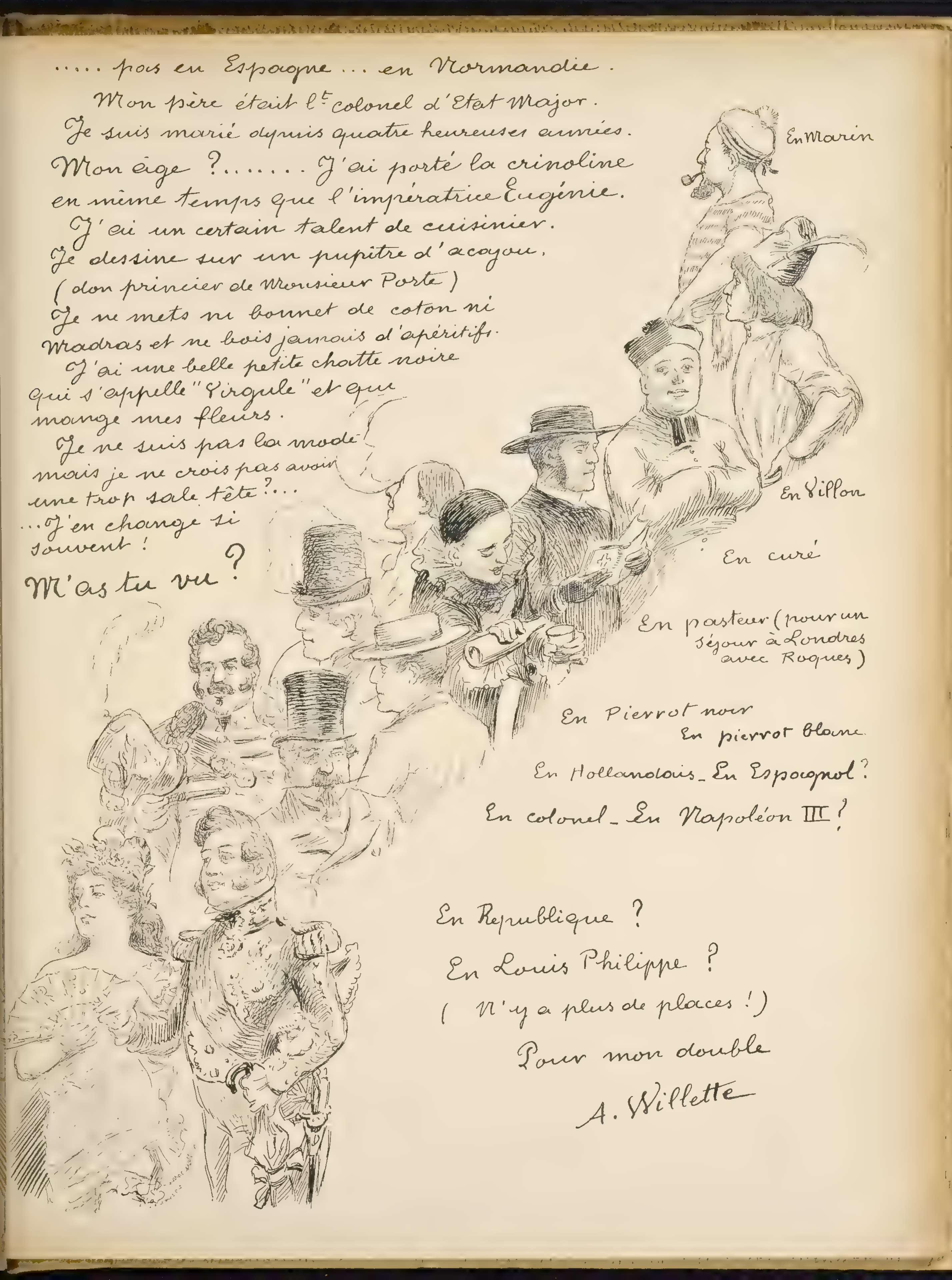
Venu à Paris avec mes parents, j'ai habité successivement
Rue Richelieu
avenue Marbeuf
rue Saint Dominique
rue de Grenelle : à cette époque, étant parvenu à l'âge de raison, (à ce qu'il paraîtrait, j'ai été fou jusqu'à 7 ans) je me suis laissé mettre à la pension BONIFACE 18 rue de Condé, une pension très bien, du bon vieux temps, où on fouettait encore à tours de bras et à cul nu.

Puis après avoir tiré mes huit ans de bahut à Dijon, je suis entré (avec un grand succès grâce à ma tunique) à l'Ecole Nationale des Beaux Arts à l'atelier de Cabanel qui m'a fait poser, en duc d'Anjou, pour sa décoration au Panthéon.

J'ai habité, à cette époque, avenue de Villars,
rue St Placide (Saint Placide et non sainte Placide comme on dit généralement bien à tort) — rue de Vaugirard où je fis de la décoration avec un peintre Russe de talent Jean d'Alheim le père de mon ami Pierre d'Alheim l'auteur de "La Passion de François Villon" un livre que je sais par cœur.

J'ai ensuite demeuré rue Toullier
Place St Jacques,
77 rue Denfert Rochereau de là
et enfin à Montmartre où je retrouvais mon ami Pierrot et où je fus fait prisonnier par le plus redoutable des brigands... Rodolphe S*** dit l'ÂNE ROUGE qui me fit décorer sa caverne pour ma rançon.

J'habitais alors rue Véron une maison décorée en céramique par le céramiste feu Parvillé, ensuite
Place du Delta, rue Rochechouart
à St Nicolas près Granville
à l'Isle Adam
rue du Delta
rue St Eleuthère et actuellement rue Caulaincourt... ah ! j'oubliais mon château... non, Madame,



.... pas en Espagne ... en Normandie.
Mon père était Lt colonel d'Etat Major.
Je suis marié depuis quatre heureuses années.
Mon âge ?...... J'ai porté la crinoline
en même temps que l'impératrice Eugénie.
J'ai un certain talent de cuisinier.
Je dessine sur un pupitre d'acajou.
(don princier de Monsieur Porte)
Je ne mets ni bonnet de coton ni
madras et ne bois jamais d'apéritifs.
J'ai une belle petite chatte noire
qui s'appelle "Virgule" et qui
mange mes fleurs.
Je ne suis pas la mode
mais je ne crois pas avoir
une trop sale tête ?...
...J'en change si
souvent !
M'as tu vu ?
En Marin
En Villon
En curé
En pasteur (pour un séjour à Londres avec Roques)
En Pierrot noir
En pierrot blanc
En Hollandais_ En Espagnol ?
En colonel_ En Napoléon III ?
En République ?
En Louis Philippe ?
(N'y a plus de places !)
Pour mon double
A. Willette

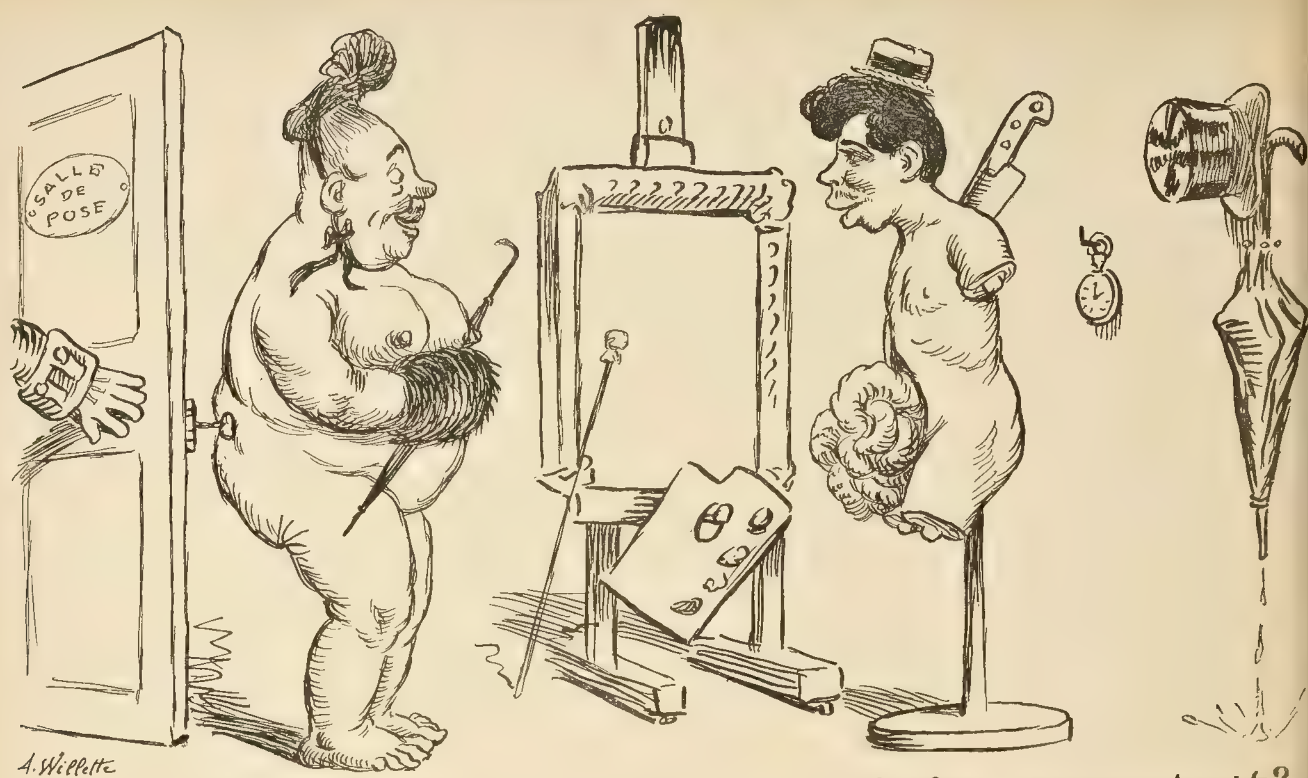


DES GOUTS ET DES COULEURS IL NE FAUT PAS DISCUTER



La soif.

Parodie d'un dessin d'Abel Faivre



« .... ah mon Dieu! comment allez vous pouvoir faire mon portrait? »

ENFIN SEUL! — Parodie d'un dessin d'Hermann Paul.

La Politique!

Parcequ'ils avaient les mains blanches...

.....Parcequ'ils avaient les mains noires.

Projet d'Éventail




vento ?
ere ?
iere ?
l .
A. Willette.


La cible féline.

(panneau décoratif)



PORTRAIT



Marianne : „ Heureusement que les arts me font honneur.



L'hydre moderne.

Pierrot et le Banquier

Variations sur "l'age d'or



Pierrot et le banquier

Variations sur "l'Age d'or"

Mon nom est Pierrot
Je suis poëte, musicien, peintre;
mais je suis pauvre.
Si vous ne me prêtez,
ô puissant banquier,
deux ou trois millions,
sur la garantie de mes œuvres:
je n'ai plus qu'à mourir!





..."Garantie insuffisante!...
vas, dans la Lune, ô Pierrot,
chercher ce fantastique banquier!



Dans ce coffrefort
acheté à la vente Humbert
mettons Minet



Puissant banquier, je viens
d'hériter de 200 millions; mais
j'ai perdu la clé du coffrefort.
Je vous le donne en garantie
d'un prêt de trois millions...







A. Willette

......Marché conclu



Le Sceptre.





Lucien Métivet
LM



Lucien Métivet intime



ÉTUDE

Au lieu et place où nous avons l'habitude de mettre le portrait-charge du dessinateur par lui-même, Lucien Métivet a préféré apposer une étude d'ange fort réussie d'ailleurs.

A-t-il voulu, par là, nous faire savoir qu'il est doué d'un délicieux caractère; que son âme a le calme d'une nuit d'été; qu'il est le modèle des époux?

Pour ma part j'en suis persuadé et n'hésite pas à écrire : « Lucien Métivet est un ange ».

Bon bourgeois, il occupe bourgeoisement un coquet appartement du boulevard de Clichy et passe ses journées en un grand atelier à faire des dessins fort spirituels pour les journaux illustrés et de sérieux tableaux très remarqués annuellement au Salon.

Son casier judiciaire est vierge de condamnation, sa boutonnière vierge de distinctions honorifiques, enfin il est soldat territorial de 5e classe.

Au physique, par exemple, il ne ressemble pas du tout à son étude. Il est blond, porte les cheveux longs et toute sa barbe.

C'est un ange à poils!

Quand il était petit, tout petit, Lucien Métivet voulait être Pape : on lui fit comprendre qu'avant tout, pour être Pape, il faut être très vieux; alors il abandonna négligemment la Tiare et déclara qu'il serait cocher de fiacre!... pour aller toujours en voiture!

Inutile d'ajouter qu'en grandissant ses idées changèrent et qu'il comprit qu'entre la situation de Pape et celle de cocher de fiacre il y avait place pour une foule d'autres situations.

Il hésitait entre les Belles-Lettres et la Peinture. Au lieu de tirer à pile ou face, ce qui eût été d'une frivolité excessive, il préfera se présenter, le même jour, à la deuxième partie de son baccalauréat et aux épreuves d'admission de l'École des Beaux-Arts.

Il fut reçu aux deux et son hésitation ne fit que croître.

Lors il fredonna longtemps le refrain d'opérette : « Mettez-les dans la balance... »

La Peinture pesa plus lourd dans son esprit que les Belles-Lettres, car,



ÉTUDE

après avoir dessiné la bosse à l'atelier Julian, il entra chez Cormon. *Alea jacta est!...* le voilà peintre.

L'atelier Cormon était alors en pleine forme, si je puis m'exprimer ainsi. Anquetin y brossait déjà des études superbes, et, dans un autre genre, Toulouse-Lautrec y faisait montre d'un grand talent très particulier.

Lucien Métivet travailla fort sérieusement, désirant, avant de se lancer, connaître à fond son métier.

Enfin, en 1889, il débutait au Salon avec un tableau de cinq mètres de haut et au *Journal Amusant* avec des dessins de cinq centimètres.

La peinture et le dessin humoristique tout à la fois? Eh, mon Dieu, oui! Le peintre faisait grand et sérieux, quand le littérateur lui dit : « Pourquoi, afin de te délasser, ne pas croquer de jolis minois, ne pas illustrer de spirituelles ballades et prouver aussi que tu as des Lettres ».

Le peintre écouta le littérateur et ils se mirent à collaborer pour la plus grande joie du public.

Le peintre a envoyé aux Salons, entre autres tableaux, *La gloire triste*, une *Théroigne de Méricourt*. L'an dernier, *Retour de Cythère*, toile des plus curieuses et qui fut, par cela même, très discutée.

Avec son intime le littérateur, il collabore abondamment aux journaux illustrés les plus importants. Ses dessins sont d'une charmante fantaisie et les légendes en sont toujours des plus spirituelles.

C'est un chercheur qui trouve souvent des scènes abracadabrantes que l'on ne peut regarder sans rire et qui dilateraient la rate même de ceux qui n'en ont pas, dirait Coquelin cadet.

Vous souvenez-vous de ces fresques qui ornaient, à l'Exposition, la Maison du Rire?

Un sien ami, peintre de nature morte, appelait cela des « petites choses drôles ». Nous nous permettrons de ne pas être de cet avis. Ce défilé de tous les habitants de l'univers était tout simplement épique. Il n'y manquait que des couplets de Meilhac et Halevy et de la musique d'Offenbach!

Que pimpante en était la tonalité, car Lucien Métivet possède une orchestration de couleurs étonnante!

Ces fresques prouvent également que ce dessinateur est un décorateur de premier ordre.

***

Lorsque Métivet a fini de peindre et a terminé ses dessins humoristiques... il fait comme le bon Dieu, il se repose?... Comme vous le connaissez mal. Il illustre des œuvres d'auteurs célèbres. Son bagage est considérable, des kilos de papier! Une cinquantaine de volumes, au moins, signés Victor Hugo (*Napoléon le Petit*, pour l'édition nationale), Catulle Mendès, Maurice Leblanc, Donnay.

Il a parsemé de dessins des contes d'Arsène Alexandre, de Maurice Chassang et même illustré *Les Cinq sous de Lavarède*.

Mettons encore à l'actif de ce prodigue *La Belle au bois dormant*, pièce d'ombres représentée avec grand succès aux Mathurins et pour laquelle Jane Vieu a écrit une musique délicieuse.

Quand le peintre et le dessinateur sont fatigués, ce qui arrive moins souvent que le terme, le littérateur entre alors en scène et écrit des légendes en vers parce que, nous dit-il — « Ça lui est plus commode pour faire des calembours! »

Paris sur la route, une amusante revue en collaboration avec Georges Docquois, représentée jadis à *La Roulotte*.

Enfin Mme Mily-Meyer, MM. Soulacroix et Frère promènent en ce moment, dans les villes d'eaux, le 6e *acte de Carmen*, fantaisie en vers sur la musique de Bizet, dont nous avons le plaisir de donner un fragment dans cet *Album* des



CROQUIS



CROQUIS

plus curieux, car il réunit en un numéro tous les genres, sans exception, de Lucien Métivet.

*
* *

Ce sont d'abord des études très poussées et faites en vues de tableaux qui prouvent le « métier » du dessinateur, d'exquises têtes de femmes qui lui donnent la permission de caricaturer le sexe pour lequel Adam a avalé une pomme, ce « qui est le fait d'une poire », dirait encore Coquelin cadet ; deux pages d'album où des nus se mêlent à des croquis ultra-fantaisistes.

Le peintre se montre avec une ravissante esquisse, jolie de tons : *Au plus vaillant la plus belle.*

Il nous a dévoilé son savoir, maintenant il nous amuse en travestissant les journaux de façon spirituelle, en leur prêtant des costumes de revue de fin d'année.

Tout en regardant ces dessins, nous pensions que Métivet ferait un merveilleux dessinateur pour opérettes et féeries, et voilà qu'il nous revient à l'esprit que son talent s'est déjà affirmé au théâtre.

Vous souvient-il d'*Isoline* de Catulle Mendès donnée à la Renaissance ? Morlet triomphait dans l'opérette où débutait la mignonne Aussourd à sa sortie du Conservatoire.

Victor Sylvestre, alors directeur, fit des folies pour *Isoline* et Lucien Métivet, auquel fut confié l'exécution des costumes, fit des chefs d'œuvre.

On lui doit encore les costumes des *Joyeuses commères de Paris* et ceux du *Docteur Blanc*.

Pourquoi s'est-il arrêté en si bon chemin ? Nous réserverait-il une surprise ? Il est l'homme à nous donner, un beau jour, une féerie dont il brosserait les décors, dessinerait les costumes et composerait le livret !

Mais continuons à feuilleter son « Album », sa *Page d'amour* ne vaut-elle pas qu'on s'y arrête longuement. Cette fresque d'Amants célèbres n'est-elle pas d'un haut comique commençant à *Daphnis et Chloé* pour finir à *Rigo !*

Le *Sonnet* n'a-t-il pas la valeur d'un long poème, la saveur d'une bonne fantaisie signée Alphonse Allais ?

Citons encore sa *Dame modern-style*, page remplie de détails vraiment drôles et *Le Coup de l'étrier*, très bouffe.

C'est en villégiature que Lucien Métivet a composé avec beaucoup de soin son Album.

Or, détail plaisant, savez-vous quelle villégiature a choisie ce dessinateur tranquille, cet homme calme, ce bourgeois paisible ? .... Arques-la-Bataille !

LUCIEN PUECH.



ÉTUDE

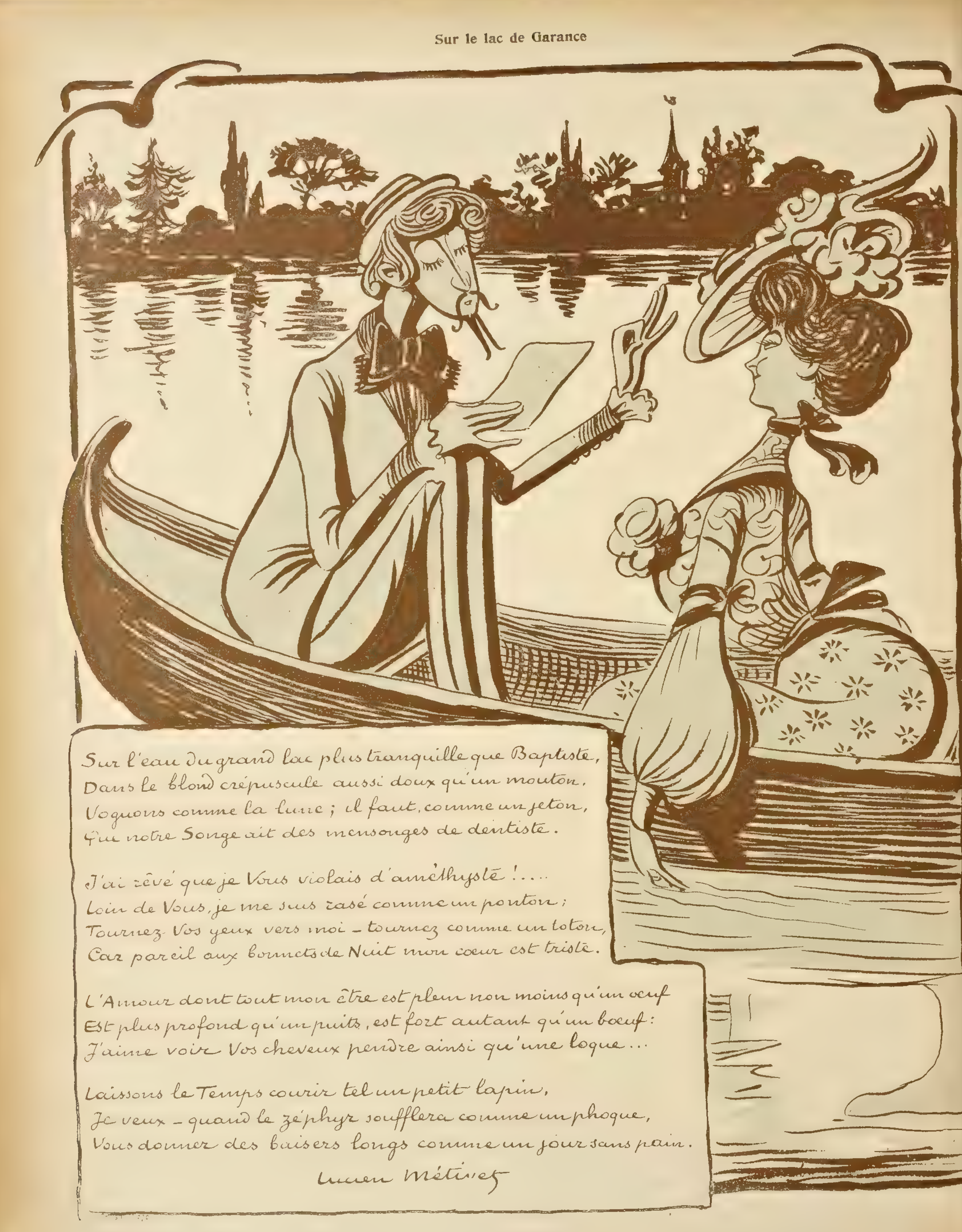


QUELQUES JOURNAUX PARISIENS



AU PLUS VAILLANT, LA PLUS BELLE

Sur le lac de Garance



SONNET

Galathée

— Avez-vous bientôt fini de me prendre pour une dame en glaise ?



FAUST ET MARGUERITE

ROMÉO

L.M.



ABÉLARD

MANON

DALILA

PELLEAS ET MELISANDE

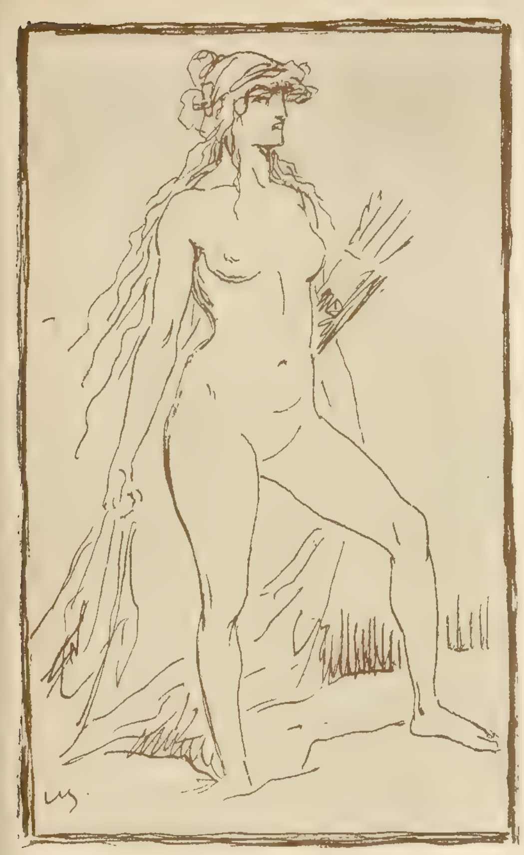
RIGO

AN

LDE



PAGE D'ALBUM





PAGE D'ALBUM

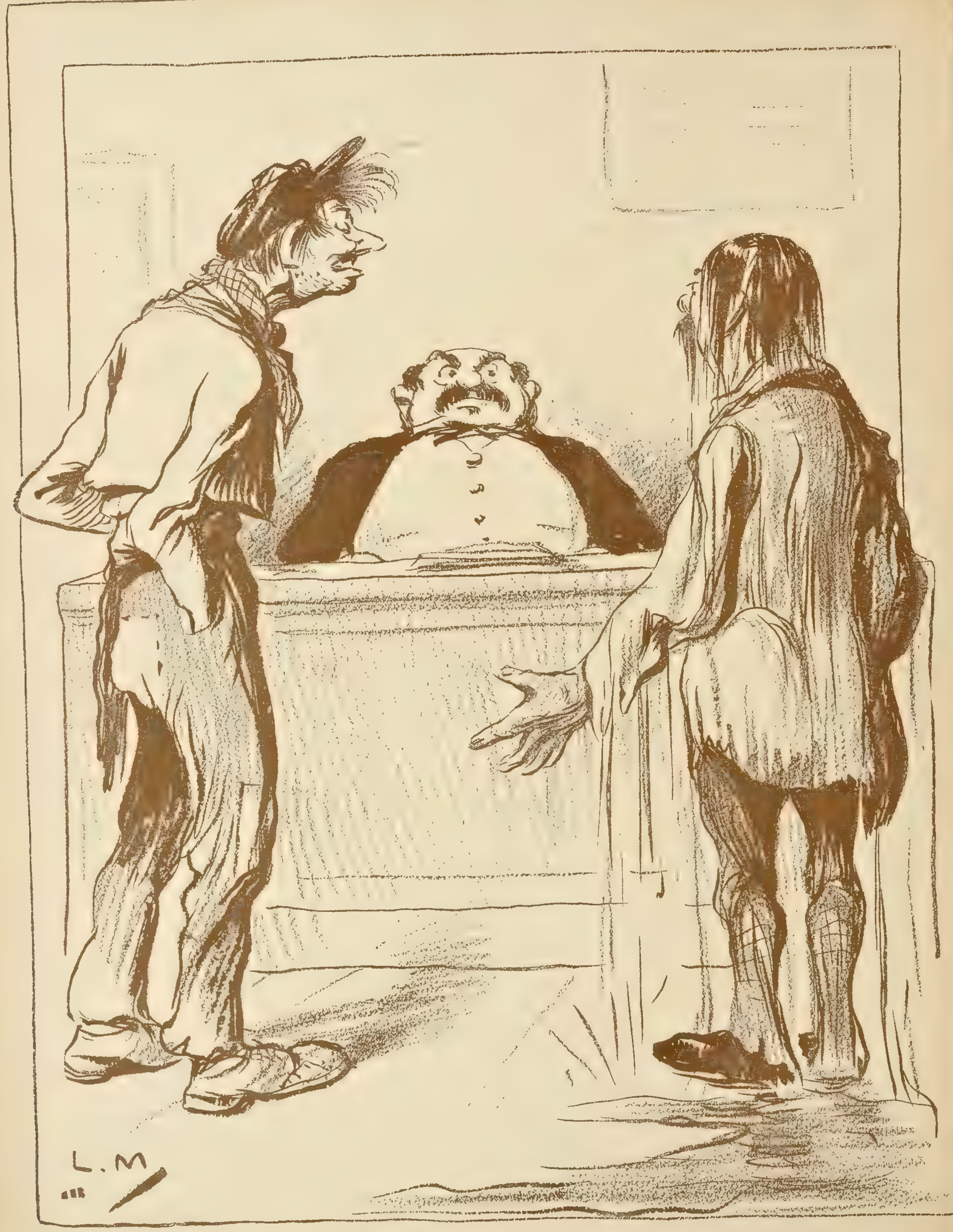


LA DAME MODERN-STYLE

Au Temps jadis

LE COUP DE L'ÉTRIER

Chez le Commissaire



— Il m'a fichu un pain et m'a fait boire un bouillon!
— Bouillon et pain! on t'nourrit et t'es pas content?

Colonisation



« POLICEZ-LES SANS CESSE ET LES REPOLICEZ »

Re-Carmen (6e *acte* de Carmen, *Scène* 2)



Carmen.
— Lorsque tu m'eus donné le coup de navaja...
José.
Hein! Croyez-vous comme c'est loin déjà!
Carmen.
On me porta d'abord à la morgue espagnole
José (*à part, d'une voix sifflante*).
Je ne suis qu'un sale assassin!
Carmen.
On fit venir un médecin,
Il m'ausculta...
José.
ah!
Escamillo.
ah!
Carmen (*pudique*).
Tâta mon sein.
Et me fit respirer une petite fiole

Carmen.
Au bout d'un peu de temps, j'ouvris les yeux.
José (*à Escamillo*).
Et quels yeux!
Escamillo (*blasé*).
oui, quels yeux.
José.
merveilleux!
Carmen.
Puis, me soulevant sur ma couche.
J'entr'ouvris la bouche...
José (*d'une voix émue*).
Oh! ta bouche!
Carmen.
Et regardant les gens d'un air surpris
Je poussai deux longs soupirs..., et je repris mes sens.
José (*avec éclat*).


L. M.

Forain



Demi-Mondaine



A quoi vois-tu ça... que j'ai été Bonne!



CROQUIS DE DANSEUSE

J.-L. Forain intime

Lorsque Fursy paraît sur les tréteaux de Tabarin, il a soin de faire toujours suivre l'annonce de son actualité de ces mots : « *Chanson Rosse* ».

Il nous semble que Forain pourrait à plus forte raison mettre comme sous-titre à ses « Doux Pays » : *Dessins Rosses.*

Il est en effet la rosserie même, soit qu'il s'attaque aux puissants du jour, ministres, députés, magistrats, banquiers juifs; soit qu'il mette en scène les vieux marcheurs fatigués, en conversation criminelle avec les filles osseuses de Madame Cardinal.

Évidemment, si dans cent et quelques années l'œuvre de Forain existe encore, ce que nous croyons, on la regardera non sans quelque étonnement et cependant il fait « vrai » et le monde qu'il dépeint existe... malheureusement.

Forain est non seulement un grand dessinateur, mais encore un grand philosophe. C'est pourquoi il occupe la première place parmi nos caricaturistes qui disent eux-mêmes, quand ils en parlent : « Oh, celui-là, c'est le Maître! »

Son « Temps » il l'a étudié et même disséqué de cruelle façon et, pour s'en rendre compte, facile est de le suivre dans les milieux qu'il a dépeints en commençant par les bourgeois qui ont toujours servi plus ou moins de tête de Turc aux dessinateurs.

En voulez-vous des exemples?

Il y a de la brouille dans le ménage. Madame, qui a dépassé la cinquantaine, agonise de sottises Monsieur cloué par la fâcheuse goutte, dans son fauteuil, et lui lance à la face comme suprême injure : « *Espèce de cocu! va!* »

Alors lui, de répondre tranquillement : « *Oh! plus maintenant!* »

Un brave bourgeois à son fils qui a été blessé en duel : « *Je l'aurais compris pour une femme mariée, mais te battre pour une fille! Je suis de l'avis de ta mère, c'est honteux!* »

Mais où Forain est inimitable, c'est quand il met en scène les filles de



CROQUIS

Madame Cardinal, maigres, efflanquées, l'air vicieux. Elles sont deux qui suivent de l'œil, dans les coulisses, un monsieur en habit et l'une de chuchoter à l'oreille de l'autre : « *... Rothschild !!...* »

Tout un rêve, cette légende-là !

Elle vient pour faire la chambre la brave maman, et doucement gronde Monsieur le comte qui s'est attardé auprès de la petite.

« *Ah ! Monsieur le comte, jusqu'à quelle heure avez-vous gâté notre Nini ? La voilà qui rate encore son Conservatoire !* »

Les légendes de Forain font tellement corps avec ses dessins, racontent si bien son œuvre, qu'après les avoir citées, tout ce que l'on pourrait dire de lui devient inutile.

Il importe cependant de remarquer qu'avec les petits, les humbles, il quitte sa blague, abandonne sa rosserie habituelle.

Voyez plutôt ce ménage d'ouvriers.

Le père est rentré du travail. Après avoir allumé sa pipe, il prend son enfant sur ses genoux et le caresse, le fait sauter avec mille précautions.

Et la maman, qui prépare la soupe, l'œil attendri, ne peut s'empêcher de dire à son homme :

« *Comme tu s'rais chouette, si tu ne voulais plus boire !* »

J'ai souvent entendu dire à maintes personnes regardant des dessins de Forain : « Comme l'on voit que c'est fait avec facilité ! ». Rien n'est moins vrai. Ce qui distingue ce dessinateur de nombre de ses confrères, c'est qu'il n'est jamais content de lui-même.

Entreprend-t-il un dessin ?... il commence d'abord une esquisse, puis longuement la regarde. Il est rare qu'elle lui plaise. Immédiatement une autre est recommencée, puis une troisième et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ait obtenu ce qu'il veut.

Son dessin terminé... il lui arrive même quelquefois de le refaire !

Tout en travaillant lui vient la légende ; mais, le plus souvent, ce n'est qu'après, qu'il la trouve, quand tout est fini.

Il examine longtemps son dessin, le regarde et le fait parler !

Parfois, abandonnant son crayon et sa feuille, il se met à un tableau auquel il consacre une bonne heure, puis revient à l'heure commencée.

Il m'a été donné de voir souvent Forain en son atelier, dans ses derniers temps ; eh bien ! j'avouerai que je l'ai toujours trouvé le pinceau à la main, rarement penché sur un dessin.

Il excelle à mettre sur toile nos avocats ou nos danseuses.

On pourrait dire de lui ce qu'on a dit de Carrière, qu'il peint avec du bitume... et en obtient des effets véritablement curieux.

Pour se reposer, Forain sculpte.

Il a terminé dernièrement une République à laquelle il a donné le type juif, comme en ses dessins, d'ailleurs.

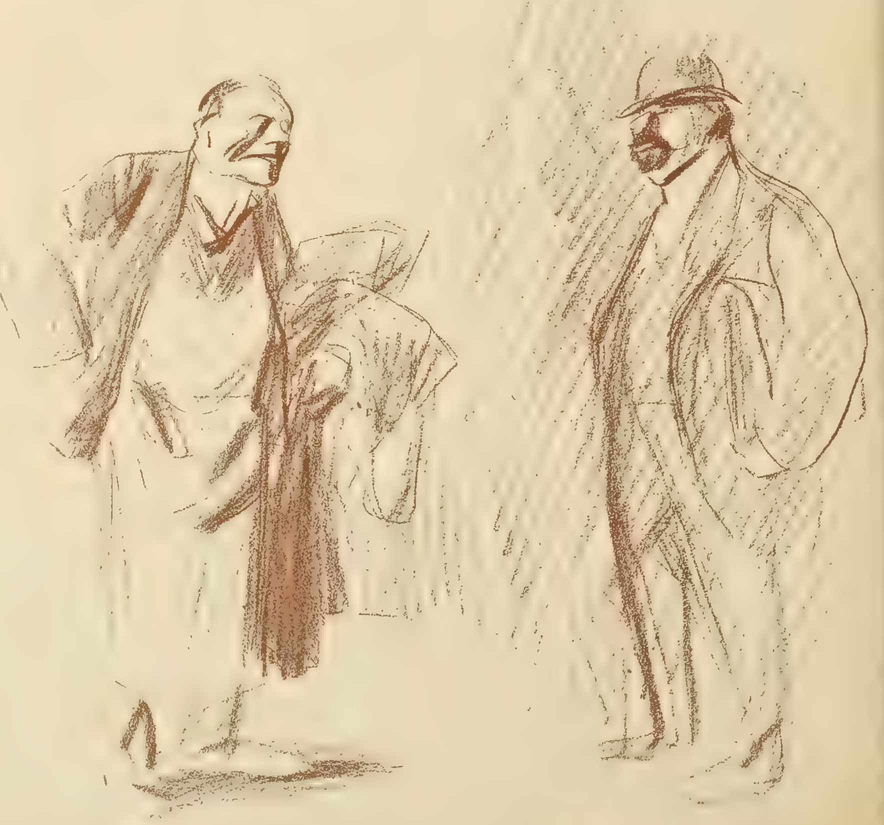
Regardant cette statue, un jour quelqu'un lui demanda pour quelle raison il avait donné ce type juif à sa Marianne.

Alors Forain, le regardant avec ses petits yeux pétillants de malice, de répondre : « Mais... c'est pour qu'elle soit plus ressemblante ! »

Et si vous aviez vu ce pli de bouche quand il a dit cela !...

Quelle rosserie dans ce pli de bouche !

Forain habitait, jadis, rue du Faubourg-St-Honoré, un petit atelier en face de celui du sculpteur Denys Puech.



— Quand Monsieur aura besoin d'un faux... j'ai servi chez les Humbert !



ÉTUDE D'AVOCATS

Il avait bien entendu vaguement parler de la Fortune, mais ne l'avait jamais reçue à sa table et, quand par son talent il lui fut donné de se trouver en face d'elle, il devint de suite son ami intime.

Aujourd'hui, il est propriétaire d'un superbe hôtel rue Spontini, à deux pas de l'avenue du Bois.

Après quelques marches, on pénètre dans un grand hall qui monte jusqu'au faîte de l'hôtel et a belle allure.

Au rez-de-chaussée se trouve l'atelier de Madame Forain, un peintre dont les toiles nous prouvent que son mari n'a pas le monopole du talent.

Par un escalier tout blanc et tournant qui suit les murs du hall, on arrive à l'atelier du maître, immense mais ne ressemblant en rien à l'atelier du « monsieur arrivé ».

C'est un fouillis extraordinaire. Par terre, de tous côtés, des toiles commencées, des feuilles de papier, des cartons.

Quelques chaises et fauteuils, mais, comme ils sont toujours occupés par des boîtes de peinture ou d'autres objets, on ne peut jamais s'asseoir.

Forain, d'ailleurs, peint toujours debout, du matin au soir, car c'est un grand travailleur qui adore son métier et le trouve passionnant. Quand il ne dessine pas, il court les routes en automobile. C'est chez lui plus qu'un plaisir.

On ne pourra pas dire que la collection de « L'Album » diminue d'intérêt à mesure qu'elle avance, car c'est justement le contraire qui arrive. Le numéro de Forain en est la preuve, et nous pouvons ajouter, sans crainte, qu'il est des mieux venus et des plus artistiques.

Jamais, en effet, il n'a été mis sous les yeux du public la gamme aussi complète du talent du maître.

Le Peintre y est représenté par deux tableaux de toute beauté. Le bourgeois qui joue les « *Trublot* » et désire sa bonne est criant de vérité et quant aux avocats, ils sont enlevés en pleine pâte.

La plus large place a été prise, comme il convenait, par le dessinateur que nous avons voulu faire connaître plus intimement à nos lecteurs, en leur montrant comment Forain procède dans son travail.

Ces croquis sont des plus intéressants à examiner et donnent à son « Album » ce cachet de nouveauté que nous nous efforçons de rechercher.

Puéril serait de faire l'éloge des dessins et toutes les légendes sont à citer.

N'est-elle pas plus que drôle cette demi-mondaine disant à son ami du jour : « *A quoi vois-tu ça.... que j'ai été bonne?* »

Et la dame au chien insinuant au monsieur qui n'est peut-être pas de son avis : « *Vous ne trouvez pas que c'est meilleur de causer?* »

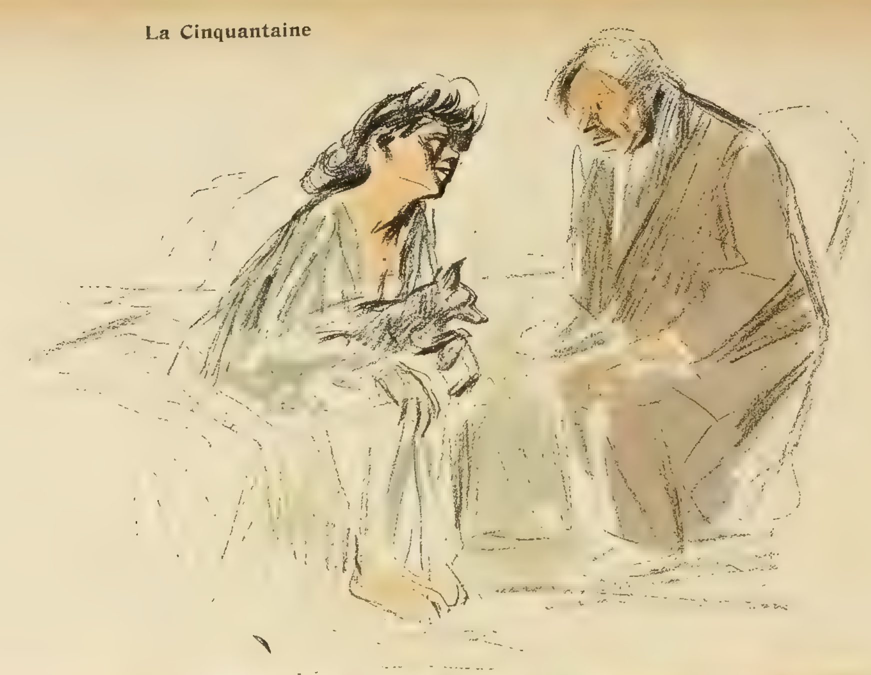
Enfin, une fois de plus, Forain nous prouve qu'il a de l'esprit à revendre et que le dessinateur qui lui fera « la pige » n'est pas encore né.

LUCIEN PUECH.



CROQUIS

La Cinquantaine



— Vous ne trouvez pas que c'est meilleur de causer?

A l'Assistance Publique

— Si je vous écoutais, j'y serais de ma poche.

Chef-d'œuvre



— Encore pour l'Amérique?...



LE TUB



LE SUFFRAGE UNIVERSEL



L



CATS

DU 120 A L'HEURE



LA PANNE

Ministres!



— Rassurez-vous, vous n'avez rien au cœur.



LA « DÉFENSE RÉPUBLICAINE

— Donnez-m'en donc une autre, vous voyez bien que celle-là est propre.

— Alors quoi ?...... c'est la panne ?



— Vous vous verrez chez moi.



- Vingt-cinq francs?.... tu te crois donc toujours député !

La traite des Blanches. — ...... Et elle parle très bien l'anglais.



— Avec votre talent vous devriez être millionnaire.



ÉTUDE DE NU



— Faites donc faire pendant que je téléphonerai à Carmeau



La Pléiade des Jeunes



AU RESTAURANT DE NUIT.

Dessin de Jehan Testevuide.

La Pléiade des Jeunes



KUPKA.

Avec le numéro de *Forain*, nous avons terminé la série des caricaturistes célèbres, des caricaturistes dont la réputation est établie depuis déjà de longues années; mais, cela ne veut pas dire qu'ils sont les seuls à jouir, en ce moment, de la faveur du public.

Il en est d'autres dont le talent s'affirme de jour en jour et ne tardera pas à s'imposer. Réunir leurs noms en un seul *Album* nous a paru indispensable pour que notre collection soit des plus complètes.

Nommons donc, sans ordre, *André Devambez*, premier grand prix de Rome, s'il vous plaît; *Gottlob*, médaillé à l'Exposition Universelle; *Widopff*; *Kupka*; *Flaschöen*; l'un Russe, l'autre Bohême, le troisième Belge, ce qui ne les empêche pas d'être très Parisiens. *G. Redon* que les journaux français et anglais se disputent; *Guydo*, féministe subtil donnant tous ses loisirs à l'aquarelle qu'il réussit merveilleusement; *Jehan Testevuide*, dessinateur doublé d'un homme d'esprit; *G. Delaw* aux fantaisies empreintes d'une grande poésie; *J. Villon*, un artiste toujours à la recherche de l'originalité; *J. Wely* pour lequel la femme n'a plus de secrets; *Sandy-Hook*, un jeune aux débuts très remarqués avec juste raison; *Emmanuel Barcet*, d'une grande souplesse, passant avec une extrême facilité du plaisant au sévère; *Marcel Capy* qui détient le record des histoires amusantes avec Benjamin Rabier.

Cet *Album* paru, il nous sera permis de dire que nous avons tenu ce que nous avons promis et que notre série des Caricaturistes est la publication la plus curieuse et la plus artistique publiée jusqu'à ce jour.

Lucien Puech.



J. WELY.



G. DELAW SE RENDANT A LA CHASSE AUX BILLEVESÉES !



GEORGES REDON.



MARCEL CAPY.



JACQUES VILLON.



GUYDO.



ANDRÉ DEVAMBEZ.



FLASCHÖEN.



LA FEMME AU SINGE.

Dessin de WIDHOPFF.



UN BRIN DE CAUSETTE.

Dessin de GOTTLOB.

La Cartomancienne



— Oh ! ma p'tite, comme c'est bon !

Dessin de Guydo



FÊTE DU SOIR.

Dessin de GEORGES REDON.

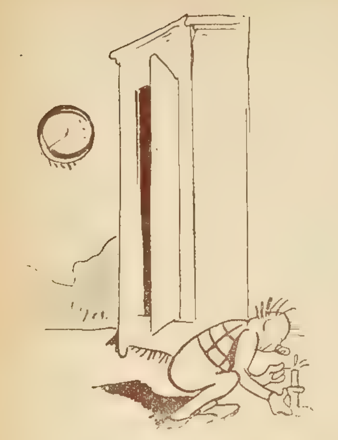


En tête, parez et pointez!

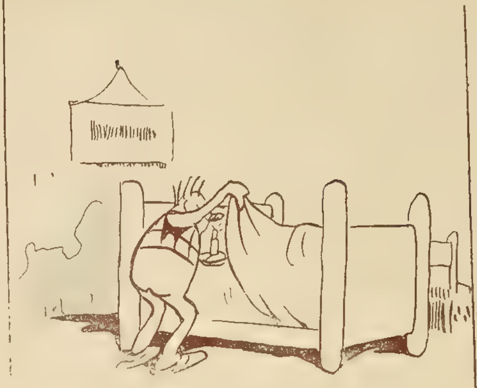
Richard-Lenoir.

*Dessin d'*André Dewambez.

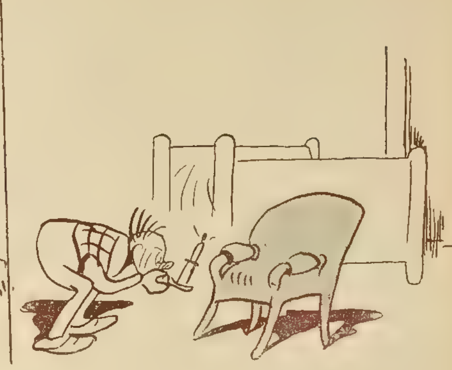
Simple histoire de poltron



J'en ai les yeux comme des quinquets, je fais cependant ainsi que tout le monde. . . . ainsi à huit heures j'allume ma bougie et prends mes petites dispositions pour la nuit. . .



. . . . . Je m'assure qu'il n'y a pas, dans le lit, quelque malfaiteur égaré. . . .



. . . . . Je regarde d'un œil exercé soigneusement sous chaque meuble.



. . . . . J'arrive à ne mettre que deux pauvres petites heures à visiter proprement mon armoire après avoir déplié et replié mon linge. . . . .

. . . . . et ne dépense qu'un tour d'horloge à passer ma couche en revue d'une façon plus générale.

. . . . . Excepté certains jours où la prudence me conseille de revoir plus consciencieusement le mobilier en détail. . . . alors, j'emploie un crédit de 50 minutes en plus. . . .



Avec 20 minutes de supplément, quand des inquiétudes trop violentes me le commandent. . . . . et malgré toute mon activité, tous mes efforts à. . . . .

. . . . . ne pas perdre une seconde, voyez si c'est curieux ! . . . quand je me couche. . . . .

. . . . il est toujours l'heure de me lever ! !

Dessins de MARCEL CAPY.

L'Orpheline.

« Cet âge est sans pitié. »



. . . . T'es contente, dis, maman, t'as vu, j'ai bien pleuré !

Dessin de Jacques Villon.



L'EXODE

Dessin de FLASCHOEN



LA FOLIE ET LA RAISON.

Dessin de KUPKA.

Rêveuse.



LE ROMAN

*Dessin d'*Emmanuel Barcet.



— Avez-vous remarqué, mon cher, qu'à spectacle gratuit il y a toujours spectateur.

Dessin de SANDY-HOOK.

Mauvais rêve d'un Douanier.



LES ARTICLES PROHIBÉS PASSENT LA FRONTIÈRE EN CONTREBANDE.

Dessin de George Delaw



CET OUVRAGE

A ÉTÉ IMPRIMÉ SUR LES PRESSES TYPOGRAPHIQUES

DE

L'IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

Les planches en noir et en couleurs ont été gravées

PAR MM.

REYMOND, RUCKERT et C[ie], VICTOR MICHEL, CUEILLE et BOUCHÉ,

CHARAIRE

et les Établissements MALVAUX

Papier de la Maison PAUL PRIOUX et C[ie]

1902



IMPRIMERIE LAHURE

